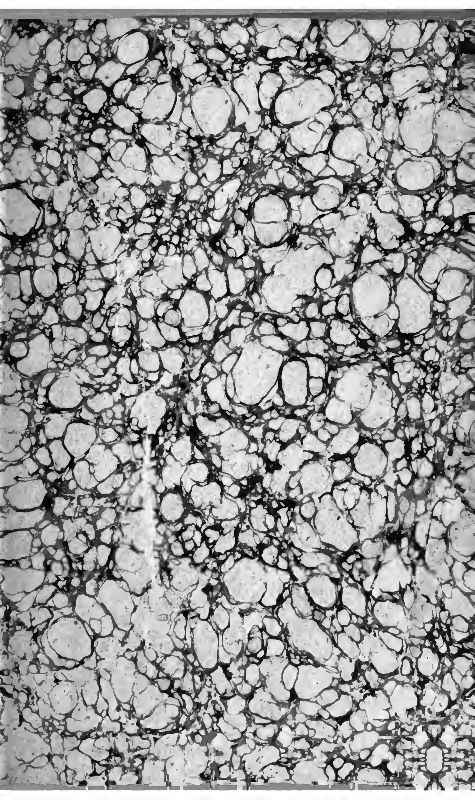

PALLI





COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

AURÉLIEN	1 vol.
BATAVIA	1 —
LES BOURGEOIS DE DARLINGEN	1 —
LE CONSCRIT	1 —
LE COUREUR DES GRÈVES	1 —
LE DÉMON DE L'ARGENT	1 —
LE DÉMON DU JEU	1 —
LES DRAMES FLAMANDS	1 —
LE FLÉAU DU VILLAGE	1 —
LE GENTILHOMME PAUVRE	1 —
LA GUERRE DES PAYSANS	1 —
HEURES DU SOIR	1 —
LE JEUNE DOCTEUR	1 —
LE LION DE FLANDRE	2 —
LE MAL DU SIÈCLE	1 —
LE MARCHAND D'ANVERS	1 —
LA MÈRE JOB	1 —
L'ORPHELINE	1 —
SCÈNES DE LA VIE FLAMANDE	2 —
SOUVENIRS DE JEUNESSE	1 —
LA TOMBE DE FER	1 —
LE TRIBUN DE GAND	2 —
LES VEILLÉES FLAMANDES	1 —

CLICHY. — Impr. MAURICE LOIGNON et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

LES

DRAMES FLAMANDS

PAR

HENRI CONSCIENCE

TRADUCTION DE

LÉON WOCQUIER

PARIS

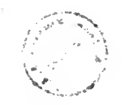
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1866





LES
DRAMES FLAMANDS

L'ASSASSIN

Mes amis m'ont souvent demandé pourquoi je préférais tant l'humble Campine à tous les autres lieux, qu'à certaines époques, l'aspiration vers la bruyère s'empare de moi irrésistiblement, comme une fièvre qui revient sans cesse.

Jusqu'ici je n'ai pas encore osé révéler les rai-

sons principales de mon *amour* pour la Campine; ce caprice de mon cœur est si enfantin et si innocent, que j'en suis tout confus. Je vais pourtant vous dire aujourd'hui ce qu'il en est.

Si j'aime tant la Campine, c'est parce qu'on n'est pas obligé d'y suivre des chemins frayés, et qu'on peut y courir à l'aventure et s'y perdre à plaisir.

Cela vous étonne à tort.

Courir à l'aventure! Il en est bien peu d'entre vous, peut-être, qui comprennent l'ineffable jouissance que renferment ces deux mots. Séparé de tout, s'abandonner à l'imprévu; errer à travers les épais taillis et les sombres forêts, sans savoir où l'on est, ni où l'on arrivera; ne plus rencontrer aucune trace de la société humaine; oublier tout jusqu'à ses amis pour n'avoir non plus à se souvenir de ses ennemis; se trouver seul, absolument seul, entre le créateur et son œuvre, entre Dieu et la nature. Ah! *courir à l'aventure*, quelle féconde et généreuse source de poésie!

Sous l'influence de cette situation, on sent son cœur épanoui se gonfler ; c'est comme si la solitude versait à flots, dans notre sein vide, le baume de la vie, la confiance dans l'avenir de l'humanité, la foi dans la puissance de l'homme.

Bien souvent j'ai pensé alors que, dans certaines circonstances, le corps matériel peut laisser l'âme sortir de son enveloppe, de même, par une belle matinée d'été, on permet à une blanche tourterelle de quitter sa prison et de fendre les flots purs de l'atmosphère.

Quand on a tout à fait couru à l'aventure et qu'on s'arrête ému sous le sombre feuillage d'une immense forêt de sapins ; quand on frissonne en proie à un mystérieux respect et qu'on tressaille sous l'influence du silence le plus solennel, — silence de la nature qui poursuit son œuvre de production et de croissance, silence de l'air, silence de la lumière même, — alors l'âme, l'âme qui a l'instinct de la poésie, quitte l'homme matériel et s'en va planer, nager et se ber-

cer sur les molles vagues du calme océan des rêves.

Pauvre âme de poëte ! Elle se croit tout à fait libre quand — délivrée en apparence — elle peut se baigner dans les profondeurs de l'air et regarde en face le soleil même, comme s'il était le terme de son vol audacieux. Elle ne remarque pas les nombreux liens, les infrangibles fils, par lesquels le corps la retient captive !

Ces liens sont la fatigue, la faim, la soif et d'autres petites misères de la vie physique de l'homme. Dès que le corps sent ces liens se détendre trop fort sous l'essor de l'âme, il les dévide en quelque sorte ; — et l'âme a beau battre des ailes et s'efforcer de rester dans une sphère supérieure, elle est impitoyablement attirée et ramenée dans sa prosaïque demeure.

Alors le moment est venu de quitter le monde mystérieux des rêves, et, comme le ferait tout autre homme, de se hâter pour découvrir un sentier qui vous mène à quelque maison de paysan, où la poésie

de la vie, — à manger et à boire, — vous est cordialement offerte.

Ainsi m'en était-il arrivé encore une fois. Je me hâtais autant que possible, et courais en ligne droite devant moi, pour sortir enfin de la sombre et interminable forêt de sapins dans laquelle je m'étais perdu.

Ma course rapide durait déjà depuis plus d'une demi-heure, et je n'avais pas encore réussi à trouver un sentier. Si la faim ne m'eût tourmenté, combien eût été douce pour moi la poétique certitude que cette fois j'avais bien réellement *couru à l'aventure !* mais en ce moment, le corps régnait en moi, et mon âme était chagrine de se voir soumise aux coups de fouet de la nécessité.

Tout à coup j'aperçus, à quelques pas de moi, un sentier presque invisible, c'est-à-dire une raie sur le sol de la forêt où les aiguilles des sapins semblaient foulées et où ne se montrait ni un brin d'herbe ni une mousse.

Cela me donna du courage ; et, bien que le sentier me parût s'enfoncer au plus profond de la forêt, je résolus bravement de le suivre, dans la conviction qu'il devait en tout cas aboutir quelque part.

A peine avais-je fait quelques centaines de pas dans cette nouvelle direction, que je m'arrêtai tout saisi, et fixai les yeux, avec une stupéfaction qui n'était pas sans angoisse, sur un être vivant — homme ou animal — que j'apercevais un peu plus loin au bord du sentier.

Un mouvement de cet objet me fit reconnaître distinctement des formes humaines. Riant de ma propre sottise, je marchai en avant, ne doutant pas que ce ne fût quelque pauvre homme qui, après avoir ramassé du bois dans la forêt, s'était assis sur son fagot pour se reposer.

Cependant, à mesure que j'approchais peu à peu avec plus de précautions de l'inconnu, une sérieuse inquiétude s'empara de moi, et je m'arrêtai à quelques pas en fixant imperturbablement les yeux sur lui.

Il me parut un homme d'environ cinquante ans, corpulent et robuste, au cou court et ramassé et aux membres fortement musclés. Son front fuyant était presque entièrement caché par des cheveux roux; mais ses sourcils faisaient une forte saillie sous son front et formaient deux sombres cavités au fond desquelles de petits yeux gris scintillaient comme des charbons ardents. Ses lèvres minces étaient fortement pressées l'une contre l'autre; on eût dit qu'une mauvaise pensée lui faisait serrer les dents. Ainsi ramassé en lui-même sur un tas de terre, la tête dans les mains et son regard perçant fixé sur le sol, il était l'image du méchant qui médite un crime, ou du remords de conscience d'un forfait commis.

Le sol s'élevait derrière lui et formait une petite éminence de sable; je crus remarquer qu'une sorte de cavité y était creusée.

C'était peut-être une caverne qui lui servait de demeure!

— C'est un assassin! me dit mon âme émue, et,

plein d'une véritable terreur, je voulais rebrousser chemin et m'éloigner à pas de loup de cet endroit; mais l'inconnu m'aperçut et se leva.

Il me regarda d'un œil curieux, mais rassurant, et me sourit même d'un air si humble et si inoffensif que je fis encore deux ou trois pas vers lui et lui demandai de loin le chemin qui pouvait me conduire à Overgoor.

— Je vais vous le montrer, monsieur, dit l'homme en s'avançant vers moi. Ce n'est pas loin, mais vous ne le trouveriez cependant pas sans guide; venez avec moi, je vous mettrai dans la bonne route.

Bien que la société de ce guide de mauvais augure ne me plût pas, je ne pouvais refuser le service qu'on m'offrait et dus m'abandonner au sort. Seulement je le laissai marcher en avant et mis la main dans ma poche, où je pris à la dérobée mon couteau pour me défendre en cas de besoin.

L'inconnu me conduisit hors de la forêt; chemin faisant, il parla de la chaleur de l'été et de la séche-

resse qui régnait dans les champs, de la moisson et de maint autre sujet qui préoccupent le plus les laboureurs.

Enfin nous arrivâmes en plein air et prîmes un sentier qui sillonnait capricieusement quelques prairies basses et marécageuses; mon esprit devint plus libre, grâces à la réflexion fondée que si l'inconnu en avait voulu à ma vie, il eût accompli son projet dans les sombres profondeurs de la forêt. Je me mis même à prendre la plus grande part à la conversation, et finis par ne trouver plus rien d'extraordinaire dans l'homme qui m'accompagnait. Son intelligence me semblait très-obtuse sans être complétement absente; cependant, des choses qui préoccupent ordinairement les paysans, il jugeait comme la grande majorité des hommes de sa condition.

Tout en conversant ainsi sur une chose et l'autre, nous atteignîmes enfin le grand chemin qui conduisait au village. Mon guide me montra le clocher qui se dressait au loin au-dessus de jeunes sapins. Je n'a-

vais plus besoin de lui; mais le brave homme trouvait probablement plaisir à ma conversation, car il continua de m'accompagner, et même jusque tout près du village.

Comme nous tournions l'angle d'une haie de chênes, nous rencontrâmes en cet endroit une dizaine d'enfants qui, leurs ardoises et leurs livres sous le bras, s'en revenaient de l'école.

Mon guide à cette vue ne parut pas à son aise et baissa silencieusement la tête; je remarquai que, déjà à une certaine distance, les enfants se mirent à rire et à témoigner leur joie à la vue de mon compagnon.

— Fou, *Sus!* [1] Fou, Sus! criaient les petites filles.

Il ne sembla pas faire attention à cette apostrophe.

— Assassin! crièrent les petits garçons.

[1] Diminutif de *Franciscus* ou François.

Il pencha la tête encore davantage, mais ne témoigna pas autrement son mécontentement.

Les enfants, comme s'ils se préparaient à une démonstration sérieuse, coururent quelques pas en arrière, puis se retournèrent et, portant leurs mains à la bouche, se mirent à imiter tous ensemble le chant du coq.

Mon guide bondit en arrière, tout en tremblant. Ce mouvement me surprit. Je le vis frissonner et pâlir, et ses cheveux roux se dressèrent sur sa tête. Mais il ne me laissa pas le temps de lui demander la cause de sa singulière émotion ; à peine s'en fut-il rendu maître qu'il s'enfuit dans le chemin, rapide comme une flèche, et disparut à mes yeux derrière la haie de chênes.

Les enfants s'élancèrent à sa poursuite, toujours en imitant le chant du coq, et je me trouvai seul et tout stupéfait.

Arrivé au village, et après avoir restauré mes forces corporelles, je cherchai à obtenir des renseignements

sur l'habitant de la forêt; depuis lors, je l'y ai rencontré lui-même plusieurs fois et me suis entretenu avec lui.

C'est son histoire que je vais vous raconter. Elle n'est pas longue, mais elle est cependant assez étrange, et elle prouve les tristes conséquences qu'une seule mauvaise action peut entraîner à sa suite.

Non loin du village d'Overgoor se trouve une ferme qui, il y a dix ou douze ans, était occupée par le fermier André Vanden-Hout.

Ce fermier André, qui avait commencé avec peu de chose, avait su, à force d'ordre et d'économie, en venir à avoir à l'écurie deux chevaux, cinq vaches et quelques veaux, et était compté au nombre des meilleurs paysans de la commune.

Dans sa ferme se trouvait un domestique qui aimait

beaucoup plus à dormir qu'à travailler, et qui trouvait le plus grand plaisir à bâiller et à s'étirer dès que le fermier s'écartait de trois pas de lui.

En été surtout, la vie du pauvre domestique Sus était intolérable. Quand, les membres harassés, il était étendu dans son lit, et qu'à trois heures du matin il rêvait encore de toutes sortes de belles choses, le réveil de l'horloge partait et remplissait toute la maison de son odieux carillon. Sus ne se levait cependant pas et faisait comme s'il n'eût pas entendu le signal; mais le père André était bientôt près de son lit, et, grâces à une paire de bons soufflets, à une bordée d'injures, il lui faisait oublier bien vite de bâiller et de s'étirer.

Quand Sus travaillait aux champs, il grommelait en lui-même contre toutes les cloches et sonnettes, instruments qui n'étaient faits que pour le tourment de l'ouvrier.

Pour lui, il était certain que les horloges, et surtout les réveils, n'avaient pas été inventés par un



valet de ferme. Ce devait sans doute être l'invention de quelque fermier.

Un certain dimanche où Sus était seul à la maison, il exécuta un projet que depuis longtemps il avait en tête :

Il monta sur une chaise à côté de l'horloge et brisa, avec une pince, trois ou quatre dents d'une roue.

Maintenant l'horloge ne marcherait plus et le réveil ne partirait plus. Sus pourrait dormir tout son soûl, jusqu'à ce que le fermier s'éveillât de lui-même.

En effet, lorsque le fermier rentra et vit l'horloge arrêtée, il essaya à mainte reprise de la remettre en marche, mais il n'y put réussir.

L'horloge devait être portée le lendemain dans un grand village qui était bien à trois lieues de la ferme.

Il se passerait au moins quinze jours avant qu'elle revînt.

Comme Sus dormirait tranquillement pendant tout ce temps!

Mais le paresseux avait compté sans son hôte, ou plutôt sans le coq. Et le guide des poules dans cette ferme était un coq comme il y en a peu : il avait une voix retentissante comme une cloche, des pattes et des éperons comme un vrai coq de combat, et il ne permettait pas qu'à un quart de lieue à la ronde un autre coq respirât librement. Il avait battu et chassé tous ses rivaux; les coqs des environs tremblaient rien qu'à entendre son cri.

A défaut d'horloge et de réveil, le fermier André résolut de se fier au chant de son fidèle coq.

Sus dormit cette nuit-là comme une souche et rêva qu'il ne devait plus jamais se lever; mais à peine les premières lueurs du matin parurent-elles à l'orient que le coq fit entendre son chant éclatant. Il était à peine deux heures! Une grosse voix brusque arracha le domestique à son sommeil, en lui criant d'un ton de menace :

— Eh! Sus, paresseux, lève-toi; le coq a chanté!

Sus entendit bientôt le fermier s'approcher de sa couche pour lui administrer les deux soufflets accoutumés, et bondit, tout ébahi, hors de son lit.

Toute cette journée-là, Sus maugréa contre le coq et souhaita maintes fois qu'un grain d'orge s'arrêtât dans le gosier de l'oiseau crieur et l'étouffât.

Le lendemain et les deux ou trois jours suivants, Sus dut se lever d'aussi bonne heure. Une haine si ardente contre le coq grandit dans son âme, qu'il eût volontiers tordu le cou au fier animal s'il eût pu le surprendre dans un coin.

Le soir du cinquième jour, Sus était allé se mettre au lit après le souper. A son grand chagrin il ne put dormir cette nuit-là, parce que, pour se venger de son maître et lui faire tort, il avait mangé beaucoup trop.

Tandis qu'il se tournait et se retournait, en faisant de pénibles efforts pour s'endormir, et qu'il souffrait

à la pensée qu'eût-il dormi ou pas dormi il lui faudrait se lever à deux heures, son sang s'alluma tout à coup et il résolut de tirer une vengeance terrible de celui qui jetait un fiel si amer dans la coupe de sa vie.

Il se leva, prit un couteau bien aiguisé, descendit l'escalier avec précaution et sur la pointe des pieds, franchit la porte de la maison et gagna la cour.

Il faisait noir comme dans une tombe; l'enfer semblait favoriser son sanguinaire projet. Tout en écoutant encore un instant à la porte de derrière s'il n'entendait aucun bruit dans la chambre du fermier, il passa la lame du couteau sur la paume de sa main, comme pour l'affiler davantage. Un horrible sourire contracta son visage dans les ténèbres.

Le scélérat! il se réjouissait d'avance du crime qui devait le venger!

Cependant il tremblait quand il se glissa à travers la cour obscure, s'accroupit devant une petite porte

et s'introduisit, en rampant, par une ouverture à lui connue, dans le poulailler.

Le coq était sur son perchoir, la tête cachée entre les ailes ; la pauvre bête, ne se doutant pas du danger qui la menaçait, dormait tranquillement et rêvait à une jeune poule qu'il avait vue se promener la veille sur le terrain de la ferme voisine.

Sus savait très-bien l'endroit où le coq avait coutume de dormir ; il pouvait dans la plus profonde obscurité saisir l'animal du premier coup ; cependant il resta quelque temps à réfléchir comment il l'empoignerait et le frapperait pour le tuer sans qu'il poussât un cri de détresse révélateur.

Tout à coup il entendit une voix et pâlit de terreur : c'était le rossignol qui entonnait son chant d'amour dans les arbrês voisins !

Sus grommela une sanglante menace à l'adresse du chanteur qui troublait le repos de la nuit, et fit un pas en avant pour accomplir son œuvre de vengeance.

Tout frémissant de haine et d'inquiétude, il s'approcha à pas de loup du fond du poulailler, saisit de la main gauche par le cou le coq endormi, le serra à l'étrangler, et de sa main droite lui plongea le couteau au travers du corps..... Mais tout à coup une voix formidable vint frapper l'oreille du meurtrier et glacer le sang dans ses veines : c'était la cloche du village qui envoyait douze fois son glas lugubre vers la voûte paisible du ciel. Minuit! cette heure redoutable qui fait trembler tous les criminels, frappa aussi le vindicatif domestique d'un inexprimable égarement.

Il arracha d'une main tremblante quelques plumes du corps de la victime, les répandit autour de lui, et s'enfuit du poulailler avec le cadavre, jusque bien loin derrière le jardin, où il s'arrêta dans les ténèbres et reprit haleine avec effort comme un homme accablé par la lassitude et la peur.

Peu à peu la conscience de la situation lui revint en partie; et, bien qu'il fût toujours pâle et tremblât

en proie à une mortelle émotion, il alla cacher le cadavre dans un massif d'épaisses broussailles et laver dans le ruisseau le sang qui souillait ses mains

. . . .
. . . .
. . . .

Le lendemain, le fermier devait croire que le coq avait été pris par un renard et emporté par lui.

Sus regagna tout doucement la maison et se jeta sur son lit, brisé de fatigue et plein de remords.

La punition commençait déjà. Le ver rongeur de la conscience ne lui permit pas de fermer l'œil; chaque fois qu'il s'endormait de lassitude, une crise nerveuse le saisissait et il s'éveillait en sursaut tout tremblant.

Enfin un lourd sommeil, un douloureux assoupissement, pire que la fièvre, s'empara de lui.

Ce matin-là, il était déjà quatre heures et un silence de nuit régnait encore à la ferme. Le fermier s'éveilla le premier et s'étonna du grand jour qui pénétrait dans son lit.

Il courut au poulailler pour s'enquérir du coq et trouva le sol couvert des plumes de son fidèle gardien.

Sus fut arraché de son lit et accusé de ce meurtre; il pâlit bien et se prit à trembler, mais il nia obstinément le fait.

Le fermier le menaça de la prison et de la justice, et lui signifia son congé.

Sus passa tout ce jour-là dans l'attente du garde champêtre ou des gendarmes qui devaient venir l'arrêter; sur ces entrefaites il reçut de son maître tant de coups et de bourrades qu'il faillit en perdre tout à fait la tête.

Cependant ni garde champêtre ni gendarmes n'étaient venus, et, le soir, Sus fut autorisé, après force menaces, à passer encore la nuit à la ferme...

Il se jeta tout habillé sur son lit.

Après une longue insomnie et de rudes morsures de la conscience, il tomba dans un assoupissement inquiet.

Tout à coup il entendit à côté de son lit le coq chanter d'une voix aussi puissante et aussi éclatante que si c'eussent été les voix de vingt coqs réunis.

Il bondit tout effrayé, dans la crainte d'avoir dormi trop tard; mais tout était encore noir comme la poix.

Sus, profondément troublé, se remit au lit et s'endormit enfin de nouveau... Mais à peine avait-il fermé les yeux qu'il entendit encore la voix du coq qui par de tristes et lamentables cris semblait déplorer son malheur.

Quand Sus ouvrit les yeux, ses cheveux se dressèrent d'épouvante; une sueur froide couvrit tout son corps et il recula, les mains étendues, sur son lit.

Devant lui, au milieu d'un abîme de flammes, se trouvait l'innocent animal assassiné, le regardant le bec ouvert et les yeux flamboyants. Le couteau était encore dans la poitrine, et de la blessure jaillissait un jet de sang qui éclaboussait la face du meurtrier et le couvrait comme d'une pluie vengeresse.

L'infortuné scélérat sentait chaque goutte de sang qui tombait sur lui pénétrer à travers la couverture et venir lui brûler les chairs.

Plus mort que vif, il regardait fixement sa victime et vit enfin le spectre ouvrir ses serres et s'approcher de lui pour lui déchirer la poitrine.

Alors il fut saisi d'une inexprimable anxiété; il poussa un cri perçant, et s'enfuit de sa chambre et de la ferme dans les bois, avant que le fermier André eût eu le temps d'accourir pour s'assurer de ce qui se passait.

Sus fut absent pendant huit jours. Quand le garde champêtre, au bout de ce temps, le ramena à la ferme,



on s'aperçut qu'il était fou. Il s'est passé douze ans depuis lors, et le malheureux Sus est toujours dans le même état.

Quand il entend chanter un coq, il est saisi d'un indicible effroi et on ne le retiendrait pas même en le garrottant avec des cordes.

C'est pour cela qu'il habite dans la forêt, loin de tout cri de coq. Il ne fait de mal à personne, pas même aux enfants qui le tourmentent si cruellement.

Le seigneur du village en a fait par pitié le garde d'une partie de ses propriétés. Il remplit cette charge avec vigilance et fidélité. Il est d'ailleurs entretenu par le bureau de bienfaisance de la commune.

De cette histoire nous pouvons tirer deux utiles leçons :

La première, c'est que celui qui verse le sang pour se venger ne doit s'attendre à rien de bon, et la seconde qu'une histoire ridicule peut néanmoins être vraie.



LA VENGEANCE DIVINE

I

Ce fut en l'an 1604 que Philippe le Bon, duc de Bourgogne, s'endormit dans le Seigneur, à Bruges. A la suite de cette mort, son fils unique, surnommé Charles le Téméraire, prit le gouvernement des États de son père. — La Néerlande faisait une belle partie de ceux-ci.

Pour témoigner, comme sujets, l'amour qu'ils portaient au duc, les habitants de la ville d'Anvers célébrèrent son inauguration par de nombreuses démonstrations de joie. Cela arriva le jour de la Sainte-Trinité, l'année suivante.

Toutes les rues étaient plantées d'arbres verts et tendues de draps de mille couleurs : les façades des maisons étaient si coquettement revêtues de mousse et ornées de guirlandes si parfumées, qu'à l'intérieur de la ville on croyait respirer l'air pur des champs. Des anagrammes latins ét des vers néerlandais étaient suspendus en foule au-dessus des portes, et d'innombrables cages d'oiseaux décoraient l'appui des fenêtres. C'était un concert de cris, de chants et d'acclamations si émouvants que la joie faisait battre plus vite le cœur de tous ceux qui l'entendaient. Le velours éclatant et les étoffes brodées d'or ornaient les statues de la Vierge placées aux angles des rues, et les drapeaux, semés de pierres précieuses, étincelaient comme une partie de la voûte céleste.

C'était vraiment un spectacle magnifique, enchanteur!

Les ornements les plus remarquables et les plus curieux de la ville étaient les emblèmes que l'on avait érigés sur les places publiques.

Sur le Marché-aux-Bœufs se trouvait une petite étable ingénieusement construite en paille. L'un des côtés était ouvert. On y voyait une femme richement vêtue de soie rouge, à la mode juive. Elle tenait sur ses genoux l'enfant Jésus et le montrait avec orgueil aux anges qui venaient l'adorer. Trois jeunes gens, tenant une houlette de berger, étaient agenouillés devant. Cela représentait la naissance du Sauveur.

Sur le quai, dans une petite maison de la même forme, se trouvait aussi une femme tenant son enfant sur son genou maternel. Trois hommes couronnés, dont l'un était nègre, s'inclinaient jusqu'à terre devant l'enfant et brûlaient dans des vases l'encens et la myrrhe en l'honneur de Jésus. Un quatrième

personnage sciait des planches en petits morceaux. Ce dernier était saint Joseph, et les autres les trois Rois.

Dans toutes les rues il y avait des choses de ce genre. Devant l'Hôtel-de-Ville, on voyait la sainte Trinité ; dans la rue aux Laines, la fuite en Égypte ; au *Kipdorn*, Anne avec sa fille élue, et nombre d'autres scènes. Cependant peu de gens s'arrêtaient devant les groupes que nous venons d'énumérer ; la plupart couraient au Marché-au-Bétail. Là se trouvait en effet le plus bel ornement de la ville.

Sur une haute estrade, disposée comme un autel et placée contre la façade d'une maison, la jeune vierge Marie priait Dieu dans son oratoire. Un ange, aux longues ailes, descendait par intervalles de la fenêtre supérieure, s'agenouillait devant la Vierge et disait : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ! » Et il remontait ensuite comme un véritable esprit céleste. Ce spectacle réjouissait grandement la foule, car de leur vie les bonnes gens

n'avaiênt rien vu de pareil. Ils battaient des mains avec une joie folle et poussaient de vives acclamations, chaque fois que l'ange se montrait à la fenêtre. Un grand nombre de jeunes gens avaient déjà vu fonctionner vingt fois ce remarquable ouvrage, et cependant ils restaient toujours là, avec la même curiosité. Ils faisaient peu d'attention à l'ange; la jeune fille seule leur avait par sa beauté ôté l'envie de se promener.

C'était une modeste enfant de dix-sept ans. Ses formes sveltes se dessinaient avec tant d'aisance et de grâce sur le siége, qu'elle semblait la vision réalisée d'un peintre grec. Un bandeau d'or brillait sur son front de marbre, et ses blonds cheveux tombaient en boucles soyeuses sur ses épaules. Sur ses genoux, au-dessous d'un bracelet d'argent, reposaient cinq doigts fins et délicats qui semblaient sculptés dans l'agate. Les rubans de ses sandales s'enroulaient si bien autour de ses petits pieds; les larges plis de la robe de soie laissaient si bien devi-

ner un corps charmant, que beaucoup d'entre les spectateurs étaient bien près de passer de l'admiration à l'adoration.

A onze heures du matin, deux jeunes gentilshommes vénitiens débouchèrent de la rue des Sœurs-Noires.

Ils s'approchèrent de la jeune fille, se regardèrent mutuellement et s'écrièrent avec surprise :

— Qu'elle est belle ! qu'elle est belle !

— Pardieu, Roberto, dit Giovanni, voilà bien la plus belle madone du monde. Je ne crois pas, en vérité, que jamais les lagunes de notre ville natale aient porté une aussi charmante fille. Si nos artistes savaient nous faire des portraits de saintes comme cela, j'en deviendrais du coup l'adorateur juré. Et toi, Roberto, tu es aussi un amateur des tableaux vivants. Parle donc ! Pourquoi regardes-tu si fixement ce grand garçon ailé ?... C'est l'ange Gabriel !

Roberto était tellement saisi et charmé par la beauté de la jeune fille, qu'il n'écoutait pas son ami. Il

comprit cependant ces derniers mots et répondit d'un ton préoccupé :

— Un ange! oh! oui... c'est un ange! Et, sans en dire davantage, il reporta les yeux sur la séduisante image.

Giovanni poussa un tel éclat de rire qu'il attira sur lui l'attention de ceux qui l'entouraient; mais l'ange descendit de la fenêtre en ce moment, et fit de nouveau affluer la foule avec curiosité. Roberto resta inébranlable et ferme à la même place. Chaque fois que la jeune fille remuait la tête ou la main, il retenait son haleine, pour ne pas perdre le frôlement de sa robe, car c'était un bruit enchanteur pour le jeune homme. Giovanni rit d'un ton moqueur :

— Roberto, s'écria-t-il, tu sembles changé en statue de sel! n'entends-tu pas? Que diable vois-tu donc?

Roberto ne dit mot, étendit la main et désigna du doigt la jeune fille.

— Voilà l'ange, dit-il en soupirant.

Giovanni appuya en riant ses deux mains sur les épaules de Roberto et le secoua vivement.

— Non, rêveur, dit-il, voilà l'ange là ! et il montrait la fenêtre. Roberto, poursuivit-il, qu'as-tu ? es-tu fou ? ou veux-tu aussi faire le tableau vivant ? Vraiment, je ne te comprends pas. Pourquoi me regarder si fixement dans les yeux ? Par sainte Catherine martyre, Roberto, si tu ne parles pas je me sauve, car tu as deux prunelles qui brillent... Oh ! deviendrais-tu enragé ?

A cette dernière apostrophe, les traits de Roberto changèrent d'expression. Il regarda son ami d'un œil égaré, dit d'une voix sourde :

— Oh ! Giovanni ! — et s'éveilla de son étrange rêve.

Giovanni se moqua fort de son ami, et celui-ci se mit aussi à rire à ses propres dépens.

— Ah ! ah ! comment puis-je être aussi sot ! devine un peu où je suis allé, Giovanni ?

— Dans l'antichambre de l'enfer avec le diable

qui t'emporte, répondit son ami avec une feinte colère.

— Non, reprit Roberto, plus loin ! J'étais dans le ciel, agenouillé, avec mon amour terrestre, aux pieds de la Mère de Dieu. Que le Sauveur me pardonne ce péché !

Il reporta les yeux sur la jeune fille et s'écria :

— Allons-nous-en ! allons-nous-en ! j'ai assez rêvé !

Ils entrèrent dans la courte rue des Bouchers et s'entretinrent, chemin faisant, de la ravissante jeune fille. Roberto ne pouvait se la mettre hors de la tête. Il se riait de sa passion, et cependant d'ardents désirs brûlaient dans son cœur.

— Ah ! se dit-il entre les dents, elle sera à moi.

— Je plains la fillette, dit tristement Giovanni, car lorsque tu tombes amoureux d'une femme tu ressembles à un démon qui guette une âme coupable. Il te faudra tant de temps pour arriver au but.



Je ne le ferais pas, Roberto ! ce serait un grand péché de faire violence à cette enfant.

— Oh là! Giovanni ! que parles-tu de faire violence? nous ne la tenons pas encore. Tu joues le rôle du renard qui prêche la passion. Tu n'es pas dégoûté non plus d'un pareil gibier.

— Sur ma parole, Roberto, je parle sérieusement. Ne la séduis pas, ce serait un gros péché de plus sur notre compte déjà si chargé.

A propos, reprit-il, quand allons-nous un peu rabattre de ce compte ?

— Ta, ta, ta! tu es vraiment un éternel tourment; nous avons tout le temps, ou, pour mieux faire, nous ferons un pèlerinage à Rome avec nos péchés.

Ils se turent un instant et tournèrent à gauche vers la vieille Bourse.

— Quoi que tu dises ou non de cette jeune fille, reprit Roberto, il faut me seconder, Giovanni ; nous nous sommes juré l'un à l'autre une assistance fraternelle.

— Oui, répondit son ami, nous nous appartenons réciproquement corps et biens.

Ils se trouvaient dans la rue du Change. Ils poussèrent la porte d'un cabaret et y entrèrent.

II

Le soleil était encore au-dessus de l'horizon, ses rayons rouges tombaient comme une pourpre ardente sur les vitres étincelantes des maisons. Au crépuscule quelques façades étaient devenues noires et sombres ; d'autres étaient dorées par un feu resplendissant. Le coloris de la ville était magique en ce moment. Des milliers d'hommes de toutes nations affluaient comme un torrent dans les rues. Espagnols et Portugais à vastes manteaux croisés sur la poi-

trine et à plumes flottantes sur la tête ; Français aux pourpoints étroits et aux hauts-de-chausses rayés de lignes innombrables; Allemands aux courts surtouts et aux hauts-de-chausses blancs; Italiens aux joues brunies et à l'œil étincelant, et la tête ombragée de hauts chapeaux à larges bords. On pouvait voir tour à tour tous les peuples de la terre circuler au milieu de la population indigène. C'était un curieux spectacle que ce fouillis innombrable de têtes, ces chaperons noirs, ces manteaux rouges, ces cuirasses étincelantes, ces chevaux écumants, ces pesants cavaliers armés de lances. Toute cette foule se confondait tellement qu'elle ressemblait à un tapis vivant, où la soie de mille couleurs se mêlait à l'or et à l'argent. Des cris de joie montaient en bruyantes acclamations du sein de la multitude vers le ciel.

Déjà le soleil était invisible pour les habitants de la ville. Les toits seuls recevaient encore les rayons du soleil du soir, tandis que la plupart des façades se dessinaient dans la rue comme du crêpe noir. Comme

il commençait de faire obscur, les groupes et les trophées finissaient aussi. La charpente était démontée et les maisonnettes de paille démolies.

Tandis qu'on était occupé de cette besogne sur le Marché-au-Bétail, quelques hommes armés se tenaient sous le portail de l'église du couvent des Dominicains. On pouvait, malgré l'obscurité, reconnaître à la forme de leurs vêtements que ce n'étaient pas des Anversois. Leurs chapeaux étaient trop hauts, et leurs petits manteaux, qui ne couvraient que l'épaule, trop riches. Leurs plastrons d'acier scintillaient sous l'unique lumière qui brulât à l'entrée du cimetière, de longues rapières traînaient bruyamment sur le pavé en pierres de taille, et des boucliers d'une forme élégante se heurtaient les uns contre les autres.

— Eh bien, Piétro, demanda l'un de ceux qui se trouvaient à l'entrée, ne vois-tu encore rien venir ?

— Non, messire Roberto, répondit le personnage interpellé, elle reste toujours immobile.

— Giovanni, dit Roberto à son compagnon, il me

semble que mon projet ne te sourit guère. Tu te tais comme si tu étais triste.

— Je le suis en effet, Roberto ; nous ne sommes pas à Venise. Je crois que cette affaire ne tournera pas à notre avantage ; à Anvers on rend justice même au moindre citoyen.

— Tu étais toujours le premier à mener à fin une périlleuse entreprise ! et maintenant tu crains, Giovanni ?

— Je ne crains rien, tu le sais, Roberto ; mais j'ai pitié de cette pauvre jeune fille. Pourquoi faut-il que la beauté dont Dieu l'a douée soit pour elle une cause de perdition ?

— Cette pitié se passera. Je te connais, Giovanni ; tu seras bientôt mon rival.

Le personnage qui se trouvait près de la porte de l'église se retourna vivement :

— Vite ! vite ! dit-il d'une voix étouffée, elle descend.

Sur cet avis tous quittèrent le portail ; quatre

hommes, portant une litière, s'approchèrent. Ils s'avancèrent doucement et avec précaution jusque près de l'endroit où s'étaient trouvés la Vierge et l'ange. La jeune fille descendait justement l'escalier. Elle portait encore le costume sous lequel elle avait joué la vierge Marie. Au moment où elle allait mettre son petit pied dans la rue, Roberto la reçut dans ses bras, l'enleva sans peine du sol et la jeta dans la litière.

La jeune fille appela au secours, mais ses cris se perdirent au milieu des hourras que les Vénitiens poussaient avec intention sur la place. Ils traversèrent rapidement la rue Peterselie et tournèrent à gauche au bout du Borchgracht. Maintes gens s'arrêtèrent pour regarder cet étrange cortége ; mais les feintes clameurs de fête des Vénitiens les empêchèrent d'entendre les gémissements et les cris de la jeune fille enlevée.

Les pêcheurs et les matelots se répandirent en foule, le soir, dans la ville, avec d'ardentes torches

goudronnées. Les enfants dansaient en cercle autour de feux de joie. Mainte chanson populaire oubliée sortait d'une bouche joyeuse... Et la malheureuse jeune fille passa désespérée au milieu de cette allégresse générale et traversa la rue des Crabes jusqu'au-dessus du pont de pierres voisin du Marché-aux-Poissons.

Là une petite porte s'ouvrit sur le cri : Hurra ! En un instant la jeune fille fut vivement tirée de la litière et entraînée dans la maison. Elle poussa un profond soupir et tomba inanimée sur le sol. Roberto et Giovanni entrèrent seuls ; les autres hommes coururent en criant vers le Marché-aux-Poissons.

La porte fut verrouillée et la jeune fille fut transportée dans une pièce très-éloignée.

Là, Roberto la déposa doucement sur un fauteuil et plaça sa lampe devant elle sur la table. Il la contempla avec l'avidité du désir.

— Eh bien, Giovanni, dit-il, nous tenons le tré-

sor. Qu'elle est belle ainsi endormie ! je me contiens à peine.

— Roberto ! Roberto, dit Giovanni avec un soupir, regarde-la bien ! vois comme elle est pure, comme elle est belle, comme elle est ravissante !... Et tu pourrais souiller cette sainte enfant ? Sur mon âme, Roberto, tu vas te charger là d'un péché qui criera vengeance à Dieu.

— Tu veux rire, Giovanni ! tu plaisantes ! ce n'est pas là ton langage ordinaire. Je ne lui ferai pas de mal, je veux seulement m'en faire aimer... et qu'est-ce que cela fait ? ce n'est pas la première. Va-t'en, Giovanni, je t'appellerai, si je juge ton secours nécessaire.

— Dieu nous voit, Roberto... Adieu !

En disant ces mots, il passa dans une autre pièce. Il était fort triste, car il ne pouvait regarder de bon œil l'acte qui venait d'être commis. Il appuya la tête sur une table, et, tout en songeant, finit par s'endormir.

Roberto s'était assis auprès de Clara évanouie. Il tenait les mains glacées de la jeune fille dans les siennes, et y posa mainte fois ses lèvres brûlantes. Il vit enfin avec joie que le sein de la jeune fille commençait à se soulever. En attendant qu'elle revînt à elle, il jouait passionnément avec les magnifiques boucles de ses cheveux blonds, et fit tant qu'elle ouvrait enfin ses yeux bleus, en poussant un nouveau cri.

Tout égarée, elle s'enfuit en gémissant dans un coin de la chambre; elle s'agenouilla, joignit les mains et dit d'une voix suppliante et pleine de larmes.

— Au nom de Dieu, messire, je vous en prie, ne me faites pas de mal! Ciel! ne me touchez pas.

Roberto s'approcha d'elle avec un doux sourire et répondit :

— Lève-toi, charmante fille; je t'aime trop pour te tourmenter. Tu es la déesse de mon âme et je suis, moi, ton humble et obéissant esclave. Ordonne,

mon ange, et j'accomplirai à l'instant ton désir.

— Oh! messire, dit-elle, si j'ai trouvé grâce devant vous, laissez-moi partir. Je prierai pour vous; — car ma pauvre et vieille mère m'attend...

— Partir, ma belle, partir! Non, pas encore; tout à l'heure! Sais-tu, ma fille, que les traits que lancent tes yeux m'ont frappé au cœur. Si tu veux répondre à mon amour, je fais de toi une femme riche. Lève-toi donc, ma bien-aimée!

Il la prit par-dessous les bras et la fit se mettre debout.

Elle repoussa avec effroi loin d'elle les mains du jeune homme, et s'écria en fondant en larmes :

— Messire! que voulez-vous donc faire de moi? Si vous me touchez encore... je meurs à vos pieds... un froid mortel me glace... ah! quel horrible sort!

Et elle s'appuya désespérée contre le mur.

Roberto la regardait avec des yeux égarés. Voyant qu'il ne pouvait rien gagner par de bonnes paroles, il la saisit vivement par le bras et la ramena de force

sur le siége qu'elle venait de quitter. Clara poussa un cri douloureux sous la main que Roberto avait placée sur sa bouche. Elle se débattit avec une sorte de rage contre le bras robuste de son ennemi et parvint à lui échapper encore une fois. Irrité par cette résistance, Roberto poursuivit à travers la chambre la jeune fille épuisée. Dans cette course, la table se renversa avec la lampe. L'huile éteignit la flamme, et la chambre tomba dans l'obscurité.

On n'entendit plus que quelques cris douloureux de la pauvre fille.

—Ma mère ! ma mère ! mon Dieu ! à mon secours!

Un quart d'heure après, la chambre était aussi silencieuse que s'il n'y avait eu personne. Enfin Roberto sortit des ténèbres.

— Giovanni ! Giovanni ! cria-t-il avec une effrayante expression.

Son ami s'éveilla et vint avec sa lampe. Dès que les pâles rayons de celle-ci tombèrent sur Roberto, Giovanni tressaillit d'effroi.

— Ciel ! s'écria-t-il, tu es souillé de sang. Au nom de Dieu ! qu'y a-t-il ? Parle ! comme tu es pâle ! tes cheveux se dressent sur ta tête ! Roberto ! Roberto !

Roberto ne parla pas ; il ne le pouvait. Il prit la lampe et conduisit son ami dans la chambre.

— Tiens ! tiens ! dit-il en lui montrant un cadavre.

— Malheur ! s'écria Giovanni, dont les yeux se remplirent de larmes ; quel horrible spectacle !

Roberto pencha la tête comme un homme qui se sent coupable.

— *Mea culpa !* murmura-t-il.

Clara gisait étendue par terre, elle tenait encore à la main le poignard de Roberto ; le sang s'était figé par grandes plaques sur ses vêtements déchirés ; sa bouche et ses joues étaient bleuies.

Un cri de saisissement échappa à Giovanni dès qu'il aperçut le sang. Il se frappa la poitrine avec compassion et regarda silencieusement le corps inanimé. Roberto pleurait et sanglotait avec désespoir.

— Giovanni, dit-il en soupirant, pardonne-moi ce



crime. Oh! pardonne-moi, mon ami, et viens à mon aide, car je suis plein de découragement et de désolation.

— Roberto, répondit Giovanni, je te viendrai en aide. Je vois que ce n'est pas toi qui as versé ce sang. Ne pleure pas : un homme ne doit pas pleurer. Cache ton repentir dans ton cœur ; Dieu seul saura l'y trouver.

— Qu'allons-nous faire, Giovanni ? Ce cadavre m'épouvante. Ferme-lui les yeux, je t'en prie, car il me regarde!

— Roberto, perds-tu courage? Tu as commis un crime, sois donc assez homme pour en supporter les conséquences. Ne tremble pas devant les hommes. Dieu seul est juge des crimes secrets. Ote-lui ton poignard, Roberto.

— Oh! non, non, non, laisse-le lui. Je ne voudrais pas porter sur moi le sang versé. Non! non!

— Laisse-moi faire, dit Giovanni après un instant

de réflexion. Je vais voir s'il n'y a personne dans la rue. Reste ici.

— Moi, rester ici, près de ce cadavre, Giovanni! j'aimerais mieux me faire pendre ! Non !...

— Alors, sors toi-même.

— Par où ?

— Jusqu'à l'Escaut. Pas par le Marché-aux-Poissons, mais par la rue du Sac, à côté de l'église de Borcht.

Roberto quitta la maison et revint quelques instants après.

— Tout repose, dit-il ; je n'ai pas entendu âme qui vive ; l'air est lourd, les chiens aboient dans un morne silence.

Giovanni souleva le cadavre et le plaça sur son épaule.

— Suis-moi, Roberto, dit-il.

Ils franchirent la petite porte et s'avancèrent d'un pas prudent dans la longue rue des Crabes.

Le corps inanimé pendait sur le dos de Giovanni.

Le sang coulait encore de la blessure sur son visage.

Roberto le suivait, en proie à une inquiétude qui touchait à la terreur. Chaque fois que le vent sifflait contre les façades de bois des maisons, il frissonnait et s'arrêtait immobile. Ils arrivèrent heureusement et sans encombre jusqu'à l'église de Borcht. Là ils entendirent au loin les pas du veilleur de nuit. Ils se cachèrent à la hâte tout tremblants derrière un angle du mur de l'église.

Le cri : « Il est deux heures ! » vint rebondir contre le vieil édifice. Roberto saisit avec angoisse son ami dans ses bras.

— Oh ! Giovanni ! murmura-t-il d'une voix altérée.

— Que vois-tu ? demanda celui-ci tout bas.

— Là !...

Le chien du veilleur se dirigeait vers eux ; il s'approcha hardiment, renifla à leurs jambes, sentit le cadavre, mais n'aboya pas.

— Eh ! Spit ! Spit ! cria le veilleur de nuit, — et le chien disparut.

Dès qu'ils se furent assurés de l'éloignement du veilleur, ils se glissèrent le long des murs de l'église jusqu'au bord de l'Escaut.

— Prends le poignard, Roberto, et jette-le dans l'eau.

Roberto fit ce qu'on lui disait.

Giovanni laissa descendre le cadavre de son épaule sur ses bras et le lança avec force dans le fleuve.

L'eau écuma avec fracas et ouvrit ses vagues pour recevoir le cadavre. La lune sortit de derrière un nuage et laissa voir Clara emportée, comme une nacelle, par les flots doucement agités.

III

Huit jours s'étaient écoulés depuis le terrible événement que nous venons de raconter. Roberto avait déjà oublié son affreux forfait, et s'amusait, sans soucis et sans remords, avec son ami Giovanni. Ils ne laissaient pas passer une heure sans un nouveau plaisir. Tantôt c'était la chasse, tantôt une partie de danse, tantôt un joyeux festin d'amis.

Ce jour-là, ils se rendirent le matin sur les bords de l'Escaut. Le vent était assez fort et l'aspect du fleuve agréable, tant les flots déroulaient régulièrement leurs lames à la suite les uns des autres.

— Il fait beau temps, Giovanni. Si nous faisions une petite excursion ?

— Ce serait bien, Roberto.

— En ce cas, allons à la recherche du batelier.

Ils revinrent bientôt avec le maître de la barque,

— et, après s'être pourvu de boissons et de vivres, — la nacelle fut détachée du bord.

— Où allons-nous, messires? demanda le batelier.

— Descends la rivière, répondit Roberto, et mène-nous aussi loin que tu pourras.

La barque fendit triomphalement les eaux du fleuve, pavillons déployés, et disparut bientôt derrière la Tête-de-Flandre.

Depuis quelques jours, les matelots avaient remarqué de leurs navires qu'une petite lumière se montrait toutes les nuits dans les roseaux. C'était aux environs du Lazaret, sur les bords de l'Escaut. D'abord ils s'écrièrent d'une seule voix : — Voilà un feu follet! mais d'autres remarquèrent qu'un feu follet flotte et erre au gré du vent, et qu'au contraire la petite flamme qu'on apercevait dans les roseaux, ne dansait en ondoyant que de minuit à une heure du matin et

ne changeait pas de place. Quatre d'entre les plus résolus entreprirent, une nuit, de se rendre auprès de la flamme mystérieuse et d'en rechercher la cause.....

. . . .

Les deux gentilshommes vénitiens avaient déjà descendu longtemps le cours du fleuve en s'amusant dans tous les villages qui se trouvaient sur ses bords.

Grâces à de continuelles libations, le batelier avait perdu de sa vigilance. Il remarquait bien que le vent commençait à souffler violemment du sud-est; mais, rendu téméraire par la boisson, il ne tint pas compte de cet avertissement. Il était neuf heures du soir avant qu'il n'engageât les jeunes gens à retourner vers la ville. Ils entrèrent dans la barque, hissèrent les voiles au mât et quittèrent le rivage.

La barque vola comme un trait ailé à l'encontre des flots agités et fit retomber l'eau du

fleuve en pluie sous l'impulsion de sa poupe arrondie.

— Comme nous marchons bien, hein, Giovanni? Il me semble que la vie du marin est très-agréable. Écoute! les pavillons résonnent comme des fouets. Vois comme notre barque se penche gracieusement sur le côté.

Le batelier tenait bravement tête au vent et dirigeait son embarcation avec beaucoup d'habileté; une sueur froide découlait sur son visage.

— Mauvais vent! dit-il entre ses dents; nous passerons difficilement le banc de sable.

— Giovanni! s'écria Roberto enthousiasmé, as-tu jamais rien vu de plus beau que les mille crêtes écumantes des vagues? Vois comme elles brillent argentées sous les pâles lueurs de la nuit!... Pourquoi ne parles-tu pas? aurais-tu peur?

— Oh! non, Roberto, je n'ai pas peur; mais je sais l'imminence du danger que nous courons et j'en mesure l'étendue de sang-froid.

Une vague grossissante monta le long de la barque; elle lança sa crête frisée par-dessus le bord et couvrit d'eau Roberto.

— Coulons-nous bas, batelier ? demanda-t-il avec un calme affecté. Que diable est-ce là?

— Ce n'est rien, messire, répondit le batelier; c'est là-bas qu'est le danger ; et il fit tourner légèrement son esquif ; nous y serons bientôt ! ajouta-t-il d'un ton triste.

Comme ils devaient louvoyer sans cesse à droite et à gauche, ils gagnaient peu sur la distance. Il était minuit avant qu'ils n'atteignissent le banc de sable.

— Messires, s'écria le batelier, retirez-vous un peu, faites que vous soyiez toujours sous le vent et que la voile fasse contre-poids. — La mort nous guette.

Les vagues se dressaient au-dessus du banc de sable et se heurtaient les unes contre les autres avec un bruit sourd et lugubre. La barque venait, comme

perdue d'avance, s'offrir à leur rage. Elles l'emportèrent comme une plume sur leurs cimes, la secouèrent violemment ; puis une autre vague s'abattit écumante sur elle, et la nacelle s'abattit en craquant entre les deux masses d'eau. Une pluie d'eau salée glaça les voyageurs effrayés.

Ils flottèrent ainsi longtemps dans l'obscurité sans beaucoup avancer. Leur situation était affreuse, car leur barque dansait au-dessus des vagues, comme une mouette qui de ses ailes blanches effleure les flots, s'élève, descend, tournoie et s'enfonce...

Tout à coup un coup de vent furieux passa en rugissant sur l'Escaut. Le mât se brisa et tomba avec la voile dans le fleuve. L'eau montait jusqu'aux genoux des voyageurs, la barque allait couler bas.

Le batelier leva les bras au ciel, baissa la tête en pleurant et pria pour les enfants qui devaient vivre du fruit de ses sueurs.

— Oh ! Giovanni, s'écria Roberto avec désespoir, nous allons mourir... sans confession ! Sort affreux !

L'enfer avec ses flammes dévorantes brûle pour nous sous les flots.

— Roberto, répondit Giovanni, un homme doit savoir mourir ; la mort ne me fera pas trembler sous son regard, quelque menaçant qu'il soit.

La barque, désemparée et sans mât, restait pour ainsi dire toujours à la même place. Les flots furieux venaient tour à tour se briser contre ses flancs, et chacun d'eux lui laissait une partie de son eau. Le batelier ne tarissait pas en lamentations. Roberto gardait le silence ; un cuisant remords lui faisait penser à la vengeance divine.

Tout à coup la barque s'enfonça et ne fit plus que surnager. Les trois voyageurs s'y cramponnèrent convulsivement ; des plaintes sourdes et des cris de mort se mêlèrent au fracas des vagues triomphantes, qui passèrent aussitôt par-dessus les noyés ; l'eau salée leur entrait dans la bouche à chaque aspiration, leurs corps s'engourdissaient ; tout autre sentiment

que celui de la conservation personnelle était mort en eux.

Une grande chaloupe, à leurs cris de détresse, se détacha du Lazaret et vint à leur secours à force de rames.

Arrivés sur le lieu du naufrage, les matelots carguèrent les voiles et repêchèrent les deux Vénitiens agonisants et le batelier. Ils mirent le pied avec une joie reconnaissante sur le bâtiment sauveur. Roberto embrassa son ami avec effusion.

— Messires ! cria le pilote, veuillez passer à l'avant. Ne vous effrayez pas de cette lumière qui tremble là-bas. Ce n'est rien.

Giovanni passa sur l'avant avec son ami. Il serait impossible de rendre le saisissement et la terreur qui s'emparèrent de Roberto. Il tomba en poussant un grand cri dans les bras de Giovanni et rejeta toute l'eau qui avait envahi sa poitrine pendant le naufrage.

Le cadavre de Clara était là avec ses vêtements de

vierge déchirés et le poignard de Roberto à la main. La petite flamme qui dansait perpétuellement au-dessus de sa tête, éclairait d'une sinistre lueur ses lèvres bleues et ses joues souillées de fange. Dès que Roberto se fut approché du corps inanimé, le sang recommença de couler sur les vêtements trempés d'eau.

Giovanni ne parlait pas. Il soutenait son ami défaillant, et laissait tomber sur lui une larme de compassion. Il arracha le poignard de la main du cadavre et le jeta dans le fleuve.

Sur ces entrefaites, le vent avait diminué de violence. La chaloupe étant très-grande et très-forte, il n'y avait plus à se préoccuper d'aucun danger. L'un des matelots s'approcha des deux jeunes gens avec une bouteille d'eau-de-vie de grain.

— Messires, dit-il, voici un petit coup pour vous réchauffer.

Giovanni pinça si fortement son ami au bras que celui-ci revint à lui.

— Assieds-toi et ne parle pas. Sur ton âme, tais-toi !

Il prit le petit verre des mains du matelot et le tendit à Roberto.

Celui-ci s'assit sur le banc.

— Qu'allez-vous faire de ce corps ? demanda Giovanni ; mon ami s'en est tellement effrayé qu'il en est à demi-mort ; vous auriez dû nous prévenir !

— Oui, sans doute, messire ; mais nous n'en avons pas eu le temps. Vous étiez presque morts, vous autres. Je ne croyais pas que le cadavre d'un autre pût vous faire peur. Mais, écoutez, je vais vous conter l'affaire en deux mots.

Il s'appuya contre le mât, passa la jambe gauche par-dessus la jambe droite, et dit :

— Nous venons de pêcher ce cadavre au milieu des roseaux. Ce que cela signifie, nous n'en savons pas plus que vous. Seulement il est évident que la main de Dieu pèse sur ce corps mort. Le poignard

qu'il tient à la main... Tiens, où est-il? L'avez-vous pris, vous autres?

— Non, répondit Giovanni; je ne voudrais pour rien au monde toucher à ce cadavre.

— C'est bien étonnant! Je vous jure, messires, que tout à l'heure encore cette main tenait un poignard à manche d'or et orné de pierres précieuses. Tiens! voilà la blessure qui saigne! Qu'est-ce que cela?

Il fit silencieusement le signe de la croix.

— Nous sommes bien heureux d'avoir pêché ce corps saint, reprit-il. Cela nous vaudra la rémission de bon nombre de nos plus gros péchés.

Roberto se tenait toujours comme s'il eût été sans connaissance.

On s'imagine facilement ce qui se passait dans son cœur. De pénibles soupirs lui échappaient dans les ténèbres. — Ses dents claquaient de froid et d'anxiété.

Ils étaient arrivés devant la ville. La cloche de

l'église de Borcht sonna une heure, et la petite flamme s'enfonça dans les profondeurs de la nuit.

La chaloupe chargée du ravisseur, de l'assassin et de la victime aborda enfin à la porte du Chantier.

Giovanni se hâta de tirer sa bourse de son pourpoint, paya généreusement le batelier, entraîna son ami anéanti et disparut sous la porte.

IV

C'était le matin. Le soleil illuminait déjà les toits quand Roberto s'éveilla à côté de son ami. Il était extrêmement pâle; ses yeux et ses joues étaient profondément creusés par le remords et l'angoisse. A peine put-il sortir du lit avec l'aide de Giovanni.

— Roberto, mon malheureux frère, qu'as-tu? mon

digne ami, mon compatriote, la mort t'a-t-elle frappé?

— Non, répondit Roberto en soupirant, je ne mourrai pas aujourd'hui. Mon cœur bat encore fort contre ta poitrine; je suis si triste, mon ami, triste et inquiet jusqu'au fond de l'âme.

— Infortuné Roberto, chasse de ton esprit le souvenir de cet accident, cela n'aggrave ni la faute ni le châtiment.

— Notre naufrage n'était rien, Giovanni. Mon âme a subi d'autres tortures. Un rêve affreux a plané sur ma tête.

— Ce sont de chimériques visions, Roberto. Elles ne doivent pas faire d'effet sur un cœur viril. Tiens, bois un verre de vin, cela te fortifiera. Tu es très-faible. Tu as sans doute rêvé de notre malheur, pendant la nuit?

— Non, pas cela. Écoute et prends en pitié ton frère de cœur. Je dormais. Tout à coup le monstre le plus affreux qu'on puisse imaginer vint se poser

sur ma poitrine; de ses deux coudes, il pressait sur mon cœur jusqu'à l'écraser; ses yeux brillaient comme des charbons ardents et me regardaient fixement; j'étais baigné de sueur et je gémissais dans mon âme. Le monstre grinça des dents d'une manière horrible et m'étreignit si cruellement de ses griffes que la respiration s'arrêtait dans mon gosier. — J'étouffais. — Je fis des efforts pour chasser ce spectre, mais je ne pouvais bouger. Mes bras étaient paralysés à mes côtés. J'ai bien souffert alors, Giovanni; j'ai cru mourir. Grâce aux efforts désespérés que je faisais pour te dire un dernier adieu, le fantôme me lâcha. — Je ressentis un grand soulagement; le mouvement courut comme un baume dans mes membres paralysés, et je me tournai vers toi. — J'allais t'embrasser, mon ami. Ciel! à côté de moi gisait le corps inanimé, l'horrible cadavre de la jeune fille, vivant et menaçant, avec ses lèvres bleuies et ses joues souillées de fange. Elle m'embrassa avec une jalouse passion, ses bras me brûlaient comme

un cercle de fer rouge. Après m'avoir soumis pendant quelque temps aux plus affreuses tortures, elle se mit à rire comme rient les morts, et me livra de nouveau au monstre. Cet impitoyable spectre m'ouvrit violemment la bouche et plongea sa griffe dans la blessure du cadavre. Il m'introduisit dans la gorge des caillots de sang figé que j'avalai en respirant. Giovanni! en ce moment, j'eusse échangé ma position contre la pire place de l'enfer. Si tu avais pu me venir en aide, mon ami! Je te regardais pour t'appeler...

Oh! tu étais plus affreux encore que le monstre! un pâle squelette avait pris ta place. Il posa sa main osseuse sur ma poitrine, et le froid de la tombe courut dans mes veines. J'avais perdu tout espoir. Mes yeux se perdaient au milieu des fantômes hideux qui se pressaient en hurlant autour de mon lit; les franges des rideaux s'étaient transformées en chauve-souris; de lugubres hiboux s'étaient suspendus au ciel du lit; des singes, des démons, des sorcières, un

chaos de monstres aux yeux sanglants, me piétinaient sur la poitrine. Des feux follets dansaient triomphalement au milieu de cette ronde infernale. Ma couverture était un linceul; des têtes et des os de mort roulaient en craquant sur le lit... Je succombais sous ces horribles visions, quand je m'éveillai, pâle et épuisé, à ta voix amie, Giovanni!

En terminant ce récit, Roberto laissa tomber avec découragement sa tête sur la table. Sa conscience le rongeait et lui criait à haute voix qu'il fallait expiation et réconciliation. Giovanni prenait une vive part à l'accablement de son ami. Il le consola par toutes les affectueuses paroles qu'il put trouver en ce moment. Roberto écoutait peu ce qu'il lui disait. Le lugubre rêve lui pesait sur le cœur comme un lourd rocher. Giovanni le força à quitter l'auberge et à l'accompagner malgré lui dans des lieux où il croyait qu'il pourrait trouver de la distraction.

Il était plus de onze heures du soir quand ils regagnèrent leur demeure. Ils se mirent à souper et burent

bravement. Giovanni versa avec intention à rasades répétées le vin dans le verre de Roberto. Après qu'ils se furent entretenus pendant quelque temps, Roberto alla se mettre au lit avec inquiétude et méfiance. Dès qu'il eut tiré les rideaux, il recula et se laissa tomber, tout épouvanté, sur le siége.

— Giovanni ! s'écria-t-il, regarde ! — La voilà encore !

Giovanni courut furieux au lit. Il pâlit et s'arrêta brusquement.

— Diable ! s'écria-t-il, qui se joue ici de la vie de mon ami ?

Et il prit en main la tête de mort qui se trouvait sur le lit.

— Roberto, continua-t-il, tu t'effraies pour un misérable fragment de squelette ! Quel mal cela peut-il nous faire ? Sois homme, mon ami ; tu te tueras toi-même.

A ces mots, il ouvrit la fenêtre et lança le crâne avec force contre le mur opposé. Les morceaux tom-

bèrent dans les ténèbres, en rebondissant sur le pavé de la rue.

— Roberto ! mon ami, dit-il, allons nous coucher.

— Oh! non, Giovanni, je n'ose pas. — J'ai peur et je suis inquiet. Ce lit est mon banc de torture ; — je n'ose plus y étendre mes membres épuisés. Attendons ici le soleil en veillant ; nous nous reposerons ensuite. Je t'en prie, Giovanni, ne m'accuse pas de lâcheté !

Et une larme perla dans ses yeux.

— Je te plains, mon cher Roberto ! ne pleure pas, mon ami. J'aurai assez de courage pour nous deux ; je te suivrai et te défendrai jusque dans l'enfer. Je te le jure, au nom de Dieu !

— L'enfer, dis-tu, Giovanni ? Ne parle pas de l'enfer; il brûle là !

Et il porta la main à son front.

Giovanni consola longtemps encore son ami découragé.

Il était passé minuit. Ils avaient beaucoup bu,

et déjà un certain nombre de bouteilles vides se trouvaient sur la table.

Roberto entendit bruire quelque chose et tourna la tête vers le fond de la chambre. Il se sauva en poussant des cris de terreur derrière le lit et s'écria :

— Giovanni, Giovanni ! à l'aide ! au secours ! délivre-moi de ses mains !

Giovanni vit le spectre au milieu de la chambre, le cadavre de la jeune fille enlevée, avec ses lèvres bleuâtres et ses vêtements mouillés. L'eau en découlait fumante et calcinait le parquet de chêne. Elle tournait d'un air menaçant le poignard meurtrier du côté où Roberto s'était caché. Un épais nuage, semblable à un brouillard éclairé de vaporeuses lueurs rougeâtres, l'enveloppait.

Giovanni fut d'abord tout saisi ; mais comme il n'avait jamais connu la crainte, il éclata bientôt en paroles de colère contre le fantôme.

— Attends, dit-il, si tu es vraiment un esprit, je saurai bien te renvoyer dans l'abîme !...

En disant ces mots, il détachait de la muraille une pesante arbalète, en tendait les ressorts d'acier, ramenait la corde en avant, et plaçait le trait de fer.

— Tu vas sentir, dit-il, si je suis ou non habile archer.

Il visa le cadavre et lâcha la corde. Le trait n'eut pas le temps de siffler, tant le but était proche. Le jeune homme s'étonna grandement, car le cadavre ne tomba pas, comme il s'y était attendu. Au contraire, il s'effraya davantage et non sans raison, quand le fantôme, grinçant des dents, ayant saisi le trait de la main, le renvoya avec une telle force qu'il s'enfonça dans la muraille à côté de lui. Sur ces entrefaites, Roberto gisait demi-mort derrière le lit; une froide sueur couvrait tout son corps. Giovanni, égaré par la boisson et d'ailleurs naturellement intrépide de caractère, ne pouvait se contenir de colère et de dépit. Il ne voulait pas reculer pour la première fois de sa vie. Dans son courroux, il saisit un glaive de combat, en étreignit convulsivement la poignée de

ses deux robustes mains et courut, furieux, sur le spectre. Au moment où il levait sur la tête de celui-ci le gigantesque glaive, une heure sonna. Il fit retomber la lame d'acier avec une fébrile énergie sur le fantôme, et par l'élan du coup pencha si fort le corps en avant qu'il tomba à plat, la face contre terre. Le spectre avait disparu. Giovanni s'était grièvement blessé, car son visage était couvert de sang. Il se releva avec peine, s'approcha de son ami et le trouva étendu sans parole et sans sentiment derrière le lit.

Le soleil envoyait déjà dans la chambre ses rayons du matin, quand Roberto revint à la vie dans les bras de Giovanni.

V

Le lendemain, les jeunes gens changèrent de demeure. Giovanni se mettait le cœur à la torture pour diminuer les angoisses de son ami. Il acheta un puissant narcotique et força Roberto à en prendre tous les soirs. Il en résulta un sommeil si profond, que le corps et l'âme reposaient à la fois chez lui.

Giovanni savait bien que le spectre vengeur venait toujours chaque nuit dans la chambre, mais il ne s'inquiétait plus de cette funèbre apparition. Il n'en parlait jamais à Roberto; au contraire, il faisait tout ce qu'il pouvait pour la lui faire oublier. Au commencement, il gagna peu sur l'esprit de son ami. Celui-ci devenait plus pâle de jour en jour et semblait s'avancer d'un pas rapide vers la tombe. Enfin, au bout de quelques mois, il retrouva, grâce à l'oubli, l'espérance

et le repos. Il s'imagina que la vengeance de Dieu s'était détournée de lui, et Giovanni le confirma dans cette pensée par ses consolantes paroles.

Ils vécurent ainsi jusqu'à la fin du mois de mars de l'année 1469. Giovanni profita des jours du carnaval pour forcer son ami à s'égayer et à s'amuser. Roberto avait repris courage ; une légère teinte rosée ramena la vie et la couleur sur ses joues, et son cœur se remit à battre aussi vivement et aussi fort qu'il l'avait fait jadis sous le ciel de Venise.

C'était le jeudi saint. Les rues étaient sans cesse encombrées de promeneurs. Jeunes filles, hommes, femmes, enfants, tout était sur pied. C'était un beau jour pour la foule, car les prêtres avaient orné leurs églises de magnifiques tombeaux, dont la vue réjouissait les spectateurs pieux.

Les deux Vénitiens prirent occasion de la visite des églises pour lancer des regards assassins à mainte innocente jeune fille. Ils visitèrent tous les temples, en offrant poliment de l'eau bénite à toutes les demoi-

selles qui y entraient. Dans toutes ces allées et venues, ils burent tant de verres de vin avec leurs amis, que, le soir, ils se trouvèrent avoir la tête très-légère.

Alors Roberto redevint hardi et oublia tous les avertissements qui lui avaient été envoyés d'en haut. Il était de si bonne humeur et si gai, que Giovanni s'en étonnait. Tout en buvant, ils parlaient d'amour et de jeunes filles, et réveillaient réciproquement en eux les mauvaises passions par des discours licencieux.

— Çà, Giovanni, dit Roberto, allons chercher fortune : il n'est encore que dix heures et les églises restent ouvertes jusqu'à minuit.

— Je le veux bien, Roberto ; allons, nous trouverons peut-être une ancienne connaissance.

Il y avait encore beaucoup de monde dans les rues. Les capuchons de femme, plus noirs encore que les ténèbres, glissaient comme des ombres le long des murs.

— C'est bon signe, Giovanni, dit Roberto ; les

chères enfants ne sont pas encore couchées... J'ai bien envie de parler à cette cape-là. Ah ! elle entre au couvent des Dominicains !

— Si nous la suivions?

Les jeunes gens se hâtèrent d'entrer dans l'église ; mais la jeune fille qu'ils poursuivaient avait échappé par la rapidité de sa marche à leur insolent amour.

L'aspect du temple était merveilleux. Peu de lampes brûlaient devant les saintes images. Aussi la lumière n'atteignait ni les angles profonds de l'église, ni la haute voûte, et ses rayons semblaient pâles à cause de leur diffusion. Sur les hautes murailles des nefs, les piliers gigantesques projetaient leur ombre en longues raies noires. Au contraire, une rouge et éclatante réverbération de feu tombait sur l'arc d'or de l'autel qui occupait le centre du chœur, et, par son imposant effet, élevait les cœurs vers Dieu. Grâces à cette concentration de lumière, quelques rayons tombaient dans les parties plus sombres des nefs latérales. Là, elles éclairent d'une lueur douteuse la statue de

marbre blanc qui en ressemble à un spectre habitant de la tombe. Le murmure des prières et le bruit des chaises ne troublait pas le silence du temple.

— Viens, dit Roberto à son ami, faisons le tour de l'église. Nous ne devons pas perdre notre temps à rêver. J'aperçois là-bas un groupe de jeunes filles; mais je suis fâché que leurs visages soient dans l'ombre.

— Je vais prier un instant près du tombeau de Notre-Seigneur, Roberto. Nous avons fait aujourd'hui plus de mal que de bien, et Dieu pourrait bien s'irriter de notre indifférence envers lui.

— Va donc, Giovanni, je vais te rejoindre; attends-moi.

Giovanni quitta son ami, franchit une porte et se trouva bientôt à l'endroit où les croyants étaient agenouillés devant le tombeau de notre Sauveur; il s'y mit en prière.

Roberto, sans égard pour la sainteté de la demeure de Dieu, parcourait l'église avec un regard de désir,

et s'arrêtait devant chaque femme avec une attention marquée. Toutes baissaient les yeux à son approche. Il se trouvait, par là, trompé dans son espoir, mais ne perdait pas courage. Au moment même où il touchait au terme de sa course, il aperçut une jeune fille vêtue de noir qui lui faisait signe du doigt. L'obscurité du lieu ne lui permettait pas de distinguer ses traits. Néanmoins il se réjouit intérieurement à la vue de son attitude digne et de sa magnifique robe de soie. Au moment où elle avait appelé le jeune gentilhomme, elle quitta sa place et se dirigea d'un pas léger vers l'entrée de l'église. Quelque rapide que fût la marche de Roberto, il ne pouvait l'atteindre ; elle semblait glisser sur les dalles. Le jeune homme ne remarqua pas cela. Il la vit ouvrir dans le portail la porte qui conduisait sur le cimetière. Il s'approcha avec anxiété de ce lieu si effrayant, et se demanda s'il devait suivre ou non la femme. Enfin il fit appel à tout son courage, poussa la porte et posa le pied gauche sur une pierre tumulaire.

Le champ de repos des morts est effrayant. Là, toutes les pensées sont tristes et amères, et le cœur bat péniblement au milieu du morne silence des tombeaux. Là, le pied des vivants foule la poitrine d'un père mort et la dépouille inanimée d'un frère. Sous cette froide terre repose la chevelure bouclée de la bien-aimée, — et la joue rosée que nous adorions y est baisée et dévorée par les vers : l'âme se remplit d'horreur quand on foule des herbes qui sont nourries de la vie des hommes et ont leurs racines sur les crânes des cadavres. Et l'orfraie aux yeux brillants veille perchée sur les croix de pierre et se lamente comme un démon de la nuit.

Roberto ressentit aussi ces émotions. Il lui semblait que les esprits enveloppés de longs linceuls se tenaient debout et veillaient auprès des aiguilles tumulaires. Il poursuivit cependant sa route, car il apercevait la jeune fille plus loin. Les mains jointes, elle était agenouillée sur le banc de l'ossuaire. Une seule petite lumière répandait sa lueur douteuse sur les centaines

de têtes de mort qui y formaient un amas menaçant. Le temps avait recouvert quelques-unes d'entre elles d'une mousse verdâtre ; d'autres, lavées par la pluie, ressemblaient à de la chaux blanche. Toutes avaient les yeux creux, la bouche béante, les dents brillantes.

Roberto ne jeta qu'un coup d'œil sur ces lugubres débris et n'osa plus ensuite y reporter les yeux.

Qui peut aussi supporter sans angoisse le froid et affreux regard d'une tête de mort?

Le jeune homme se plaça à l'autre extrémité du banc et dit à la jeune fille en prière :

— Noble demoiselle, je remercie Dieu de ce que votre esclave ait trouvé grâce devant vos beaux yeux; je suis ravi que vous ayez daigné me faire un signe.

Il attendit, pendant quelques instants, la réponse de la jeune fille. Une voix douce, mais d'un accent étrange et effrayant, sortit de sa poitrine, et elle dit :

— Priez pour les âmes de ceux qui sont morts sans confession!

Roberto s'émut à ces mots. Il devint tout pâle et se mit à trembler tellement que le banc tremblait sous lui.

Cette voix lui semblait la voix de la jeune fille enlevée qui était morte sous ses baisers. Mais c'était impossible, se dit-il, et il reprit bientôt toute son audace. Il murmura pendant quelques instants, comme s'il priait réellement, et dit ensuite : — Il est certain, mademoiselle, que la prière d'une aussi jolie fille que vous, doit plaire à Dieu; vos douces lèvres ont sans doute délivré mainte âme du purgatoire et maint amant de ses douleurs!

Elle répondit :

— Les tombes des morts ne répètent pas des paroles d'amour, messire! La prière et le repentir seuls montent d'ici jusqu'à Dieu, qui nous voit et nous entend.

Le jeune homme se rapprocha de la jeune fille.

— Faut-il, dit-il, que nous passions notre jeunesse dans les idées noires? Faut-il attendre pour jouir que

la mort nous étreigne et que nous soyons couchés ici sous une pierre glacée?

Et elle répondit :

— Heureux ceux qui ne brûlent pas sous cette pierre des feux de l'enfer pour d'horribles forfaits qui crient vengeance au ciel, Roberto!

A ces mots, Roberto fut impatient et mécontent.

— Ah! elle me connaît, se dit-il; c'est sans doute une jeune fille de ma connaissance. Elle s'amuse à me faire un petit sermon.

— Vous m'avez appelé dans l'église, dit-il à haute voix. Je m'étonne que vous n'ayez rien à me dire que ces tristes et froides sentences.

— C'est l'amour qui m'envoie vers vous, la bonté et la miséricorde de Dieu pour un pécheur; si l'amour ne m'accompagnait pas, je ne resterais pas plus longtemps ici.

— Ah! ah! pensa Roberto, cela va un peu mieux.

La jeune fille reprit :

— Vous avez commis un crime affreux, Roberto. Dieu, dans sa miséricorde, attend longtemps avant de punir. Priez et suppliez, l'instant solennel est là.

— Moi, prier? au moment où vous venez de m'adresser de si douces paroles d'amour et de sympathie! Prier, maintenant? Non, je ne prierai pas; j'aimerais mieux, par reconnaissance, entourer mon ange de mes deux bras. Le voulez-vous?

— Au nom de la passion de Notre-Seigneur, je vous conjure, messire, de prier et de pleurer, car le feu de l'enfer brûle sous vos pieds!

— Oh! ma chère, laissez-moi donc toucher et baiser vos joues de rose de mes lèvres tremblantes, car le feu qui me brûle c'est le feu de l'amour, tout aussi ardent que le feu de l'enfer.

— Prier ou m'embrasser, vous pouvez choisir, réfléchissez bien; pour la dernière fois, voulez-vous

réconcilier avec Dieu votre âme coupable? voulez-vous prier?

— Non!

— Alors, embrassez-moi!

L'audacieux jeune homme étreignit de ses deux bras la taille de la jeune fille et la pressa avec force sur sa poitrine.

Oh! quel terrible instant que celui-là! Un cri affreux alla frapper les murs de l'église; les hiboux hurlèrent et le vent siffla douloureusement sur les colonnes tumulaires, car Roberto sentait un squelette se débattre en craquant entre ses bras; le visage de sa bien-aimée était une affreuse tête de mort, et il avait déposé un baiser sur la joue glacée d'un crâne blanchi!

Elle lui sourit en grimaçant, et il reconnut le cadavre de la jeune fille enlevée. Il s'affaissa sans mouvement devant le banc; la cloche faisait retentir douze fois sa voix lugubre sur les tombeaux.

Giovanni, qui avait longtemps cherché son ami,

entrait précisément dans le cimetière. Il vit le spectre relever Roberto et s'éloigner avec lui. Furieux, il courut sur lui et le saisit d'une fiévreuse étreinte.

— Roberto! s'écria-t-il, mon ami! je te suis jusque dans l'enfer!

Le sol s'entr'ouvrit avec un bruit sourd; une flamme rouge et ardente, une fumée grise et épaisse et une infecte odeur de soufre sortirent en même temps de l'abîme; la terre referma ses entrailles et l'enfer salua par des hurlements de triomphe l'arrivée de Roberto!

LE BERGER INCENDIAIRE

I

L'histoire du *Berger incendiaire* [1] est connue dans toute la bruyère néerlandaise, d'Anvers en Belgique jusqu'à Bréda en Hollande, jusqu'à Clèves en Prusse. Mais il y a cependant parmi les habitants de la bruyère, une grande divergence d'opinions sur le

1. *Brandenel schaepheräen*, littéralement *Berger brûlant*.

lieu et le temps où elle est arrivée; chaque village, chaque hameau a là-dessus son récit particulier, sa légende propre.

Moi qui ai habité la bruyère par prédilection et qui, chaque année encore, la parcours seul pendant quelques jours, pour retremper mon âme dans cette grande et calme nature et lui donner une nouvelle force, j'ai entendu raconter, au coin d'un feu de gazon fumant, la plupart des traditions qui ont cours sur le berger incendiaire. Mais jamais je n'ai entendu l'histoire vraie et authentique, pas même du joueur de violon, de Turubout, qui sait tout, chante tout, bien qu'il semble en connaître plus long que maint gros livre savant.

A force de recherches, de questions et de comparaisons, je suis enfin parvenu à découvrir cette histoire vraie et authentique, et je vais la raconter ici dans tous ses détails, pour l'amusement et l'instruction de mes amis de la bruyère.

Dans le récit des affreux forfaits et de la terrible

punition du berger incendiaire, chacun puisera la consolante conviction qu'un scélérat ne peut échapper à la vengeance de Dieu, quelque bien qu'il s'enveloppe dans un impénétrable mystère.

Cette histoire est arrivée en l'année 1418, alors que le Brabant faisait la guerre à la Hollande, au sujet de la succession de Jacqueline de Bavière.

En ce temps-là, le beau village d'Oostmal n'était qu'un grand hameau au milieu de la bruyère, et était situé, comme aujourd'hui, au bord de la grande chaussée qui conduit d'Anvers à Bois-le-Duc. A quelques portées d'arbalète de cette chaussée, se trouvaient une demi-douzaine de maisons de paysans qu'on désignait par le nom collectif de *Molhoven*, et c'est l'une de ces maisons qu'a habitée le berger incendiaire, qui était au service d'un certain fermier nommé André.

Au sud de Molhoven, quelques parcelles de terre avaient été fertilisées et étaient couvertes de blé et de sarrasin, tandis que dans toutes les autres directions,

la bruyère aride, parsemée de sapins maigres et rabougris, s'étendait aussi loin que l'œil de l'homme pouvait porter.

C'était une belle soirée d'été; le soleil brillait encore à l'horizon et lançait ses rayons obliques et attiédis, comme une vapeur dorée, sur la nature calme, mais radieuse. Des milliers de grillons s'agitaient bruyamment sous la bruyère roussie par les ardeurs de l'été; au loin dans les marais, les grenouilles commençaient leur chant du soir, et tout au haut du ciel bleu la gracieuse alouette faisait encore pleuvoir ses accents, comme des gouttes d'argent, sur les champs de blé.

En ce moment quatre habitants de la bruyère, trois femmes et un jeune homme, revenant du travail, regagnaient Molhoven; ils suivaient le sentier d'un pas fatigué et étaient encore tout en sueur.

Une seule des femmes paraissait joyeuse et de bonne humeur. Elle était jeune encore et c'était sans doute la fille du fermier; car par son costume aussi bien que par son air de commandement, elle se distinguait à l'instant des deux servantes qui la suivaient silencieusement. La santé et la joie rayonnaient comme de fraîches roses sur ses joues; un sourire continuel errait sur ses lèvres, et la paix et le bonheur brillaient dans son œil bleu et vif. De même que ses deux compagnes, elle portait sur la tête une grosse botte d'herbes qu'elle avait arrachées dans les champs de blé; les coquelicots d'un rouge ardent et les bluets d'azur se balançaient sur son front ou descendaient en gracieuses guirlandes le long de son cou; le soleil s'y jouait avec ses plus joyeux rayons et faisait de la simple paysanne la plus pure incarna-

tion de la jeunesse vive et heureuse et de la beauté féminine... Jeune fleur charmante et pleine de séduction, même au milieu de toutes les fleurs de la bruyère.

Il fallait qu'elle fît une profonde impression sur le cœur du jeune homme qui marchait à côté d'elle, car il osait à peine lever de temps en temps un timide regard sur les yeux de la jeune fille toujours souriante. Et, bien qu'elle ne cessât de l'agacer en plaisantant, de lui frapper sur l'épaule, de lui fourrer un brin de paille dans l'oreille, il refusait de prendre part au badinage; mais il contemplait la jeune fille avec une sorte de crainte, rougissait, puis baissait de nouveau la tête en gardant un profond silence. Elle était sa fiancée; cinq jours après, elle devait devenir sa femme pour toujours, — elle si belle, si pure et si joyeuse!

Arrivée près de la métairie du fermier André, la jeune fille jeta à terre son fardeau et laissa aux servantes le soin de le transporter dans l'étable. Elle

saisit d'un air dégagé la main du jeune homme et franchit en chantant le seuil de la maison; mais à peine eut-elle mis le pied dans la chambre que la chanson mourut lentement sur ses lèvres. Au coin du foyer éteint, sa vieille grand'mère pleurait en tenant son tablier devant ses yeux; sur le visage de son père se peignait aussi l'impatience et la tristesse.

Quand la jeune fille entra, la vieille femme leva la tête et dit d'une voix suppliante :

— Ah! chère Anna, dis donc une bonne parole pour notre Gérard, pour ce malheureux orphelin, ce pauvre enfant!

— Mais, ma mère, dit le fermier, ne nommez donc pas toujours Gérard un enfant! Il a vingt-cinq ans, il est robuste et fort comme un ours, et avec cela méchant et rusé comme un renard, quoi que vous en disiez.

— Ah! Seigneur, comment pouvez-vous parler ainsi de notre bon Gérard? dit la vieille femme en soupirant, c'est la bonté même!

— Eh bien, dit le fermier d'un ton calme, qu'il ait bon ou mauvais caractère, cela n'y fait rien, ma mère ; ce que j'ai résolu doit se faire.

La jeune fille s'approcha de la vieille femme, s'assit à côté d'elle sur une chaise et demanda, tandis que ses yeux bleus exprimaient une vive compassion :

— Pourquoi pleurez-vous donc, ma bonne grand'-mère ?

— Ah ! Anna, répondit-elle, ton père veut renvoyer Gérard de la ferme. Ce pauvre enfant a cependant été élevé avec toi, Anna ; il a été ton compagnon de jeux ; il n'a personne au monde que nous qui s'inquiète de lui ; et maintenant il lui faudrait aller courir le monde, pour gagner chez des étrangers un méchant morceau de pain, et me quitter, moi qu'il aime comme sa seconde mère, sa seule amie sur la terre ! Anna, ma chère enfant, dis donc une bonne parole pour lui !

La jeune fille se tourna vers son père et lui dit d'un ton de prière :

— Ah ! mon père, vous ne pouvez faire cela. Notre pauvre Gérard en mourrait s'il lui fallait quitter la grand'mère ; vous le savez bien, mon père. Et moi, j'en aurais aussi grand chagrin, car il est pour moi comme un frère et je n'aimerais pas à me séparer de lui. Vous ne le renverrez pas, n'est-ce pas, mon père ?

— Ne t'inquiète pas de cela, Anna, répondit le fermier ; j'ai de sérieuses raisons, mon enfant, de faire ce que j'ai décidé ; mais soyez tous tranquilles, je ferai en sorte que Gérard n'ait pas à se plaindre de son sort.

— Gérard a-t-il donc fait un mauvais coup ? demanda le jeune paysan.

— Mais, Stévin, dit le fermier, je ne sais comment tu peux me parler ainsi ; ce sont pourtant là des choses que tout le monde connaît et sait à Oostmal. Gérard est fils d'une pauvre femme qui, il y a une vingtaine d'années, fut engloutie par accident dans une tourbière ; feu mon père et ma mère ont adopté

l'enfant et l'ont élevé; il est devenu notre berger, et, comme tel, il a toujours fait de son mieux et nous a rendu de longs et nombreux services. Aussi, bien qu'il soit brusque et têtu de sa nature, l'aimons-nous tous comme un enfant de la maison; mais depuis qu'après la mort de ton père tu es venu demeurer ici et surtout depuis que ton mariage avec Anna est connu, il court à Oostmal et même dans les villages voisins, des bruits qui ne me plaisent pas du tout et qui pourraient peut-être nous causer beaucoup de chagrin.

— Je sais ce que vous voulez dire, murmura le jeune paysan dont le visage s'assombrit. Vous avez raison, père André, il doit partir.

La vieille femme se remit à pleurer, pendant qu'Anna regardait son fiancé avec surprise et s'écriait :

— Toi aussi, Stévin! Mais qu'a donc fait Gérard, pour l'amour de Dieu?

— Ce qu'il a fait, Anna? répondit le jeune homme.

Il dit du mal de moi et peut-être de toi ; il a été assez audacieux pour lever les yeux sur toi et me hait comme si je lui enlevais la fiancée qui lui était destinée. Je le lui pardonne volontiers ; mais cela me fait peine et trouble mon repos.

— Maïs que peut donc faire Gérard à ce qu'il aime Anna ? s'écria la grand'mère, faudrait-il que son cœur fût de pierre, et l'amour ne vous vient-il pas de lui-même ? Si c'était un crime d'aimer notre Anna, tous les jeunes gens d'Oostmal seraient coupables. Mais, laisse Gérard aimer Anna ; va ! le pauvre garçon ne demande rien, — et s'il t'en veut, Stévin, pardonne-le lui pour l'amour de Dieu, et pense que le malheur sera tout entier pour lui.

— Stévin ! Stévin, s'écria la jeune fille, le rouge de la honte sur le front, ce n'est pas bien à toi de vouloir renvoyer notre Gérard de la ferme. Faut-il donc que notre bonheur fasse son malheur à lui ?

— Voyons, Anna, ne sois pas si triste, dit le jeune

homme en prenant la main de la jeune fille, ce n'est pas à cause de moi qu'il doit partir; mais ton père a raison, quoi que tu puisses dire.

— Comprenez donc, mère, dit le fermier avec bonté, qu'il ne serait pas bien désormais que Gérard habitât sous le même toit que Stévin. Vous êtes aveugle sur le compte de notre berger; mais, croyez-moi, il est loin d'être le meilleur des hommes, et Dieu sait à quoi sa haine pourrait le pousser. En tout cas, je ferai pour lui ce qu'un père peut faire pour son fils. Je lui chercherai un autre service, et dès qu'il voudra se marier, je lui aiderai à s'installer comme fermier dans l'une ou l'autre petite ferme. De cette façon, il sera encore plus heureux qu'il n'est maintenant.

— Et vous voulez renvoyer dès aujourd'hui ce malheureux enfant, brusquement et rudement, comme si vous le chassiez pour un gros méfait? dit la vieille femme en pleurant.

— Eh bien, répondit le fermier, je ne veux plus

vous faire de chagrin. J'en parlerai à Gérard et verrai comment il prend l'affaire. S'il veut cesser ses calomnies et ses menaces, je différerai son renvoi, jusqu'à ce que Stévin et Anna aillent occuper leur ferme, après la moisson, — et s'il se conduit bien jusque-là, il pourra demeurer avec nous comme par le passé. — Êtes-vous contente, mère?

— Ah ! oui, faites ainsi, répondit la vieille femme, et ne le traitez pas trop sévèrement; songez que c'est un orphelin abandonné.

Le fermier prit son bonnet et dit en se préparant à quitter la chambre :

— Je vais trouver Gérard dans la bruyère, et si, pendant ce temps, le tabellion d'Oostmal vient pour parler de l'affaire de Stévin et d'Anna, faites-le attendre un instant : je serai de retour dans une heure.

III

Le silence de la nuit régnait sur la bruyère ; pas un seul bruit ne se faisait entendre, tout était enveloppé du voile mystérieux de l'obscurité et du repos, les étoiles elles-mêmes semblaient dormir derrière un impénétrable rideau de nuages.

A une demi-heure de marche d'Oostmal, non loin d'un des grands étangs, un troupeau de moutons était éparpillé sur le sol autour d'une petite cabane à roues. Le plus profond silence régnait aussi autour du troupeau au repos, bien que deux êtres vivants, placés au centre, interrogeassent les ténèbres avec inquiétude de leurs yeux vigilants. Sur l'escalier de la cabane à roues était assis un berger; une main appuyée sur sa houlette, et l'autre sur la tête d'un chien dont le corps noir et hérissé de poils rudes

restait visible dans l'obscurité, comme une ombre plus foncée.

Celui qui eût pu voir en ce moment le visage du berger eût certainement bondi en arrière d'effroi et d'horreur ; la plus atroce souffrance morale et la plus cruelle soif de vengeance s'y peignaient en traits odieux. Sous des cheveux roux plantés très-bas, et qui tombaient, comme la crinière d'un lion, en mèches désordonnées le long de son visage, brillaient ses yeux sanglants; sa bouche, dont les coins étaient tirés en arrière, laissait à découvert des dents serrées convulsivement.

Ainsi, depuis plusieurs heures déjà, était assis Gérard, le berger du fermier André; un feu ardent dévorait ses entrailles, sans qu'autre chose qu'un rauque gémissement ou une sourde malédiction vînt par intervalles trahir ses souffrances. Le chien comprenait probablement ce langage, car chaque fois il hurlait tristement et douloureusement, comme s'il eût été l'écho des émotions de son maître ; l'animal

attachait alors ses yeux verdoyants sur le visage du berger et remuait lentement la queue, comme s'il voulait, par ses témoignages d'affection, consoler Gérard et lui donner du courage.

A un nouvel et plus profond soupir du berger, le chien vint appuyer ses deux pattes de devant sur ses genoux et lécha en gémissant son front brûlant. Le berger repoussant doucement le caressant animal :

— Tu me demandes pourquoi je suis si triste et si irrité, mon bon Spits ? Tu es mon seul ami ; tu ne demandes pas si je possède ou non de l'argent ; toi et la vieille grand'mère Barbe, vous êtes les seuls qui ne me repoussiez ni ne me détestiez pas. Ah! sens-tu, Spits, ce que je souffre ? Sens-tu les infernales douleurs que j'endure ? Tu le sais, — je te l'ai dit assez souvent, — j'aime Anna en silence depuis dix ans ; dans nos nuits solitaires, son nom a retenti mille fois à tes oreilles... Ah ! tu le connais bien, ce nom chéri ! Elle, la perfide, me souriait, prenait ma main tremblante dans la sienne, m'appelait son ami et son

frère ; elle a allumé et alimenté la flamme dans mon cœur ; elle m'a laissé penser qu'elle aussi m'aimait ardemment. Et maintenant, Spits, elle repousse le pauvre berger ; maintenant elle se rit de sa douleur ; maintenant elle vient lui dire : — Il faut t'éloigner d'Anna! Maintenant on veut le chasser comme une bête malfaisante, — après vingt-cinq années de services sans salaire !

Le berger se tut un instant, mais le chien gratta avec sa patte sur la jambe de son maître :

— Pourquoi ? poursuivit-il. Pourquoi ? Tu connais Stévin, car tu veux le mordre chaque fois qu'il s'approche de toi. Ce Stévin est un jeune paysan auquel son père a laissé un bel héritage ; le fermier André est son tuteur, et il va lui faire épouser Anna, parce qu'il a de l'argent. Nous n'en avons pas nous, Spits, et c'est pour cela qu'il nous faut partir, que nous sommes chassés et que nous devons voir Anna vendue à l'amour d'un autre. On sait ce que nous souffrons, et cependant on nous foule aux pieds avec moins de

ménagement que nous n'en prenons avec les grillons de la bruyère. Mais cela ne se passera pas si facilement, Spits; s'il nous faut mourir, nous ne mourrons pas seuls, et cette nuit peut-être tu verras mes mains teintes de sang humain !

Le berger ouvrit un couteau, en porta la lame brillante sous les yeux du chien qui, à la vue de l'arme, se mit à gronder, comme s'il voulait avertir son maître d'un danger prochain.

— C'est vrai, Spits, reprit le berger, peut-être ne réussirai-je pas dans ma vengeance ; car je dois pénétrer de force dans sa chambre, et on pourrait m'entendre. Alors le *Drossaert* m'arrêterait et me ferait mourir sur l'échafaud, pendant que Stévin posséderait en paix mon Anna. Depuis longtemps déjà, je serais allé à la ferme pour plonger mon couteau dans le sein de cet odieux rival ; mais j'ai peur, je tremble, je n'ose pas ! Que faire donc ? Depuis deux heures, je cherche un moyen de vengeance. Le poison? Mais la grand'mère en mourra aussi, et je ne veux pas cela.

Le tuer dans la bruyère ? Il n'y vient jamais qu'en plein jour ; je n'ose pas... et cependant il ne peut vivre jusqu'à demain ! Spits, que faut-il faire ? Damnation ! damnation ! Si je pouvais le tuer par la pensée !

Probablement ces derniers mots, qui avaient été prononcés d'une voix plus haute, frappèrent l'oreille de l'animal, comme un ordre ; le chien se méprit assurément sur l'intention de son maître, car il bondit derrière celui-ci dans la cabane et revint, un instant après, avec un sac de toile dans la gueule, se replacer devant Gérard dans la même attitude.

— Reporte cela, Spits, dit le berger. Tu n'as donc pas compris mes plaintes ? Tu croyais que je t'ordonnais quelque chose ?

Mais le chien n'obéit pas et apporta au contraire le sac de toile jusque sur la main de son maître.

— Que veux-tu dire ? demanda Gérard surpris. Y a-t-il peut-être dans ce sac une sûre et infaillible vengeance pour nous ? En effet, ce sont les remèdes

destinés à guérir nos moutons. Il y a parmi eux plus d'un poison mortel; mais Spits, mon ami, cela ne peut nous servir.

Gérard plongea avec indifférence la main dans le sac et y tâta l'un après l'autre tous les paquets qui y étaient renfermés, en se rappelant chaque fois la vertu que possédait chaque médicament. Enfin il retira avec un cri sourd d'étonnement un morceau de soufre du fond du sac.

— Du soufre! du soufre! s'écria-t-il; Spits, quelle idée! ah! je comprends : ce n'est ni par le fer, ni par le poison, c'est par le feu que nous devons nous venger; il se débattra dans les flammes; il hurlera, étouffé par le feu et la fumée, et nous, assis dans l'ombre, nous verrons les flots d'étincelles s'envoler avec son âme! Ah! ah! et l'on ne me soupçonnera pas!

A ces mots, il posa une main caressante sur le cou du chien et pencha la tête sur la poitrine; il se tut longtemps et paraissait dormir. Après avoir passé

près d'une demi-heure dans cette sinistre méditation, il se leva et entra en rampant dans la cabane. Il en ressortit aussitôt avec un grand morceau de toile en main et dirigea ses pas vers le bord de l'étang. Arrivé là, il chercha l'endroit où il y avait eu du feu le soir précédent, rassembla dans le linge un peu de cendres et de charbons éteints et revint à la cabane sur l'escalier de laquelle il s'assit. Il se mit à frotter le linge avec de la cendre et du poussier de charbon, tout en disant d'une voix étouffée au chien :

— Quel bon conseil tu m'as donné là, mon cher Spits ! Non-seulement le vaniteux et hypocrite Stévin mourra dans d'horribles souffrances, mais j'aurai mon Anna pour femme et on me prônera dans le village comme un héros d'humanité et de dévouement. Tu ne comprends pas ce que je veux dire? Vois-tu bien ce que je fais ici? C'est une mèche. Tout à l'heure j'irai la placer tout allumée dans le tas de tourbes où dort notre ennemi; je reviendrai dans la bruyère me ca-

cher dans le bois taillis et j'attendrai que la flamme ait atteint la couche de Stévin. Alors je courrai en donnant l'alarme vers la ferme, et j'éveillerai tout le monde par mes cris de détresse. Sur ces entrefaites, je briserai la porte, je courrai à la chambre d'Anna et je l'emporterai triomphalement hors de l'incendie. Le fermier André croira que sa fille et lui-même me doivent la vie, et peut-être, Spits, ne nous demandera-t-il plus alors d'apporter en mariage de l'argent et des terres. Je te ferai faire une chaude petite niche ; ton écuelle sera toujours pleine, Spits ; tu vivras comme un seigneur au milieu de tous les chiens d'Oostmal...

A l'accent plus doux de la voix de son maître, le chien comprit probablement qu'il lui parlait affectueusement ; cela devait être, car il se mit à lécher avec reconnaissance les mains de Gérard, et il se mit à japper avec tant d'expression que l'on aurait pu croire que sous la peau de cet animal se cachait une âme humaine ou un mauvais esprit.

Bientôt le berger se leva et, tout en lui indiquant la cabane d'un geste impérieux, il dit au chien :

— C'est évident. Toi, Spits, reste ici. Veille avec soin à ce que personne ne remarque mon absence. Dirige les yeux dans une demi-heure vers Molhoven, là-bas, tu y verras une lueur et des flammes. A tout à l'heure ! à demain peut-être !

Gérard laissa tomber sa houlette et s'élança d'un pas léger mais rapide vers la sapinière voisine où il disparut.

Quelque temps après, à peu de distance de Molhoven, une tête humaine s'élevait au-dessus des broussailles ; deux yeux s'efforçaient de percer les ténèbres dans la direction de la demeure du fermier André...

La tête disparut et une voix sourde murmura derrière les buissons :

— Tout dort : il fait noir comme dans une tombe ; il rêve d'Anna. Ah ! ah ! Maintenant, attisons tout doucement le feu, cachons le bout allumé de la mè-

che dans le creux de la main, et rampons sur la terre comme un renard aux aguets...

A ces mots, Gérard se coucha à plat ventre et se glissa comme une bête fauve, en suivant les accidents du terrain, jusque dans le verger de la ferme ; là, il appela le chien de garde par son nom et lui ordonna de se taire. Ayant atteint le monceau de tourbes, il y posa la mèche et plaça au-dessus un peu de bruyère sèche et quelques fagots. Après avoir pris ainsi toutes les précautions pour assurer une vengeance infaillible, Gérard ne quitta pas sur-le-champ le tas de tourbes, il leva les yeux comme s'il eût déjà vu les flammes monter vers le lieu de repos de son ennemi ; il entendait en esprit les gémissements de sa victime, et savoura pendant quelques instants ce cruel bonheur ; après quoi il se remit à plat ventre et rampa comme auparavant jusqu'à ce qu'il pût se relever dans le taillis et aller attendre au loin le résultat de son criminel attentat.

A un quart de lieue de Molhoven, Gérard se trou-

vait sous le sombre feuillage d'une jeune sapinière, l'œil fixé vers la ferme; son cœur battait avec violence, et, soit crainte ou désir, il tremblait et était couvert de sueur de saisissement. Bientôt une méchante exclamation s'échappa de ses lèvres et un affreux sourire contracta sa bouche.

Au-dessus de la ferme du fermier André s'élevait un blanc nuage de fumée auquel le feu venait de temps en temps mêler ses teintes rougeâtres; bientôt les pointes ondoyantes des flammes jaillirent et léchèrent avec des ondulations de serpent la façade et le toit de la demeure menacée.

— Comme l'éclat du feu est beau dans les ténèbres! murmura Gérard. Il est temps, peut-être; mais non, ce sont les tourbes qui brûlent si vivement. Stévin dort encore tranquillement; il vit encore. Ah! ah! il ne se réveillera plus. N'est-ce pas de la paille qui lance tant d'étincelles dans l'air? Oui, le toit brûle déjà. Ciel! j'entends des voix, du tumulte! Il y a du monde! On sauve peut-être mon ennemi et je ne

pourrai pas arracher Anna aux flammes! Damnation! Courons, volons... peut-être arriverai-je encore à temps...

Gérard s'élança dans la bruyère en proférant d'horribles malédictions, et courut, plus rapide qu'un cheval en pleine course, dans la direction de Molhoven. Il tomba comme un désespéré au milieu des paysans occupés d'éteindre l'incendie, et promena autour de lui un œil égaré, pour s'assurer où en étaient les choses. Un cri de rage s'échappa de sa bouche, lorsqu'il aperçut Anna, les mains devant les yeux, au milieu d'un groupe de femmes. Il baissa la tête, poussa un rugissement de taureau furieux et laboura de ses ongles sa poitrine nue. Accablé par le désespoir, il serait peut-être resté dans cette attitude, si le fermier André, retenu par deux paysans, ne lui eût crié d'une voix suppliante :

— Ah! Gérard, Gérard! ma pauvre mère, ta mère est au milieu du feu. Allons, montre-toi fort et courageux! Sauve-la, sauve-la, pour l'amour de Dieu!

Et le malheureux Stévin! oh! le pauvre garçon!.....

— Ah! Stévin aussi! murmura le berger, tandis que, sur les indications du fermier, il se rapprochait de l'incendie et s'efforçait de pénétrer à travers les flammes. Mais il n'y réussit pas : partout le brasier lui opposait une barrière infranchissable, et lui-même était trop lâche pour s'exposer à un péril imminent. Moitié par feinte tristesse, moitié par douleur sincère de la mort de sa mère nourricière et sa bienfaitrice, Gérard se mit à verser des larmes abondantes, et s'assit en gémissant et en se lamentant, à côté du fermier André, sous un tilleul.

Sur ces entrefaites, le nombre des paysans s'était considérablement accru; tout Oostmal se trouva bientôt sur le lieu du danger, avec des échelles, des haches et d'autres instruments. La partie de la ferme qui était tout en feu fut renversée, et ensevelit dans sa chute les deux cadavres. Comme cette partie de l'habitation était construite en bois et en argile, on réussit bientôt à étouffer le feu sous des torrents

d'eau et à retirer des décombres fumants les deux corps carbonisés. On traîna le cadavre de la grand'-mère près de Gérard, qui releva tout à coup la tête et vit étendu à ses pieds le corps inanimé. Quelques débris de vêtements ne lui permettaient pas de douter de l'identité de la victime, qu'on avait jetée devant lui comme une accusation. Il se leva brusquement, fit deux pas en arrière, pâlit comme un mort, et tout tremblant fixa des yeux égarés sur le cadavre.

— Mon Dieu, mon Dieu, ma mère! ma mère! Damnation sur moi! s'écria-t-il d'une voix rauque et presque inintelligible, et il s'enfuit dans l'obscurité, rapide comme une flèche, dans la direction de la bruyère.

— Pauvre Gérard! se dirent les paysans, il en est devenu fou. La malheureuse Barbe l'a élevé; elle était une vraie mère pour lui, et la voilà morte! Il en mourra, car il l'aimait mieux que la prunelle de ses yeux.

Deux heures après, quand le soleil commença de

s'élever au-dessus de la bruyère, tout sur la scène de ce triste événement était aussi calme que si rien ne fût arrivé. Seulement, quelques rares spectateurs se montraient sur les ruines fumantes, et déploraient avec une profonde compassion le triste sort de Stévin et de Barbe. Les cadavres avaient été transportés dans une autre maison; le fermier André et Anna pleuraient sans cesse dans une habitation voisine; les servantes, au contraire, étaient demeurées dans la ferme sauvée.

IV

Le lendemain, dans l'après-dîner, Gérard était dans la bruyère, le dos appuyé à la cabane à roues; sa tête s'affaissait avec une lourdeur de plomb sur sa

poitrine, et son regard immobile était fixé sur le sol, à quelques pas devant lui. L'expression de son visage n'était plus la même ; une profonde terreur avait remplacé sur ses traits le désir de la vengeance, et parfois il restait une demi-heure, sans que le moindre mouvement du corps ou de la physionomie vînt trahir une autre émotion que celle d'une incessante torture morale et d'une mortelle angoisse. Devant ses yeux, son imagination égarée évoquait impitoyablement l'ombre de la grand'mère, et, quelque effort qu'il fît, il parvenait rarement à chasser par d'autres idées ce sinistre spectre qui criait vengeance. Quand il y réussissait de temps en temps, un affreux sourire contractait ses lèvres, tandis qu'il songeait au bonheur de la rancune satisfaite, et qu'il se disait que Stévin avait dû mourir dans d'horribles souffrances et peut-être avec le nom d'Anna sur les lèvres. Peu à peu, cependant, ce sourire diminuait et s'adoucissait, comme si un rayon d'espérance ou d'amour fût descendu dans son sein brûlant, et il en

était vraiment ainsi ; car il pensait que la belle Anna ayant perdu son amant, donnerait peut-être son cœur à son frère adoptif. Cependant le visage du berger ne tardait pas à s'assombrir de nouveau, pour ne garder que l'expression du désespoir.

La nature n'avait pas fait d'erreur en créant Gérard; à une âme si vile et si perverse, elle avait donné une enveloppe rude et repoussante; tandis que le corps du berger trahissait par ses lignes fortes et anguleuses la férocité de la bête fauve, son visage était le miroir impossible à méconnaître d'un caractère odieux et brutal : ses lèvres étaient minces et affilées, ses sourcils épais et roussâtres, ses yeux petits et brillants, ses oreilles grandes et droites, son front envahi par les cheveux ; en un mot, il était affreux aussi bien par l'âme que par le corps, et devait bien plutôt inspirer la haine que l'amour.

Gérard sentait cela très-profondément, et surtout en ce moment, où il n'y avait plus personne dans son chemin et où il aurait pu nourrir l'espoir de gagner

le cœur d'Anna, s'il y avait eu en lui quelque chose d'aimable. Cette réflexion, si pénible pour lui, lui arracha une plainte étouffée :

— Ainsi, j'ai fait périr pour rien ma bonne mère Barbe ? murmura-t-il. Anna ne sera pas à moi; le premier jeune paysan venu, qui aura une figure de femme et un peu d'argent, l'épousera sous mes yeux; et moi, dédaigné, maudit, je devrai servir son mari et lui obéir? Sera-ce là la récompense d'un double meurtre? Oh! si j'avais de l'argent! de l'argent!

A peine le berger avait-il prononcé le premier mot de cette exclamation qu'accompagnait un soupir de sa poitrine oppressée, que le chien avait quitté le troupeau et était venu se placer entre les genoux de son maître, les yeux attentivement fixés sur lui et semblant s'efforcer de comprendre ce qu'il disait.

Le berger posa la main sur le cou de l'animal et dit :

— Ah! Spits, ton conseil ne m'a servi de rien; je suis devenu un assassin; j'ai de mes propres mains

tué et brûlé la bonne Barbe, — et cependant je n'aurai pas Anna. Mon Dieu! mon Dieu! si j'avais de l'argent!... de l'argent ou des terres!... Le fermier André est un ladre; il me donnerait sa fille; Anna elle-même ne me hait pas; elle ne me refuserait pas sa main. Comme nous serions heureux, cher Spits! Mais, hélas! il est plus facile de tuer que de se procurer des trésors.... Peut-être.... Quelle idée!

Le chien se mit à japper en voyant l'expression de joie qui illuminait la figure de son maître.

— Cette idée ne te plaît pas, Spits? reprit le berger; c'est vrai, on fait bonne garde chez ce vieux richard; peut-être le couteau devrait-il me frayer un chemin jusqu'à l'argent et on saurait comment je serais devenu possesseur du trésor; au lieu d'Anna, la potence ou la roue serait mon partage. Ciel! que faire?

Un grognement rauque et étrange s'échappa du gosier du chien qui se tourna en grondant vers le chemin qui, à quelque distance de là, traversait la

bruyère. Il s'éloigna d'une demi-portée d'arbalète de la cabane et se mit le nez et l'oreille au guet, comme s'il s'efforçait de reconnaître une odeur qui s'approchait ou un bruit éloigné. Au bout d'un instant il revint auprès de son maître et parut lui donner un avis par un bref aboiement.

Probablement cette attitude ordinaire du chien n'eut aucune signification pour Gérard; car il fixa les yeux avec indifférence sur un cavalier qui s'avançait au loin sur la chaussée d'Anvers et se dirigeait vers Hoogstraeten. Peu à peu le berger distingua derrière le cavalier un sac de cuir. Bien qu'il ne sût ce que contenait ce meuble de voyage, il n'en tressaillit pas moins d'émotion et de désir, et les muscles de son visage se contractèrent convulsivement. Sa main droite chercha en tâtonnant son couteau comme par un mouvement instinctif. Tuer le voyageur et lui prendre son argent; noyer le cadavre au fond de l'étang ou l'enterrer dans le bois.... telle était l'infernale pensée de Gérard.

Vain projet cependant, car le berger n'eût pu à une telle distance rejoindre un homme à cheval, quand même il eût eu la vélocité du lièvre au service de sa sanguinaire cupidité. Aveuglé, égaré, Gérard fit pourtant quelques pas pour prendre sa course; mais, au même instant, le voyageur arrêta son cheval sur la chaussée. Le berger, aussi lâche que méchant, interrompit aussi sa course et s'arrêta en fixant sur le cavalier des yeux flamboyants. Celui-ci avait retenu son cheval pour fixer plus solidement la valise qui penchait un peu sur le côté. Après avoir pris cette précaution, il enfonça l'éperon dans les flancs de son cheval et s'élança comme une flèche sur la chaussée; mais il avait probablement défait les courroies par méprise, car, à quelques pas plus loin, la valise tomba du dos du cheval sans qu'il s'en aperçût.

Un cri de joie s'échappa de la poitrine du berger; le chien s'élança et courut de toutes ses forces à la recherche de l'objet tombé. Dès que le berger eut vu le voyageur disparaître à l'angle d'une sapinière, il se

dirigea aussi d'un pas plus lent vers la chaussée. Quand il y arriva, le chien avait déjà traîné la valise dans le taillis.

D'une main tremblante, le berger détacha les courroies : il devint pâle comme un mort, partit d'un éclat de rire insensé, et une fiévreuse et convulsive exclamation : Ah! ah!. s'échappa de ses lèvres. La valise était en partie remplie de pièces d'or !

Pendant quelques instants, le berger fixa ses yeux égarés sur l'éblouissant trésor; mais tout aussitôt il revint à la conscience de la situation, et promena son regard inquiet aux alentours pour s'assurer si personne ne l'avait vu. Alors la pensée soudaine que le voyageur pouvait revenir sur ses pas, lui traversa l'esprit comme un éclair. Il pouvait encore perdre le prix d'achat d'Anna; les brillantes pièces d'or que le hasard lui avait données pouvaient encore lui être ravies ! Il se hâta de creuser avec sa houlette une fosse au milieu du taillis, y jeta la valise et la recouvrit de bruyère et d'aiguilles de sapin; puis il rappela le

chien et alla se rasseoir avec indifférence auprès de sa cabane. Son cœur battait avec violence et de grosses gouttes de sueur, qu'avait provoquées la précipitation et l'émotion, perlaient sur son front.

Il était assis là depuis peu de temps, lorsqu'il vit le cavalier déboucher à l'angle de la sapinière, accourir au grand galop, attacher son cheval à un arbre au bord du chemin et traverser la bruyère à grands pas en se dirigeant vers la cabane.

D'abord le lâche Gérard trembla; puis il porta la main à son couteau et réfléchit s'il ne devait pas s'assurer la possession du trésor en versant le sang. Cependant il abandonna cette pensée, s'efforça de comprimer son émotion et prit une attitude aussi indifférente que possible.

Sur les traits émus du voyageur, Gérard put lire facilement combien il devait être affecté de sa perte. Une sinistre pâleur et des mouvements convulsifs des lèvres et des joues trahissaient en lui la plus grande souffrance morale.

C'est ainsi qu'il s'approcha du berger et lui dit :

— Mon ami, j'ai perdu ma valise, là-bas sur la chaussée. Vous l'avez vue tomber : ah! rendez-la moi!

— Une valise? Je ne sais ce que vous voulez dire, répondit Gérard avec une colère mal dissimulée.

— Pour l'amour de Dieu, ne le niez pas? dit le voyageur d'une voix suppliante. Il y a là-bas des ramasseurs de bois dans la forêt qui m'ont dit avoir vu votre chien traîner quelque chose près de la chaussée.

— En ce cas, demandez à mon chien ce qui en est, grommela Gérard, tout tremblant de ce que venait de lui dire le voyageur.

— Ah! comment pouvez-vous être aussi cruel! reprit le cavalier. Dans cette valise se trouvent la vie et le destin de six personnes. Ne me refusez pas; rendez-la moi : je vous donnerai une généreuse récompense.

Gérard se leva en poussant un éclat de rire affecté et s'écria :

— Vous êtes fou! Que m'importe que vous ayiez

ou non perdu votre valise? Allez la demander à celui qui l'a trouvée, et laissez-moi en paix!

Le pauvre voyageur s'arracha les cheveux de désespoir; puis il fouilla le berger, entra dans la cabane, promena autour de lui un regard inquisiteur et finit par verser un torrent de larmes. Gérard répondit à ces démonstrations de douleur par un des plus atroces sourires qu'une âme perverse puisse imprimer sur un masque humain.

Le voyageur avait la conviction que le berger avait trouvé sa valise et l'avait cachée quelque part; mais il sentait aussi qu'il ne réussirait pas à émouvoir ce monstre. Bien que son affreux sourire lui dît qu'un homme pervers et sans cœur se repaissait avec délices de la vue de sa douleur mortelle, il tenta néanmoins un suprême effort : il se jeta à genoux devant le berger, tendit vers lui des mains suppliantes et lui dit :

— Au nom de Dieu, mon ami, je vous conjure de me rendre ma valise! Je suis père; j'ai une femme

et quatre pauvres enfants. Pour gagner quelques écus, je me suis chargé de transporter cet argent à Bois-le-Duc. J'y ai engagé ma tête ! Si vous ne me le restituez pas, je dois mourir ou fuir ma patrie comme un infâme voleur et abandonner ma femme et mes enfants dans la misère à mille persécutions ! Ah ! rendez-moi la vie de ma femme et de mes enfants, rendez-moi l'honneur ! Au nom de Dieu ! au nom de Dieu !

— Au nom de Dieu ou non, répondit ironiquement Gérard, je ne m'inquiète pas de vos vaines paroles. Voyez à retrouver vous-même votre valise : je ne l'ai pas.

Les yeux de l'étranger s'enflammèrent tout à coup du feu de la colère ; il tira de son sein un poignard étincelant et, le brandissant sur Gérard, il s'écria :

— Ah ! monstre, tu te ris de mon affreuse douleur ? Quand un malheureux père te parle de ses enfants, tu te railles de ses angoisses ! Voici de quoi tirer justice de tant de perversité ! Tu trembles maintenant, lâche coquin ! Eh bien, rends-moi la valise, ou, le

poignard sur la poitrine, je te force de m'avouer ce que tu en as fait!

— Si j'ai trouvé votre valise, dit Gérard en jurant, je veux brûler pendant l'éternité!

A cette imprécation, le voyageur saisit d'une main Gérard par les cheveux et le terrassa sur le sol avec une force irrésistible. Il lui mit le poignard sur la poitrine et s'écria :

— Rends-la moi!...

Mais tout à coup le chien bondit sur l'étranger et de sa gueule formidable lui étreignit le cou de façon à l'étrangler.

Le sang coula à flots de la gorge du malheureux, qui était tombé en arrière sous les morsures du chien et cherchait vainement à se défendre. Tout à coup il rassembla toutes ses forces, se dégagea de l'étreinte de l'animal et se releva à demi en s'appuyant sur sa main; il jeta un regard terrible sur Gérard et s'écria :

— Je meurs; mais Dieu saura te trouver, scélérat!

Le chien sauta de nouveau à son cou et acheva l'horrible meurtre.

Gérard contemplait cette scène en frissonnant, mais non sans qu'un sourire de satisfaction se peignît sur son visage. Il était délivré d'une mort imminente; la nuit descendait déjà sur la bruyère; son chien l'avait vengé sans faire le moindre bruit. Le propriétaire de la valise était étendu sans vie à ses pieds. Qui pouvait désormais l'accuser, ou lui réclamer le trésor? Il posséderait en paix et l'argent et Anna.

Gérard contempla pendant quelque temps le cadavre de l'étranger, pour s'assurer que l'âme l'avait bien quitté pour toujours. Dès qu'il se crut certain de la mort de l'étranger, il fit un signe au chien, qui se mit à rassembler le troupeau. Gérard traîna la cabane loin de là dans la bruyère et s'éloigna ainsi de l'endroit où gisait le mort. Il attendit là pendant plus

d'une heure après qu'il fit pleine nuit. Quand une profonde obscurité couvrit la bruyère, il alla au cheval, le détacha et lui fit prendre la fuite en lui donnant un violent coup de sa houlette ; puis il traîna le cadavre très-avant dans le bois, le jeta dans une fosse et le recouvrit de bruyère et d'aiguilles de sapin.

Tout cela étant fait, il gagna l'endroit où il avait enfoui la valise, la retira de terre, courut à sa cabane, y entra en rampant, ouvrit le sac, plongea ses deux mains dans l'or et, tout haletant de joie, resta immobile et muet.

V

Agenouillé dans sa cabane et comptant pour la centième fois les pièces de monnaie sonnantes,

Gérard riait depuis une heure dans la plus profonde obscurité ! Ah ! maintenant il était riche, maintenant il pouvait prétendre à la main d'Anna ! — De temps en temps les cadavres carbonisés de Barbe et de Stévin apparaissaient bien à ses yeux à côté du cadavre du voyageur ; mais ces ombres menaçantes disparaissaient chaque fois devant le son magique des pièces d'or. La joie du berger grandit encore quand, vers minuit, des nuages orageux apparurent à l'horizon et lancèrent de temps en temps un éclair sur la bruyère.

Alors il pouvait embrasser de l'œil à la volée le monceau d'or et baigner son regard dans son trésor !...

Cependant sa joie diminua bientôt et fut peu à peu remplacée par une inquiétude croissante. L'orage semblait approcher ; les éclairs succédaient rapidement les uns aux autres, et un tonnerre lointain grondait dans les profondeurs du ciel. A mesure que les nuages s'amoncelaient au-dessus de la bruyère et

y répandaient une obscurité de plus en plus profonde, le sourire disparaissait du visage de Gérard pour faire place à une expression de crainte et d'anxiété. Il ne tarda pas à oublier les scintillements de l'or et, dans les intervalles qui séparaient les éclairs, il jetait un regard inquiet dans l'insondable profondeur des ténèbres.

Un fort éclair faillit l'aveugler et le força de fermer les yeux ; un formidable coup de tonnerre éclata au-dessus de sa tête et ébranla tellement le sol que la cabane s'agita comme sous une violente secousse. Lorsque Gérard rouvrit les yeux, une tache lumineuse fourmillait devant lui dans les ténèbres ; son imagination effrayée s'efforça de reconnaître une forme dans ce nuage lumineux et il lut en lettres éclatantes les paroles suprêmes du voyageur mourant :

— Dieu saura te trouver, scélérat !

A la vue de ces terribles caractères, le lâche assassin se mit à trembler. L'éclair prochain serait-il le

glaive de la vengeance divine? La voix de la foudre était-elle la prononciation de sa sentence? — Minuit! l'heure des morts, sonne lugubrement à l'église d'Oostmal; sous les yeux effarés de Gérard, les cadavres de ses victimes surgissent soudain, comme s'ils sortaient de terre; les spectres se raillent de lui avec les funèbres convulsions de l'agonie et semblent insulter à ses angoisses. Le chien se mit à hurler d'une voix sinistre sur la bruyère, et envoya dans l'air de longs gémissements; les moutons s'enfuirent en désordre de tous côtés vers le bois taillis; le vent et la pluie fouettaient l'herbe et les arbres; des serpents de feu jaillissaient des nuages et sillonnaient la bruyère; la terre frémissait ébranlée; le ciel s'ouvrait comme un abîme de feu; l'ardent éclair enveloppa la cabane et un coup de foudre la renversa..... Plus pâle que la mort même, tout tremblant d'anxiété, accablé par la terreur et le remords, Gérard se traîna hors de la cabane. De ses deux mains, il serrait convulsivement la valise sur sa poitrine. — Il veut fuir la vengeance

de Dieu, le présomptueux scélérat! Mais la foudre le poursuit; le feu du ciel l'environne; les hurlements du chien déchirent son oreille; devant lui se dressent toujours les spectres grimaçants de la grand'mère, du voyageur et de Stévin.

Le lâche assassin doit se courber sous le bras tout-puissant de Dieu ; il tombe à genoux et s'écrie :

— Grâce! grâce!

Pas de grâce pour le misérable altéré de sang! Le sol tressaille d'horreur comme s'il voulait être déchargé du monstre; l'horrible reptile hurle d'épouvante; l'odeur du soufre envahit sa poitrine oppressée, l'éclair passe en sifflant sur sa tête et brûle ses cheveux hérissés. Il se lève, et s'enfuit vers le bois; son chien le suit en aboyant... L'orage éclate encore une fois d'une manière formidable; deux immenses éclairs jaillissent; un double cri de mort se perd dans le fracas de la foudre: la vengeance de Dieu a anéanti le lâche assassin! Son cadavre calciné gît sur la bruyère; son âme se présente en tremblant là-haut

devant son juge irrité ; les démons fêtent son arrivée au fond de l'éternel abîme!

Le lendemain, quelques habitants d'Oostmal trouvèrent le corps de Gérard étendu sur la bruyère; il était tout noirci par le feu du ciel et avait encore les bras croisés sur la valise; son chien gisait aussi mort à côté de lui. Les ramasseurs de bois racontèrent l'aventure du cavalier qui avait perdu sa valise ; on découvrit aussi son cadavre et les morsures qui déchiraient son cou ; et ce fut ainsi que toute l'histoire fut connue.

Depuis ce temps, les habitants de la Campine voient parfois, pendant la nuit, une forme humaine tout en feu errer sur la bruyère, et ils disent que c'est l'âme damnée de Gérard qui revient. D'après eux, l'assassin subirait après sa mort les conséquences de son imprécation et serait condamné à errer en brûlant jusqu'au jugement dernier, parce qu'il a dit :

— Si j'ai trouvé votre valise, je veux brûler durant l'éternité!

Telle est l'histoire du berger Gérard, que dans la Campine on appelle le *Berger incendiaire* ou plus exactement le *Berger brûlant.*



L'EXPIATION

Il est des jours d'automne si sombres et si tristes, que la nature semble pleurer et attendre, avec une profonde désolation, le sommeil de l'hiver, comme si ce sommeil devait être sans fin. C'était un de ces jours mornes et sinistres.

Le vent hurlait à travers les branches dépouillées

des taillis, et leur arrachait leurs dernières feuilles.

Une pluie fine, froide comme la glace, tombait sans interruption sur la terre et détrempait les chemins.

Malgré le vent et la tempête, un lugubre silence régnait dans les champs et dans les bois. On n'entendait que le sinistre croassement des corbeaux qui seuls semblaient se réjouir de la tristesse de la nature, et baignaient avec volupté leurs ailes noires dans le vent et dans la pluie.

Et cependant dans cette solitude, par ce temps affreux, une jeune femme s'avançait péniblement dans la fange d'un chemin de terre. Ses vêtements misérables sont collés à son corps, l'eau découle de sa tête et de ses épaules. Elle marche vite, sa poitrine halète; la sueur et la pluie se mêlent sur son front; elle semble chassée comme quelqu'un qui fuit un grand danger.

Qui peut donc être cette infortunée?

Hélas! elle est si maigre que son corps semble

s'être fondu sous les tristes haillons qui la couvrent, et elle chancelle sur ses jambes en marchant péniblement dans la boue et l'eau, sans conscience de sa situation. Son visage est pâle et blême; ses yeux, profondément enfoncés dans l'orbite, sont ternes et vitreux; la souffrance et la douleur ont gravé deux rides profondes à côté de sa bouche.

Et cependant ce visage flétri atteste encore une beauté disparue.

Telle qu'une fleur brûlée par le vent du nord, elle laisse encore deviner l'éclat et la vie d'autrefois. Ses yeux sont si doux, si languissants, si résignés; son regard est comme une continuelle prière implorant pitié et miséricorde.

Pauvre fille, si jeune encore et déjà brisée par la douleur, rose à peine épanouie et déjà dévorée par un ver rongeur! vieille et flétrie dès le printemps de ta vie; qu'as-tu donc fait pour que Dieu fasse peser si visiblement sa malédiction sur toi?

Et la malheureuse poursuit sa course désespérée

au milieu des ornières inondées; elle trébuche, s'enfonce et chancelle dans la fange, sans jeter sur le chemin son regard égaré.

De temps en temps, elle semble sortir de son égarement, et jette les yeux, avec un inexprimable amour, avec angoisses, avec terreur parfois, sur un petit paquet qu'elle a caché sous son mouchoir, et qu'elle serre de ses deux bras contre son sein.

Alors, je ne sais quelle sainte expression illumine son visage; elle devient ineffablement belle d'énergie et de sentiment; son regard rayonne de fierté et de courage en s'élevant vers le ciel comme une rapide prière.

Que porte-t-elle donc dont la vue seule fasse briller ce feu dans ses yeux ou en fasse couler de grosses larmes semblables à des perles étincelantes?

Ah! l'infortunée est mère! son enfant souffre... elle le sait... elle voit les joues de la pauvre créature se contracter... elle tremble et lève les yeux vers Dieu... Mais la physionomie de l'enfant se calme :

Il dort.

Elle baise ses petites lèvres froides, sourit, cache la tête de l'enfant pour la protéger contre la pluie, et s'élance avec une nouvelle hâte dans le chemin.

Peu de temps après, l'enfant commença à se plaindre, mais si doucement, si bas, que sa mère seule eût pu l'entendre.

Comme si cette plainte eût été un cruel coup de fouet, elle pressa encore sa marche; mais les cris de l'enfant devinrent plus douloureux et lui déchirèrent le cœur de plus en plus.

Elle s'arrêta, regarda autour d'elle et courut au pied d'un chêne dont le feuillage plus robuste n'avait pas encore été emporté par le vent.

Là, elle tira l'enfant de dessous son mouchoir, étouffa ses cris sous ses baisers, et dit d'une voix navrée :

— Tais-toi, mon pauvre enfant, tais-toi! cher innocent agneau, tu es roide de froid; tiens, mets tes

petits pieds dans mon sein; tais-toi, oh! tais-toi!...

Et de sa douce haleine maternelle elle s'efforçait de rendre la vie et la chaleur aux membres engourdis de l'enfant.

Cependant celui-ci redoublait ses cris, et se lamentait en se débattant et en tendant d'un air suppliant vers sa mère ses pauvres petits bras amaigris.

Aux gémissements de l'enfant se mêlait un cri déchirant qui fit tressaillir la jeune fille égarée, et donna à ses traits l'expression du désespoir et de la terreur :

— De la nourriture! de la nourriture! s'écria-t-elle avec désolation. Tu demandes de la nourriture? La faim déchire tes entrailles, la soif dessèche ta chère petite bouche! O mon Dieu, que faire!

Toute frissonnante et comme si la fièvre l'eût saisie, elle pressa son sein d'une main convulsive et dit en soupirant :

— Rien, plus rien! Ah! peut-être une goutte encore! viens, viens!

A ces mots, elle s'éloigna du chêne et s'enfonça à travers les taillis jusqu'à un endroit où elle fût cachée par d'épaisses broussailles.

La pluie redoublait de violence; le vent sifflait plus lugubrement à travers les sapins; les corbeaux croassaient joyeusement au milieu de la tempête...

Tous ces bruits sinistres rendaient plus triste encore la solitude de la nature en deuil; et il régnait un si profond silence au-dessus de l'endroit où la mère s'était réfugiée, qu'on eût dit qu'elle avait disparu dans une tombe avec son enfant.

Mais bientôt l'infortunée sort de nouveau du taillis.

Un torrent de larmes baigne ses joues, une pâleur mortelle couvre son visage; elle tremble et chancelle sur ses jambes. Elle jette un regard d'inexprimable angoisse sur son enfant qui pleure, tombe à genoux par terre au pied de l'arbre, et lève les bras au ciel en s'écriant :

— O mon Dieu, vous m'avez abandonnée! Plus une

seule goutte! L'affreuse pensée! Ah! si mon sang avait remplacé le lait de la mère! Ah! je mérite mon sort; je courbe ma tête coupable sous la verge qui me frappe. Mais, Seigneur, exigez-vous donc la mort de mon innocent enfant, comme expiation de ma faute? Le verrai-je mourir sous mes yeux éteints? Oh! non, non! Si mes souffrances ne sont pas assez horribles, je vous en supplie, faites-moi vider le calice jusqu'à la lie, et, s'il le faut, que votre foudre m'écrase au bord de la tombe : je vous bénirai, ô Dieu de bonté... mais mon enfant, mon enfant, mon Dieu! Grâce, grâce, laissez-le vivre!

Épuisée par cette lamentation, elle laissa tomber sa tête sans force sur son épaule; ce mouvement porta son regard sur le taillis de chênes.

Elle dut y apercevoir une chose qui lui causait une joie extrême; car tout à coup ses yeux étincelèrent de bonheur, et elle s'écria avec enthousiasme :

— Ah! merci, merci, ô mon Dieu!

Elle courut un peu plus loin au bord du chemin,

et y cueillit à quelques sarments de ronces une poignée de mûres sauvages qui, exposées au nord, mûrissaient plus tard qu'ailleurs.

Elle revint sous l'arbre avec ce présent du ciel, s'assit à terre, posa sur ses genoux l'enfant toujours pleurant, et pressa le jus noir des mûres sur ses lèvres desséchées.

L'enfant avala avec avidité le suc rafraîchissant ; et à peine la première soif de la pauvre petite créature fut-elle apaisée, qu'elle se mit à sourire et à caresser de ses petits bras débiles les joues de sa mère.

Les mûres n'étaient pas toutes pressées que déjà l'enfant refusait cette étrange nourriture. Cependant le sourire de reconnaissance persistait sur ses petites lèvres ; il était soulagé.

La femme le mit sur ses genoux et fixa par terre son regard pensif.

Des larmes abondantes jaillirent bientôt de ses yeux et elle dit :

— Ah ! je n'en puis plus ! Un peu de repos ! Du repos, du repos pour moi ! Ah ! où trouverai-je jamais le silence de ma conscience ? C'est donc bien vrai ! Je suis si coupable, si criminelle, que mon vieux père lui-même va en mourir de chagrin ? Mon crime était donc bien grand, ô mon Dieu ! pour que mon enfant dût vivre sur la terre, méprisé, raillé et repoussé, ou mourir de faim sur mon sein ? Ah ! j'étais ignorante, innocente... Je ne savais pas combien de fiel et de poison renferme le calice de l'amour. Je l'ai aimé, aimé comme j'aurais aimé un ange ! J'avais confiance, une aveugle confiance, en celui que mon âme regardait comme le modèle de la beauté et de la générosité ! Il est parti ! Il m'a laissée seule devant mon repentir et la vengeance de Dieu...

L'infortunée se tut un instant, puis reprit ses lamentations :

— Je suis folle, ma pauvre tête s'égare. Pourquoi suis-je assise ici ? Je me repose ! Je me repose, alors que mon vieux père gît sur son lit de mort et expire

victime de ma faute!... Quand un homme de notre village m'a apporté la sinistre et terrible nouvelle, je me suis élancée à travers les ténèbres et la tempête, pour le voir encore une fois en ce monde, et pour implorer son pardon avec des larmes de sang... Et que trouverai-je, ô mon Dieu? Sa juste malédiction! Ma présence ne lui rendra-t-elle pas plus amère l'heure de la mort? Et ne briserai-je pas le cœur de ma pauvre et bonne mère, en lui montrant sa fille comme un spectre, brisée et anéantie par la misère et par la honte?

Elle couvrit son enfant de larmes et reprit :

— Et toi, innocente créature, te déposerai-je sur le lit de mort de mon père? Te livrerai-je au mépris et à la haine d'une famille dont tu dois rester l'éternel opprobre? C'est affreux! C'est affreux!

Sa tête se pencha davantage encore, et elle dit d'un ton lugubre :

— Ah! si une mort inconnue guérissait nos souffrances à tous deux? Si cette muette solitude nous

recouvrait comme un linceul ?... La faim accomplirait l'œuvre...

Elle se tut ; un sourire égaré contractait ses lèvres ; le sombre feu du désespoir rayonnait dans ses yeux.

Mais la main de l'enfant se leva vers elle et caressa ses joues.

Cet attouchement l'arracha à son découragement ; elle fut prise d'un frisson terrible, et se mit à couvrir son enfant de baisers avec l'égarement de la folie.

— Mon Dieu, mon Dieu, qu'ai-je dit ? s'écria-t-elle. Qu'as-tu donc fait sur la terre, pauvre créature, pour que j'ose désirer ta mort ? Toi, toi, mon enfant, mourir ! Oh ! non, non ! Ma faute a troublé mon esprit, perverti mon âme peut-être ? Quoi ! j'ose douter de la bonté de ma mère ! Je doute de la bonté de Dieu lui-même ! Allons, allons, que la malédiction de mon père me frappe, je l'ai méritée ; méprisée, repoussée par ma mère, je mourrai sous le coup ; mais du moins elle viendra en aide à mon innocent enfant ;

elle en aura soin... elle l'aimera peut-être ! Allons !

Elle se leva brusquement, cacha l'enfant contre son sein, et s'élança avec une nouvelle énergie à travers la pluie et la tempête.......

LA VIERGE DE FLANDRE

VISION

J'étais seul dans ma chambre, la tête appuyée dans mes mains. Mon âme était pleine de découragement et de désespoir.

La tempête grondait au dehors ; il faisait nuit dans les rues et nuit dans mon cœur.

Plongé dans une sombre et douloureuse rêverie,

je songeais au passé, au présent et à l'avenir de mon pays.

Hélas! au terme de cette contemplation, je me trouvai exténué et brisé.

L'avenir m'apparaissait si sombre, si chargé de lâcheté et de bâtardise, que je penchai la tête sur mes genoux et m'écriai avec désespoir :

— Mon Dieu! vous avez abandonné la Flandre! C'en est fait!

J'étais abîmé dans le plus profond désespoir; les larmes commencèrent à couler en abondance de mes yeux; les ressorts de l'esprit et du corps se détendirent en moi : un pesant et lugubre assoupissement me plongea dans une absence complète de conscience...

Combien cela dura-t-il?

Je l'ignore.

Comme j'étais ainsi plongé dans un sommeil plein de rêves sinistres, une lumière éclatante vint tout à

coup frapper mes yeux, et en même temps une voix étrange retentit à mon oreille :

— Tu dors ! et l'ennemi de la Flandre veille !

Un Esprit était devant moi ! Sa forme était celle d'un homme à la taille majestueuse ; un vêtement blanc, presque aussi insaisissable qu'un tissu aérien, tombait en larges plis le long de son robuste corps ; de la main droite il tenait une harpe de poëte, sur le pied de laquelle rayonnait, en lettres de flamme, le mot : *Conviction*.

Un sourire de mépris courut sur l'impassible visage de l'Ombre, et elle reprit d'une voix grave :

— Refoule dans ton cœur ces larmes efféminées ! Celui qui veut guérir une blessure doit oser la sonder. Suis-moi, je vais te montrer où ta mère gît mourante. Son abaissement, ses souffrances, son agonie gonfleront ton cœur d'un viril courage et d'un juste désir de vengeance... sinon que ton âme lâche et pusillanime soit maudite !

Une force surnaturelle s'était emparée de moi ;

tremblant et vivement ému, je suivis mon guide à travers les rues sombres de la ville.

Tout dormait engourdi dans un morne repos; la nuit était noire et sinistre;

Et notre voyage fut long.

Enfin l'Esprit m'amena devant une lourde porte au-dessus de laquelle on lisait:

Halle des esclaves.

La porte s'ouvrit; nous entrâmes dans une vaste salle, où un spectacle étrange et mystérieux me fit frémir d'anxiété.

L'Esprit m'indiqua une pierre comme siége.

Il resta debout et silencieux à côté de moi.

Derrière une large table étaient assises des formes humaines, immobiles et muettes comme des ombres inanimées.

Celui qui occupait le centre de la table et qui semblait le maître au milieu des autres, avait des cheveux noirs et un teint brun; dans ses regards brillaient la présomption et l'orgueil; ses yeux étaient

cerclés de la teinte plombée de l'impudicité; sur sa poitrine scintillait une fleur de lis en argent.

A côté de lui était assis un homme, sur l'insignifiante physionomie duquel les traits de la femme se mêlaient aux traits du singe. Son costume, tout aussi incompréhensible, était composé de toutes sortes de lambeaux et de pièces cousus ensemble et parsemés de papier de couleur et de clinquant.

Sur sa poitrine était suspendu un écusson où l'on pouvait encore remarquer les contours effacés d'un lion noir.

Mais ce glorieux emblème était en partie caché par une fleur de lis, et sur celle-ci passait une barre transversale rouge sur laquelle était inscrit le mot : *Bâtard.*

A côté de ces deux figures s'en trouvaient d'autres qui portaient toutes sur la poitrine l'emblème de ce que pouvait renfermer leur âme.

Je les reconnus facilement.

Ici était la Lâcheté qui appuyait sur les genoux du maître sa tête endormie ;

L'Envie qui, souffrant du bonheur d'autrui, se déchirait le cœur jusqu'au sang ;

L'Esclave de la mode, jeune fille aux joues couvertes de vermillon, aux boucles d'oreilles, aux colliers et aux bagues faux, chargée de rubans et de plumes, portant une chevelure empruntée, ayant la taille étroitement serrée, le regard voluptueux et le sourire du désir sur les lèvres ;

L'Ambition qui, l'orgueil et la cupidité dans le regard, presse sur sa poitrine un monceau d'objets étranges; des sceptres, des épées, des bâtons de commandement, des vêtements d'hermine...

Au milieu de bien d'autres encore, je vis une femme maigre, richement vêtue et éblouissante d'or et de pierreries...

Cependant son visage et son corps contrastaient singulièrement avec cette magnifique parure; ses

yeux étaient creux et ternes, ses joues hâves et enfoncées.

Elle ressemblait à une mendiante qui se serait affublée du costume d'une reine.

Sur son front souillé, elle portait un bandeau d'argent sur lequel était écrit :

Centralisation.

Les yeux de toutes ces figures étaient immobiles et dirigés avec une expression de haine et d'envie, vers un coin de la salle où j'aperçus une jeune fille mourante, étendue sur le sol.

Des chaînes étreignaient les reins de l'infortunée ; ses vêtements étaient en lambeaux, son visage pâle, maigre et étiolé, comme si elle se mourait de faim.

Son corps reposait sur un amas de glaives brisés, de tableaux déchirés, de harpes détendues, de métiers à tisser mis en pièces, de livres aux feuillets déchirés...

Sa tête s'appuyait sans force sur le corps d'un lion endormi.

Elle tenait encore dans sa main crispée la hampe

d'un étendard déchiré sur lequel on lisait le mot : *Flandre*.

J'aurais cru que la jeune fille jouissait déjà de la paix des morts, si sous sa paupière soulevée, un regard flamboyant comme une étincelle n'eût brillé dans les ténèbres. . . . .

. . . .

. . . .

Les murs de la salle disparurent et laissèrent apparaître un horizon immense ; on eût dit que nous nous trouvions au milieu d'un monde sans limites.

J'aperçus derrière la table des troupes nombreuses d'hommes aux têtes de singe qui, le dos courbé et la physionomie craintive, fixaient humblement sur le maître un regard suppliant et mendiant.

Je vis aussi, derrière la jeune fille enchaînée et derrière le lion endormi, des troupes entières de

jeunes gens, de bourgeois, d'hommes du peuple, couchés par terre et assoupis.

Tout à coup la jeune fille releva la tête, s'appuya sur le coude, et jeta un regard de mépris vers la table.

Le lion, comme s'il allait s'éveiller, étendit une de ses griffes, mais la rentra aussitôt.

Comme si ce mouvement eût été un signal, la vie et la parole descendirent soudain dans ceux qui se trouvaient assis à la table.

Le maître, à la fleur de lis sur la poitrine, promena sur ses compagnons un regard irrité et dit dans une langue étrangère :

— La maudite ne veut pas mourir ! Huit cents ans de parjure, de trahison, d'oppression, de pillage, de famine même, rien n'a pu anéantir sa vie tenace ! Qu'allons-nous faire ?

Il ne reçut pas de réponse. Un sourire de dédain contracta son visage, tandis qu'il reprenait :

— Pour étouffer cette vie, il faut en tarir les sour-

ces. Quelles sont les sources d'où la maudite tire son inextinguible vitalité ?

— La langue de ses ancêtres, qu'elle ne veut pas renier, dit le bâtard.

— Nous lui enlèverons cette langue, dit le maître. Nous lui ferons croire qu'il est louable et glorieux de renier la marque que Dieu a imprimée en nous. Nous vénérerons la bâtardise et nous mépriserons et persécuterons la dignité personnelle. La maudite est stupide et lâche ; elle ajoutera foi à ce que nous lui dirons ! Quelles autres sources de vie a-t-elle encore ?

— Ses mœurs et ses coutumes à elle ! répondit l'Esclave de la mode.

— Nous lui ravirons ses mœurs et ses coutumes, reprit le maître ; nous lui ferons croire que la civilisation et le savoir consistent pour l'esclave à imiter en tout ses maîtres ; nous en ferons un singe qui soit dans le monde sans langue propre, sans ancêtres, sans foi, sans dignité, comme une prostituée prête à

recevoir le premier étranger venu dans sa couche profanée... Et qu'y a-t-il encore?

— La science, répondit l'Ambition.

— Nous la lui ôterons, reprit le maître. Qu'elle n'entende plus sa langue à elle ; la science et la lumière s'éloigneront d'elle ; les ténèbres se feront dans son esprit ; elle s'agenouillera dans la poussière de nos pas, et se courbera dans la fange de nos pieds, car elle est épuisée et découragée !... Et quelles sources y a-t-il encore ?

— La gloire de ses enfants, répondit l'Envie.

— Nous lui ôterons cette gloire, reprit le maître. Nous lancerons la calomnie et le venin sur le nom de tous ceux qui l'aiment ; et ainsi, grâce à la diffamation et à de fausses accusations, nous ferons haïr ses fils les plus glorieux par leurs frères souffrants eux-mêmes. Et l'insensée croira que nous sommes ses seuls défenseurs, elle nous offrira un baiser de sœur, mais nous, dans l'étreinte, nous l'étoufferons sur notre sein ! Et quelle autre source y a-t-il encore ?

— La vie propre, l'art propre, la gloire propre, répondit la Centralisation.

— Nous lui enlèverons tout cela, reprit le maître. Nous lui ferons croire que c'est un devoir d'honneur pour elle, — esclave comme elle est, — de nous livrer à nous ses joyaux et ses pierreries. Elle saura porter où nous le voudrons sa science, ses arts, son industrie, sa puissance populaire, sa gloire, et le travail fruit de ses sueurs. Puis, dépouillée et misérable comme une mendiante, impuissante et méprisée par les peuples de la terre, elle rampera devant nous et servira de marchepied à notre légitime orgueil...

Le maître se leva ; dans son œil brillaient une hautaine arrogance et une joie cruelle. Il se tourna vers ses compagnons et leur dit :

— Mais à quoi bon toutes ces peines pour venir à bout d'une ennemie qui agonise ? Levez-vous ! L'heure est venue : elle doit mourir. Que sa mort soit une mort cruelle et infamante !

Tous se dirigèrent vers la jeune fille couchée qui les vit venir avec un étrange sourire. Ses yeux rayonnaient d'espérance et de joie, comme si elle croyait qu'on venait la délivrer.

L'Envie lança sur elle son venin et la calomnie.

L'Ambition arracha son diadème de sa tête.

L'Esclave de la mode l'accabla de cruelles railleries.

La Centralisation lui enleva le peu de bijoux et de pierreries qui brillaient encore sur ses vêtements.

Le Bâtard posa le pied sur son sein, et la frappa à lui briser la poitrine.

La Lâcheté regardait en baissant la tête.

A mesure que ces outrages étaient faits à la jeune fille, je voyais plus de signes de force et de vie se manifester en elle.

A chaque mauvais traitement, à chaque injure, je voyais ses bras se roidir et se fortifier, et ses joues se remplir et se colorer d'un sang plus chaud.

Peu à peu elle devint si belle et si majestueuse que

mon cœur se mit à battre d'admiration. Je jetai un regard étonné vers l'Esprit, pour lui demander l'explication de cette transformation.

Il répondit d'un ton calme :.

C'est dans le feu que le fer se trempe et devient acier... C'est dans la douleur que l'homme trouve la révélation de sa force.

Je ne compris pas ces obscures paroles, et vis en frissonnant le lion qui avait ouvert ses griffes et fixait sur la jeune fille son œil ardent et plein de menaces.

Les troupes de jeunes gens et de bourgeois étendus derrière la jeune fille restaient toujours endormis.

Une expression de rage contracta le visage du maître, et il dit d'une voix altérée à ses compagnons :

— Silence! silence! cessez! L'outrage, la raillerie et les mauvais traitements ne la tuent pas; elle y puise de nouvelles forces... et cependant il faut qu'elle meure.

En ce moment, des clameurs sauvages et formidables éclatèrent dans les rangs des hommes à tête de singe qui se trouvaient à l'horizon derrière la table; on eût cru entendre en rêve une bande de loups affamés hurlant après une proie.

— Patience! patience, bâtards! cria le maître d'un ton de mépris et de colère. Il vous faut le vêtement de votre mère, n'est-ce pas, pour le mettre en pièces et en emporter chacun un lambeau. Patience, vous allez recevoir le prix de votre lâcheté.

Il se pencha vers la jeune fille et lui arracha si cruellement du corps son manteau de pourpre, que l'agrafe d'or se brisa en pièces sur son cou nu.

Alors il jeta au loin le manteau princier dans les rangs de ceux qui l'avaient réclamé.

Une lutte terrible s'engagea entre les avides bâtards; comme une mer ondoyante, cette foule furieuse se pressa tumultueusement autour du manteau, luttant, frappant, arrachant, déchirant, jusqu'à ce que chacun se fût approprié un fragment du man-

teau. Puis un chant sauvage et sinistre s'éleva de cette multitude... L'Esprit lui-même en frémit... Ils chantaient la chute de leur patrie!

Sur ces entrefaites, le maître remarquait avec angoisse que la jeune fille reprenait de plus en plus la force et la vie. Il se tourna vers ses compagnons et dit :

— Hâtons-nous ou elle revivra tout à fait! Si les tortures n'y font rien, qu'elle reçoive enfin le coup de la mort!

A ces mots, il ramassa un glaive dans les débris entassés, le leva des deux mains au-dessus de sa tête, visa le sein nu de la jeune fille et lui fit une large blessure dans la poitrine.

Un large flot de sang jaillit. Cependant elle se leva lentement; un sourire céleste illuminait son visage, le triomphe éclatait dans ses yeux, et elle semblait défier, avec une majestueuse fierté, le maître et ses compagnons.

Elle saisit du poing la crinière du lion, et se-

coua le puissant animal pour l'arracher à son sommeil. Puis elle plongea la main dans sa poitrine béante et lança son sang comme une pluie sur les jeunes gens endormis.

Sa voix retentit comme la voix de la Divinité, et elle s'écria avec une formidable puissance :

— Flandre au lion!

A ce cri de victoire de leurs pères, les jeunes gens, les bourgeois, les gens du peuple s'éveillèrent... Tous bondirent debout.

Dans leurs yeux rayonnait le feu d'une virile conviction; il y avait une expression de paix, de résignation et d'amour dans leur regard, mais en même temps quelque chose qui faisait frémir en permettant de sonder la volonté de fer qui les animait.

A leurs pieds gisaient des épées, des *goedendags*, des haches, des armes de toute espèce; mais ils repoussèrent ces instruments de mort et vinrent tour à tour ramasser les objets qui avaient servi de couche à la jeune fille :

L'un prit une harpe, l'autre un sistre, ou une palette, ou un ciseau, ou un livre, ou une navette à tisser.

Et tous entonnèrent à la fois un chant en l'honneur des ancêtres, un chant si beau, si fier, si imposant, que la foule des bâtards eux-mêmes en furent saisis.

Dans ce chant, il était question de la gloire de la Flandre, de l'art de la Flandre, de la grandeur de la Flandre...

Dans ce chant on célébrait la langue, les coutumes, la civilisation flamandes... Dans ce chant, il s'agissait du passé, du présent et de l'avenir de la patrie.

Ces puissants accents étaient si émouvants que, l'œil rayonnant de fierté, je m'élançai, et, transporté de joie, unis ma voix à celle des jeunes gens.

Le maître et ses compagnons, quoique tout tremblants, lancèrent encore quelques injures à la jeune fille.

Un des jeunes gens qui portait une harpe, jeta l'instrument loin de lui, et, furieux, ramassa un glaive.

Mais la jeune fille le lui reprit et dit :

— Le temps des sauvages violences est passé, mon fils. Le glaive de la parole est plus fort que le fer homicide; la conviction, la foi, l'inébranlable foi dans le nom de tes pères, dans la noblesse de mon sang, voilà ton glaive; l'injustice le trempera, et le temps l'aiguisera.

Et lé chant patriotique s'éleva de nouveau.

Un instant la troupe des bâtards avait écouté avec stupéfaction; eux aussi semblaient profondément émus, comme si le chant leur parlait de belles et grandes choses qu'ils avaient oubliées.

Peu à peu quelques-uns d'entre eux se détachèrent de leurs rangs et vinrent se joindre à la légion des poëtes, et prendre part à l'hymne patriotique.

Et quelques efforts, quelques élans de fureur que

missent en œuvre le maître et ses compagnons pour étouffer la voix des harpes patriotiques, le chant ne tarda pas à s'élever de toutes les bouches.

Les deux troupes se confondirent.

Et tandis que des millions d'hommes se serraient la main et échangeaient un baiser fraternel, le chant s'achevait par un formidable cri :

— Flandre au lion!

Et ce cri retentit jusque dans les dernières profondeurs de l'espace.

Un coup de foudre ébranla la terre; d'ardents éclairs jaillirent du sein de l'atmosphère...

Maîtres et laquais gisaient foudroyés sur le sol.....

Le ciel s'ouvrit à mes yeux; des torrents de lumière inondèrent la terre.

Je vis la Divinité sur le trône radieux, et à ses pieds nos glorieux ancêtres.

Et j'y vis des héros, des poëtes, des artistes et

des savants dont ma mère m'avait appris les noms.

Et je vis qu'ils prenaient les feuilles, les fleurs et les pierreries de leurs couronnes, et les répandaient comme d'ardentes étincelles sur la jeune génération qui, à genoux et tremblante de respect, levait son regard vers Dieu.

Et l'Esprit me montra, au fond des cieux, un coin obscur où une petite étoile brillait comme une humble lampe.

Et comme je contemplais cette modeste lumière, son éclat augmenta peu à peu, et grandit, grandit, jusqu'à ce qu'enfin, semblable à un soleil, elle remplit tout l'espace de lumière et d'éclat.

Tout à coup je vis dans l'abîme de lumière des lettres plus ardentes encore que le feu du soleil; voici ce que je lus :

— Le triomphe appartient à l'homme courageux qui croit et espère; sa postérité devient amie et maîtresse des temps à venir!

Et l'Esprit me dit d'un ton joyeux en me montrant l'abîme de feu :

— Mon fils, voilà l'avenir de la Flandre!

Et à peine avait-il dit ces mots que tout disparut à mes yeux.

LA MISSION DE LA FEMME

Lorsque Dieu voulut couronner son œuvre admirable par la création de l'humanité, il fit d'abord l'homme et marqua sa destinée en ces termes :

« Qu'il règne sur les poissons de la mer, sur les oiseaux de l'air, sur les animaux des forêts, sur toute la terre ! »

Voilà le premier homme. Emblème de la force phy-

10.

sique et morale ! Un rayon de la divine majesté illumine son front noble et élevé ; le feu jaillit de son œil ; le courage et la confiance en lui-même gonfle sa large poitrine. La puissance de ses muscles, le vol audacieux de son esprit, l'ardeur de son sang, tout lui fait comprendre qu'il est capable de lutter contre les difficultés et contre les dangers de la vie, et par l'inflexibilité de sa volonté, par le feu de ses indomptables passions et par le levier de sa haute raison, de commander en maître à la création.

Mais cette puissance même doit le rendre orgueilleux ; son aspiration naturelle vers la grandeur et la gloire rempliront son cœur d'une hautaine ambition. S'il est contrarié dans ses impérieux désirs, avec la conscience de sa force, il écrasera impitoyablement ce qui s'oppose à lui. Et si chacun de ses futurs frères doit être dévoré par la même soif d'autorité et de domination, une lutte incessante, éternelle, sans repos, ne sera-t-elle pas le sort du favori de Dieu ?

Il possède la puissance, l'audace, la raison; mais la bonté, la compassion, l'amour, — ces trésors de l'âme, lui sont-ils départis dans la même mesure?

Peut-être l'humanité n'est-elle pas complète en lui?

En effet, le Créateur, en contemplant le chef-d'œuvre de ses mains, dit encore :

— Il n'est pas bon que l'homme reste seul; je vais lui donner une aide, une compagne semblable à lui! Et ce ne fut que lorsque la compagne d'Adam, lorsque la femme eut surgi sous la main de Dieu, que l'humanité fut seulement créée dans toute sa merveilleuse plénitude.

Si l'homme doit être la source de toute force, la femme sera la source de tout amour; si lui commande par sa puissance physique et par la hauteur de sa raison, — elle régnera, consolera, rendra heureux par la grâce de ses traits, par la magique douceur de sa voix, par l'inépuisable trésor de bonté que renferme son âme.

Comme une rayonnante atmosphère de doux sentiments l'environne, partout où elle paraîtra, les passions égoïstes se refroidiront; la parole de l'homme s'adoucira en sa présence; elle sèmera sur son chemin les germes d'égards réciproques, d'affection mutuelle, de douce poésie de la vie.

Amour, tendresse, douceurs, tels sont les éléments principaux dont Dieu a formé l'âme de la femme; aimer, guérir, consoler, telle est sa destination sur la terre.

Considérons maintenant la vie de la femme et cherchons si, dans la société humaine, elle remplit bien la mission qui lui est imposée par la Providence.

La petite Berthe compte douze ans. Le cher petit ange a de grands yeux bleus dont le regard charme et porte à l'affection. Ses joues rosées sont couvertes d'un mol duvet; autour de ses lèvres, ployées comme

deux feuilles de rose, se joue toujours un tendre sourire, qui semble demander sans cesse, comme une prière, une douce sympathie.

Son jeune frère fait retentir la maison de ses cris sauvages; il monte à cheval, il joue avec sabre et fusil, il bat du tambour, il brise son instrument, il court, il saute, il grimpe, il crie... C'est un jeune lion qui essaie ses forces, et qui vingt fois par jour fait frémir ses parents à la crainte qu'il ne se brise quelque membre. S'il est réprimandé ou puni, il se courbe... Mais dans son œil brille déjà l'étincelle dissimulée d'un esprit indomptable. L'ordre de son père, bien qu'il le respecte et y obéisse, le blesse déjà dans son naissant orgueil.

La petite Berthe, elle, est assise tranquillement à côté de sa mère. L'excellente enfant a une poupée; elle l'habille et fait sa toilette, elle la met dans son berceau, elle la gronde et lui donne de bons conseils... Et

qu'elle châtie ou qu'elle caresse, dans cet essai instinctif d'une mission dont elle n'a pas encore conscience, sa petite voix est si douce, si affectueuse,. que la mère regarde, le cœur palpitant, et essuie ses yeux que mouille une larme d'émotion.

Berthe aide à laver et à habiller ses petites sœurs; elle s'efforce de venir en aide à sa mère et la supplie de lui permettre de se rendre utile. S'il y a une aumône à faire, un secours à porter à des nécessités, c'est dans sa main que doit se trouver la pièce de monnaie, c'est de sa main que le pauvre doit recevoir le secours.

Ainsi Berthe apprend à aimer, à soigner, à consoler avant de savoir ce qui deviendra plus tard l'objet de son amour.

Les années se passent pour Berthe dans une calme innocence. Cependant elle grandit; sa taille svelte abandonne les formes indécises de l'enfance; les roses de ses joues diminuent; son front se pare de la blancheur de lis d'une virginale pureté.

Un matin, elle s'éveille pleine d'émotion; elle ne sait ce qui se passe en elle; mais tout rayonne et brille d'une splendeur inaccoutumée à son œil étonné, et tout chante autour d'elle les joies de la vie. Elle sent battre son cœur d'un bonheur dont elle ne se rend pas compte, et ce cœur déborde d'un sentiment nouveau et inconnu. Hier encore, son regard s'arrêtait sur tous les visages, sans embarras et avec une aimable candeur; maintenant elle baisse les yeux quand elle va à l'église avec sa mère. Elle a senti que le regard des jeunes gens fait monter à son front le rouge de la pudeur et que ce regard la trouble et l'effraie.

Bientôt le jour se fait dans son esprit; elle comprend ce que c'est que ce feu qui s'efforce de s'enflammer en elle. Le sentiment inquiet de sa pudeur se révolte contre la mystérieuse émotion qui agite son cœur; elle s'attache davantage encore à sa mère, elle cherche l'isolement et fuit toute société.

La révélation d'une destination pleine de dangers

l'a effrayée ; la crainte que dans les aspirations qui l'entraînent, il n'y ait qu'un instinct terrestre et coupable, la fait reculer d'anxiété... Mais c'est en vain ! Sa destinée lui crie : — Tu aimeras ! tu aimeras ! Dieu t'a créée pour l'amour !

En effet, malgré tous ses efforts, son cœur déborde d'amour. Elle n'ose encore y laisser pénétrer une image d'homme, mais cependant elle aimera, il faut qu'elle aime ! Qui ?

Berthe tournera-t-elle vers Dieu toutes les forces de son âme, et épanchera-t-elle, dans la contemplation de sa miséricorde et de sa majesté, tous les trésors de son amour ? Deviendra-t-elle l'épouse du Christ ? s'agenouillera-t-elle entre les quatre murs d'une cellule, et y priera-t-elle pour l'humanité en en expiant les fautes, jusqu'à ce que son âme aimante remonte à sa source ? C'est là aussi une forme de l'amour !

Se dévouera-t-elle à l'humanité souffrante ? Ira-t-elle dans les hôpitaux, au lit des malades et des mou-

rants, panser leurs blessures, et leur donner soulagement et consolation? Renonçant à sa jeunesse, sacrifiera-t-elle sa vie pour trouver au milieu de la contagion, de la maladie et de la mort, comme unique, mais sublime récompense, la conviction d'avoir pratiqué les œuvres de miséricorde au nom du Seigneur? C'est là aussi une forme de l'amour.

Fera-t-elle participer les enfants du travailleur à la lumière de la civilisation, de la doctrine du Christ et de la moralité? Instruira-t-elle, dans les écoles du dimanche, les enfants du pauvre, et leur enseignera-t-elle comment, dès l'enfance, on peut s'armer contre la misère et le vice? Arrachera-t-elle de ces jeunes cœurs, avec une sollicitude maternelle, les germes du mal, et les remplira-t-elle de pudeur, de résignation et de crainte de Dieu, — afin que l'ouvrier trouve aussi dans son épouse une compagne qui remplisse vis-à-vis de lui la véritable mission de la femme, consoler, aimer et faire espérer? C'est là aussi une forme de l'amour.

Ira-t-elle, elle, riche jeune fille, chercher dans les couloirs étroits et les sombres ruelles les pauvres petits enfants malades avant qu'ils n'aient encore essayé leurs premiers pas? Les transportera-t-elle dans un bâtiment bien aéré pour y laver leurs membres meurtris, y panser leurs blessures, y renouveler leurs vêtements? Veillera-t-elle jour et nuit au chevet de l'enfant de l'ouvrier, épiant sa respiration, humectant et rafraîchissant ses petites lèvres, le soignant et le dorlotant, jusqu'à ce que la mort fût chassée du petit lit? C'est là encore une forme sublime de l'amour.

Pour autant que le lui permettait sa position sociale, Berthe, par toutes ces œuvres de miséricorde réservées à la femme, a donné l'essor au sentiment d'amour que Dieu a mis dans son âme; mais enfin cependant son cœur est plus vivement touché par le regard d'un jeune homme.

Je pourrais vous peindre comment ce jeune homme, —généreux, mais rendu indomptable par le

sentiment exagéré de sa force et de sa liberté, — s'est éloigné d'elle ; comment, dans son isolement, elle a senti le ver de la douleur ronger son sein ; comment les souffrances qui déchiraient son cœur l'ont fait dépérir... Mais à quoi bon rappeler un mal guéri ?

Le jeune homme est revenu à elle ; il l'a acceptée pour femme devant l'autel ; elle est devenue l'appui et la compagne chérie de son bien-aimé.

Dieu a béni leur union ; elle est mère... Mère ! Mais ce mot, c'est l'amour même, raffiné, purifié de tout intérêt personnel ; c'est un rayon de la divinité, descendu, sans altération ni affaiblissement, dans le cœur de la femme.

Voyez, Berthe est assise au milieu de sa nombreuse famille. Le plus jeune de ses enfants repose encore sur son sein : il y puise sa vie ; un autre repose sa petite tête sur ses genoux ; les autres jouent naïvement et innocemment autour d'elle.

Un cri ! et elle tressaille d'épouvante ! Un faux pas !

et elle jette un cri d'angoisse ! Son regard se promène d'un enfant à l'autre : elle observe tout; elle prête l'oreille au moindre bruit. Au moindre éveil d'une passion, à la moindre apparence d'un penchant vers le mal, elle punit et caresse en même temps. Oh ! il faut qu'ils restent purs et aimants, les anges qui lui ont été donnés par Dieu ! Il ne faut pas qu'aucune exhalaison du vice vienne les souiller : car son cœur maternel a la conscience de sa sublime mission, elle sent que les générations futures sortent des mains des femmes et que le monde de l'avenir sera ce que l'aura fait la femme, la mère.

Le nouveau-né de Berthe dort : elle le pose dans son berceau, elle épie pendant un instant son sommeil et revient ensuite aux petits joueurs; elle les fait s'agenouiller, joint leurs petites mains et leur apprend à prier Dieu; elle leur dit comment l'homme sur la terre doit lever avec reconnaissance son regard vers le ciel, comment il doit se dévouer à l'amour de son prochain, comment il doit être bienfaisant et mi-

séricordieux ; elle ne connaît pas d'autre source de bonheur que celle que le Créateur a fait couler dans son sein : l'amour.

Berthe a oublié que le monde offre encore des plaisirs. Jadis elle a été artiste ; elle avait une voix admirable, et sa jeune intelligence savourait les charmes de la poésie et de la musique. Aujourd'hui les cordes de sa harpe sont détendues et la poussière couvre ses livres favoris ; elle ne vit plus... que dans ses enfants, et pour ses enfants.

Voyez-la, assise dans le silence de la nuit, auprès d'un petit lit. La main du Seigneur l'a visitée ; la maladie a étendu l'un de ses enfants sur la couche de douleur. Berthe est pâle ; ses yeux sont rougis par les larmes. Elle caresse du regard son pauvre enfant, elle presse ses petites mains sur ses lèvres, elle compte les palpitations de sa poitrine, elle tremble, elle frissonne au moindre mouvement ; elle s'agenouille, elle prie,

elle implore l'aide de Dieu; si elle pouvait, comme le pélican symbolique, chasser, au prix de son sang, la mort de ce chevet, elle n'hésiterait pas un instant; elle donnerait son sang avec joie, avec gratitude, si le sourire de la santé pouvait briller de nouveau sur le visage altéré de l'enfant bien-aimé.

Depuis des semaines déjà Berthe n'a pas quitté son enfant malade; de tout ce temps elle n'a pas donné de repos à ses membres fatigués. Elle est pâle et amaigrie, elle sent que sa propre santé est menacée... mais, que lui importe? elle est femme, elle est mère!... elle ne reculera pas devant cette lutte contre la mort. Son corps peut succomber, mais son amour persistera jusqu'à ce qu'elle ait sauvé le sang de son sang, l'âme de son âme!...

L'époux de Berthe est un homme énergique et courageux; il veut, par sa propre élévation, agrandir l'avenir de ses enfants. Il fait le commerce. Le désir de la richesse lui fait défier et braver avec audace les vicissitudes du sort...; mais cela ne lui suffit pas : il

prend part à l'ardent combat des partis politiques; bien souvent il rentre, le soir, épuisé par la lutte, blessé dans son orgueil, trompé dans son attente. Son front est sillonné de rides, son cœur plein d'amertume et de dégoût de la vie.

Combien Berthe est tendre et ingénieuse dans sa lutte d'amour contre ces tortures de l'esprit! Comme sa voix consolante est pénétrante et douce! Comme elle essuie avec sollicitude la sueur du front de son mari; comme elle sait verser la force et le courage dans son âme, jusqu'à ce que, oubliant les rudes querelles du jour, il joue et folâtre à côté d'elle avec ses enfants sur les genoux, et, réconcilié avec la vie, sourit au lendemain...

Vienne un coup imprévu de la fortune le frapper dans son commerce, menacer sa position sociale et l'existence de ses enfants, il murmurera, se désespérera, s'irritera, maudira le sort peut-être, et épanchera son dépit sur sa bonne femme elle-même... Mais elle lui cachera sa propre tristesse, et, l'hu-

meur toujours sereine, la voix toujours aussi douce, elle lui parlera de l'impénétrable volonté de Dieu, d'espérance de retour du bonheur, et, peu à peu, elle lui rendra un nouveau courage et une nouvelle confiance dans l'avenir.

Et la vie de Berthe se passera ainsi dans un long et continuel sacrifice d'elle-même. Le Seigneur rappellera au ciel quelques-uns de ses enfants; déchirée par une ineffable douleur, elle verra le dernier souffle s'échapper de leurs petites lèvres mortes. Plus tard ses fils s'abandonneront à l'aveugle au torrent orageux des plaisirs de la jeunesse et s'exposeront à mille dangers, à mille piéges, à mille vices. Elle, sur ces entrefaites, soignera, épargnera, travaillera, tremblera, s'effrayera; elle saignera par toutes les blessures que le temps et le destin auront faites dans son cœur de mère, jusqu'à ce que, épuisée, anéantie, courbée sous le poids des années, elle soit devenue une vieille femme.....

En effet, Berthe a perdu sa beauté : ses yeux ont

perdu leur éclat, sa tête est blanchie, son visage est ridé, sa voix est incertaine et bégayante.

Le cœur de cette femme paralysée, chez laquelle la vie agonise, doit être vide et froid, n'est-ce pas? Elle a si généreusement semé sur sa route les étincelles de son amour, que la flamme doit être éteinte dans son âme?

Erreur! la femme doit aimer aussi longtemps qu'il reste un souffle dans son sein.

Maintenant Berthe a reporté son amour sur les enfants de ses fils et de ses filles. Elle va d'une famille à l'autre; elle chante pour endormir les petits marmots; pour les plus grands, elle a toujours quelque friandise; elle sait de jolies chansons de son jeune temps et elle connaît de si belles histoires! Ah! la bonne grand'mère! Elle redevient enfant avec les enfants! Oh! quel mot est plus de nature à faire éclore la joie dans un cercle de famille que ce mot : *grand' mère!* Dites-le, et vous verrez comme les enfants l'acclameront en battant des mains et en dansant de

bonheur; car ce mot est pour eux le symbole de la bonté parfaite, de la condescendance sans bornes, de la céleste patience...

Dans cette rapide esquisse, j'ai suivi la vie de la femme dans son développement naturel; je l'ai prise comme enfant, comme jeune fille, comme mère et comme aïeule; et j'ai tâché de vous montrer le rayon d'amour qui, dans toutes ces situations, illumine sa route avec un redoublement d'éclat. Permettez-moi de terminer ces considérations par une histoire courte, mais vraie; elle vous prouvera, mieux que tout ce que je vous ai dit, que, pour une femme, *vivre* et *aimer* sont deux mots qui ont la même signification.

Non loin de la place du Château, dans notre ville d'Anvers, se trouve l'hospice des Enfants-Trouvés, bâtiment où l'on donne asile aux malheureux orphelins, où on les élève et les instruit. A côté se trouve

un autre édifice où l'on enferme les hommes et les femmes frappés du terrible fléau de la folie. Ces deux bâtiments ne sont séparés l'un de l'autre que par un mur dans lequel est pratiquée une porte commune, car les fous et les orphelins ont la même chapelle pour prier Dieu.

C'était en 1830, dans la nuit sinistre du bombardement. La rue du Couvent, l'église Saint-Michel, l'Entrepôt royal étaient en pleines flammes. Le feu ondoyait comme une mer furieuse sur une partie de la ville et colorait le ciel des teintes rouges et sanglantes de la destruction. Le sol tremblait sous le tonnerre incessant des canons et la détonation sourde, mais terrible, des mortiers. Des boulets rouges, des bombes meurtrières décrivaient dans l'espace leur course oblique et tombaient en écrasant et brisant tout sur leur passage, sur les maisons abandonnées de la ville. Jusque-là, suivant les usages de la guerre, la garni-

son de la citadelle avait épargné l'hospice des Enfants-Trouvés et la maison des fous, et avaient lancé bombes et boulets dans une autre direction ; mais quelques volontaires de l'armée belge crurent que de ces bâtiments ils pourraient tirer avec avantage sur l'ennemi ; ils pénétrèrent dans l'hospice des Enfants-Trouvés et se mirent à faire feu sur la citadelle.

Ainsi attaquée de l'intérieur d'établissements de bienfaisance que toutes les nations considèrent comme un terrain neutre, la garnison hollandaise s'irrita et fut transportée du désir de se venger. Les bouches à feu furent dirigées sur l'hospice des Enfants-Trouvés, et les projectiles incendiaires firent pleuvoir la destruction et la mort sur l'habitation des pauvres orphelins et des malheureux insensés.

Déjà quelques bombes sont tombées dans la cour et ont brisé avec un formidable éclat toutes les vitres des deux bâtiments.

L'incendie menace de se déclarer...

Que faire?

On ne peut laisser les fous enfermés et les orphelins qui se lamentent exposés au danger d'être brûlés vifs?

Mais à quel moyen recourir? Le temps presse; chaque minute peut être la dernière qui reste pour le salut!

Les administrateurs des établissements font ouvrir toutes les portes; ils donnent la liberté aux fous et aux orphelins, afin qu'ils puissent se sauver eux-mêmes si c'était encore possible....

Alors fous et folles s'élancent comme un torrent dans la cour au milieu des orphelins épouvantés.

La rouge lueur d'une mer de feu illumine cette scène lugubre.

Les hommes, comprenant le péril, hurlent de terreur et de rage; ils s'élancent, renversant les orphelins dans leur course désordonnée; uniquement préoccupés du soin de leur conservation

personnelle, ils franchissent la porte en courant.....

Mais que font les femmes folles dans cette situation critique? Voyez, les cris plaintifs des enfants les ont touchées.... Chacune d'elles prend un, deux, trois orphelins ; elle les serre sur sa poitrine ; elle les cache dans son sein ; elle penche son corps au-dessus d'eux ; elle tourne le dos au côté d'où les coups de canon frappent leur oreille comme la foudre, d'où les torrents de flammes paraissent sortir. Elle a oublié son propre danger, la pauvre folle ! Elle place son corps entre l'enfant et les bombes meurtrières, dans l'espoir qu'au prix de sa vie elle le protégera contre la mort et le sauvera !...

C'est la vérité, ce que je vous raconte.

Ainsi, voici la femme privée de raison, d'intelligence, n'ayant plus conscience du sentiment ; rien d'humain ne semble plus rester en elle ; son âme elle-même est égarée. Elle ne sait ce qu'elle dit, ce qu'elle pense ; tout est mort en elle, tout, excepté a flamme sainte et cachée de l'amour !

Infortunée martyre de la misère humaine, du fond de l'abîme de la folie, elle rend encore témoignage de la mission de la femme sur la terre :

— *Aimer!*

UNE INVENTION DU DIABLE

FANTASMAGORIE

Un siècle de terribles guerres avait passé sur le monde. La lutte gigantesque avait dévoré des populations entières; ce qu'épargna le glaive, la peste et la famine vinrent le moissonner.

François Ier, Charles V, Luther, d'Albe, d'Orange étaient descendus dans la tombe.

Épuisée de haines et de forces, l'humanité laissa choir de ses mains défaillantes la torche des combats; et le Dieu du ciel, prenant en pitié ses coupables créatures, envoya sur terre l'ange de la réconciliation.

Maintenant la paix régnait partout, et l'insatiable mort même se reposait après son labeur séculaire.

Néanmoins, quoique l'homme eût reconquis la paix et la liberté, quoiqu'il ne regardât plus le passé que comme le souvenir d'un lointain cauchemar, il y avait encore des provinces où la charrue n'avait pas repris son travail, — où le sol bouleversé des campagnes portait encore l'empreinte du pied des chevaux de guerre, — où des villes entières gisaient renversées en un monceau informe de ruines et de cendres.

Une contrée surtout resta longtemps solitaire et abandonnée. Son sol avait servi sans cesse de champ de bataille à des armées innombrables, et c'est pour

cela qu'on l'appelle encore aujourd'hui le cimetière des peuples.

Là régnait le silence du désert, la désolation du néant, là vivaient pour seuls habitants les loups affamés et les corbeaux voraces, qui cherchaient leur pâture sur les cadavres à demi enterrés des soldats tombés sous le glaive; — car ce lieu maudit avait bu le sang de cent mille hommes.

C'était une plaine immense, dont la surface aride et chauve était entrecoupée par de fétides marécages où croupissait une eau boueuse, brune, presque rouge, comme du sang.

Rien ne troublait la triste uniformité de ce lieu que des arbres morts, dont les branches desséchées, en montant vers le ciel, semblaient gémir sur une terrible calamité; — rien que les herbes jaunes, qui de leur chaume incliné laissaient tomber goutte à goutte des larmes visqueuses sur l'immense sépulcre; — rien que le feuillage terni et grisâtre des saules nains, qui courbaient leurs branches éplorées vers

l'eau sanglante, comme s'ils pleuraient sur les cadavres enfouis sans sépulture sous la tourbe des marais.

A l'extrémité de ce champ de destruction et de désolation s'élevait une chaîne de collines rocheuses. Dans le flanc de la plus haute de ces collines s'ouvrait une large caverne, dont l'entrée obscure semblait menacer la plaine comme la gueule béante de l'enfer.

Lieu d'horribles souvenirs !

Un jour, les habitants de deux villages, chassés par le fer et le feu, cherchèrent un dernier refuge dans cette caverne ; — mais des soldats furieux, affamés de meurtre et de carnage, poursuivirent cette innocente population jusque sous terre, et répandirent le sang du père avec celui du fils, le sang des mères avec celui des enfants...

Mais la nuit, lorsqu'une vie inconnue et mystérieuse pénètre toute la nature, ce lieu se remplissait d'horreur.

A la surface du sol se condensaient les émanations délétères de la pourriture et de l'infection.

Sur l'eau fétide des marais voltigeaient des flammes bleuâtres, âmes pleurant sur des corps sans sépulture.

Dans l'air passaient des formes sombres et monstrueuses, oiseaux de nuit ou esprits infernaux.

Des plaintes confuses, des soupirs douloureux, des gémissements étouffés bruissaient sous terre, comme si des milliers de cadavres y luttaient pour secouer de leurs épaules le linceul éternel.

Et ces hurlements confus, ces sinistres lamentations croissaient en force et en nombre, jusqu'à ce qu'enfin parût l'heure terrible de minuit.

Alors le sol s'ouvrait en mille endroits, et une nuée de spectres fantastiques surgissait de la terre.

En même temps, la gueule béante de la caverne vomissait un torrent de squelettes et de fantômes.

Les uns et les autres étaient couverts de linceuls

blancs, et néanmoins ils étincelaient d'or, de fer et d'acier.

Ces essaims nuageux fourmillaient un instant sur la plaine en un désordre confus. De leur sein s'élevait le roulement agaçant des tambours, le son cuivré des trompettes et les éclats sauvages de mille cris de guerre qui tous se confondaient en un seul et formidable cri : « La victoire ou la mort! »

Mais aussitôt retentit le tonnerre des canons et des mousquets, le choc impétueux des armées, les hurlements de vengeance des blessés, les cris de détresse des mourants... Les uns triomphaient, les autres tombaient, d'autres tentaient de fuir.

Et les armées furieuses bondissaient à travers la plaine, et volaient, et tournoyaient, rapides comme l'éclair, dans un cercle dont la rapidité vertigineuse faisait gémir l'air comme s'il était fouetté par la tempête.

La caverne recélait dans ses profondeurs une salle où se tenaient, à cette heure sinistre de minuit, d'au-

tres fantômes, silencieux et tranquilles, comme s'ils étaient étrangers à ce qui se passait au dehors.

Cette salle était haute et carrée, et la voûte se terminait en angle, comme les deux planches supérieures d'un cercueil.

Sept lampes sépulcrales pendaient le long de ses murs salpétrés. Leur lumière était verdâtre et sulfureuse; ses reflets passaient de l'éclat de l'émeraude à la teinte livide des cadavres.

Il n'y avait d'autres meubles que des fauteuils et des bancs, taillés et sculptés avec un art admirable dans l'ivoire des ossements humains.

Cependant, tout contre la voûte, pendait une grande horloge, dont le pendule faisait entendre à chaque oscillation une plainte métallique, douloureuse et déchirante comme le cri de quelqu'un qui sent un poignard pénétrer dans son cœur.

Sur le cadran couraient des aiguilles diverses, dont les pointes indiquaient ainsi la marche du temps :

Anno 1611. Janvier, dernier quartier de la lune, minuit, 5 minutes, 10 secondes.

Sous cet immense cadran et sur un fauteuil d'ossements, était assis un squelette de femme, ayant une couronne d'or sur la tête et un suaire de dentelles sur les épaules. Elle portait également sur ses membres polis des colliers et des bracelets d'or, de diamant, de saphir et de rubis.

A ses côtés gisait une faux de moissonneur, et à ses pieds un sablier renversé.

Elle tenait la tête appuyée sur sa main ; son œil hagard errait dans l'espace, et elle paraissait plongée dans de douloureuses réflexions.

Pas de chair sur ses joues de marbre, pas de prunelles sous son front luisant; et cependant elle voyait, et un regard sinistre et pénétrant étincelait dans la profondeur des orbites de son crâne.

Ce squelette couronné était Sa Majesté la Mort.

A quelques pas plus loin se tenaient des messieurs

et des dames, qui composaient probablement sa cour ou appartenaient à sa suite.

Parmi eux, il y avait d'abord la mère Peste, dame d'un air grave et respectable; mais portant sur le visage et sur le cou des choses dont le nom seul inspirerait l'horreur et le dégoût.

Elle tenait un nourrisson sur le bras. L'enfant avait les yeux verts et la chair bleue; ses membres semblaient tordus par d'affreuses convulsions.

La mère Peste caressait et baisait le petit monstre avec tendresse, et l'appelait : « Mon cher petit Choléra! »

Près d'elle, et lui parlant, se trouvait un vieillard tout couvert de haillons déchirés. Il était excessivement maigre; la peau de ses joues paraissait tendue sur un crâne, et ses bras nus, d'un aspect terreux, jaunes et desséchés, ressemblaient aux branches noueuses d'un chêne mort de vieillesse.

Ce personnage décharné, qui suait le besoin et la misère, était le père Famine.

Il tenait par la main son fils Typhus, jeune homme pâle, faible et languissant, comme si la phthisie eût dévoré ses poumons. Le pauvre garçon avait perdu tous ses cheveux, et son visage portait l'expression égarée du délire.

Un autre personnage, ayant les apparences d'un soldat, se dandinait sur ses hanches et fredonnait une marche guerrière. Il avait des boutons dorés à ses vêtements, des plumes sur son chapeau et un cimeterre traînant à la ceinture.

Certes, il était bel homme, et son aspect était fier; mais une large cicatrice lui sillonnait le front et la joue. Son œil était enflammé et menaçant; d'une main il tordait ses moustaches, de l'autre il serrait la poignée de son cimeterre et en faisait résonner le fourreau d'acier sur le sol de la caverne.

Cet homme belliqueux était le chevalier la Guerre.

Ainsi, les trois plus grands fléaux de l'humanité, la Peste, la Famine et la Guerre, étaient les gardes-

du-corps de S. M. la Mort et les grands-officiers de sa cour.

Aussi les autres courtisans et dames d'honneur se tenaient-ils respectueusement à quelque distance, assis sur des bancs d'ossements humains, et faisaient-ils silence parce que la reine était taciturne et triste. Il y avait entre eux certaine hiérarchie, car les plus dignes étaient placés en tête des bancs, et les autres suivaient chacun selon son rang et sa qualité.

Tout en avant étaient assis la Lèpre et la Suette ; à côté d'elles, la Fièvre jaune et la Variole, la Phthisie et l'Hydropisie, et, plus loin encore, quelques hommes et toute une phalange de dames, qui conversaient à demi-voix et s'appelaient par des noms doux et harmonieux, tels que Manie, Convulsion, Scrofule, Fièvre, Épilepsie, Apoplexie, et bien d'autres encore.

La mère Peste avait dit sans doute quelques paroles blessantes pour le chevalier la Guerre, car celui-ci éleva la voix et s'écria :

— Madame Peste, vous m'ennuyez avec vos seize

quartiers ! A vous entendre, l'on dirait que vous me croyez un gentilhomme d'hier !

— Pas tout à fait, répondit une voix sèche ; mais, comparé à nous, vous êtes encore bien jeune, et au lieu de parler avec la légèreté d'une tête folle...

— Mille bombes ! grommela le chevalier en se contenant avec effort. Si vous n'étiez une femme !...

— Le devoir des jeunes gens est de se montrer respectueux à l'égard de ceux qui sont plus âgés qu'eux, observa le père Famine.

— Quelle sottise ! répliqua la Guerre. Je suis d'une race plus ancienne que vous tous, d'une race plus ancienne que la Mort même, — et qui le contesterait serait mon homme !

Un murmure d'indignation s'éleva parmi ses auditeurs.

— La Mort est née avec l'homme, dit le père Famine.

— Elle est du moins née avec le Péché, rectifia la Peste.

— Allons donc! Vous ne savez pas ce que vous dites! interrompit le chevalier. Je vais vous convaincre de votre erreur en peu de mots. La Mort a été engendrée par le Péché; par conséquent le Péché est plus ancien que la Mort; mais, pour que la Mort existât en fait, il fallait qu'un homme mourût, et, pour qu'un homme mourût à côté du paradis terrestre, il fallait une victime et un bourreau. Or, moi, je vivais déjà. C'est moi qui ai allumé le flambeau de la haine et de l'envie entre les fils d'un même père, et je tenais la main de Caïn lorsqu'il brisa la tête à son frère Abel; par conséquent, puisque c'est moi qui ai appelé la Mort à la vie, je suis d'un sang plus ancien et plus illustre que la Mort. Contestez si vous l'osez?

Le chevalier la Guerre tourna sur ses talons, caressa ses moustaches, fit quelques pas cadencés, et, triomphant comme un coq parmi les poules, il se mit à fredonner un air belliqueux.

En ce moment un long soupir s'éleva de la poitrine de S. M. la Mort.

— Ah çà ! demanda le chevalier à la mère Peste; la Mort serait-elle réellement malade, par hasard ?

— Pauvre reine ! dit la Peste ; elle finira par succomber à son chagrin ! Elle n'est pas forte contre le malheur; la déplorable situation de nos affaires lui ôte tout courage.

— La peur vous fait exagérer le mal ; cet état de torpeur générale ne durera pas longtemps, je vous en donne ma parole d'honneur ! s'écria le chevalier. Quand je devrais provoquer Satan et ses démons même, la guerre éclatera bientôt, fiez-vous-en à moi !

— Plus d'occupations, plus de plaisirs, plus de revenus soupira la mère Peste les larmes aux yeux. Qu'allons-nous devenir ? Nous faudra-t-il tous ensemble mourir de besoin et de chagrin ?

— Je suis déjà à moitié mort d'épuisement ! grommela le père Famine. Et quel espoir nous reste-t-il ? La paix règne partout : plus de guerre. Les hommes, éprouvés et instruits par le malheur, vivent sobres,

réservés : plus de maladies qui moissonnent. Des peuples entiers sont tombés sur les champs de bataille ; la terre est devenue trop grande pour ses habitants : plus de disette, plus de famine. Malheur ! malheur !

— Ayez courage ; ça ira mieux bientôt ! dit la Guerre.

L'enfant de la mère Peste poussa un étrange miaulement. Elle baisa son nourrisson sur les deux joues et dit avec orgueil au chevalier :

— Ça ira mieux, en effet, quand mon cher Choléra sera grand. On lit dans ses petits yeux verts qu'il abattra les hommes comme le moissonneur abat les épis.

— Oui, ça ira mieux, ajouta Famine, quand mon fils Typhus aura atteint l'âge viril. Certes, il n'étonnera pas le monde par d'horribles massacres, mais il travaillera sans cesse, partout et toujours, et sa moisson sera, en définitive, plus abondante que celle de son cher cousin.

Pour la seconde fois un douloureux soupir souleva la poitrine de Sa Majesté.

— Approchons de la reine, dit le chevalier.

— Elle nous l'a défendu et veut rester seule... lui répondit-on.

Mais en ce moment un léger bruit d'ossements se fit entendre, et les courtisans remarquèrent que la Mort s'était soulevée sur son fauteuil et semblait les appeler du regard.

Ils s'approchèrent donc lentement et avec hésitation.

Le chevalier la Guerre, toujours aimable, mit un genou en terre devant la reine, qui lui tendit la main. Il posa respectueusement les lèvres sur les doigts effilés de sa gracieuse souveraine.

— Pauvre princesse, ne vous sentez-vous pas mieux? demanda la mère Peste.

— Votre mal de tête n'a-t-il pas diminué un peu? ajouta le père Famine.

— Non, mes bons amis, je souffre toujours beau-

coup ! soupira la Mort. Tout me fait mal : la tête, le cœur, les nerfs. Oh ! les nerfs sont le fléau des femmes, et les reines sur le trône y échappent encore moins que les autres.

— Consolez-vous, madame, dit le chevalier ; je me charge de votre guérison. Avant deux lunes révolues, la torche des combats sèmera ses étincelles sur le monde.

— Je vous remercie, mes fidèles et chers amis ! dit la reine d'une voix affaiblie. Vous avez pitié de votre pauvre souveraine, et vous voudriez pouvoir me consoler. Impossible. Le Seigneur des cieux a prononcé. Quelque puissants que nous soyons, nous sommes ses serviteurs et ses sujets. Ce que les mortels appellent le mal est condamné à un long repos, à une longue inactivité. Malheur à moi, je frissonne d'effroi... Si le Créateur allait rendre sa créature immortelle !

Tous les fléaux et toutes les maladies furent saisis d'angoisse.

— Si je n'étais la Mort j'aspirerais à la mort, sou-

pira la reine. Plutôt mourir comme une créature terrestre que de devenir un être inutile, banni du domaine de la réalité, errer à l'état d'abstraction à travers le temps et l'espace jusqu'à la consommation des siècles.

— Pauvre reine! soupira la mère Peste.

— Malheureuse Majesté! murmura le père Famine.

— Sur mon épée et mon honneur, ça ne se passera pas ainsi! s'écria la Guerre. Eh parbleu! si le ciel...

Mais la Mort avait laissé retomber sa tête sur sa main.

Anxieux et affligés, les courtisans tenaient le regard fixé sur elle.

Pendant quelques instants il y eut un morne et lugubre silence.

Tout à coup un vent impétueux s'engouffra dans la caverne. Les flammes des lampes sépulcrales s'inclinèrent et le léger suaire de la Mort s'envola en l'air.

— Qu'est cela? soupira la reine effrayée.

— Qui nous arrive? grommela le père Famine.

— Du nouveau! s'écria le chevalier la Guerre. Toute nouveauté ne peut être qu'heureuse pour nous... Ah! ah! voici mon digne ami le baron Astaroth de la Grille!

Le personnage qui se montra à l'entrée de la caverne paraissait jeune encore : il était haut de stature, sa démarche était aisée et il souriait avec beaucoup d'affabilité. De plus, son costume était riche et élégant. Il portait un manteau vert d'or, un pourpoint d'argent livide et un bonnet d'un rouge éclatant... Mais son cou et sa poitrine étaient couverts de poils noirs et crépus. Il avait une queue dont il portait le bout replié sous le bras; à travers son bonnet dardaient deux cornes recourbées; ses pieds étaient ronds et courts comme les sabots d'un cheval.

A son entrée, la Mort s'était levée de son fauteuil, et, honteuse du désordre de sa toilette, elle s'était mise à arranger son suaire afin de paraître convenablement devant le visiteur inattendu.

Le baron Astaroth s'approcha de la reine et courba le genou devant elle.

Lorsqu'il eut reçu sa main à baiser, il se releva et dit :

— Votre Majesté sache que Sa Majesté mon maître m'a envoyé en avant pour prévenir Votre Majesté qu'il se propose de lui rendre visite cette nuit.

— Comment, comment, mon cher cousin va venir me voir ? s'écria la Mort avec grande joie. Ah ! cette nouvelle me rend heureuse; car vraiment je n'étais pas sans inquiétude. Il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de voir mon bien-aimé cousin.

— Oui, princesse, nous ne sommes plus venus ici depuis que les affaires souterraines vont si mal.

— Voyons, mon bon seigneur Astaroth, prenez un siége et mettez-vous à mon côté. Comment va donc ce cher cousin, votre roi ? Il se porte toujours bien, n'est-ce pas ?

Astaroth secoua la tête en silence.

— Que voulez-vous dire? demanda la Mort étonnée. Lui serait-il arrivé un accident?

— Je ne sais qu'en penser, répondit l'ambassadeur du Diable.

— Un malheur? fit la Mort.

— Hélas! peut-être, peut-être! soupira Astaroth.

— Vous êtes mystérieux. Votre mutisme m'agace les nerfs. Parlez clairement, baron, je le veux! ordonna la reine.

Astaroth porta le doigt à son front et murmura assez bas pour que les courtisans ne pussent l'entendre :

— Savez-vous, madame, ce que l'on dit en Enfer? On dit que mon maître est en train de perdre la raison.

— Mon cousin Lucifer? exclama la Mort. Il deviendrait fou? Impossible!

— Je sais bien, madame, que c'est impossible, répondit l'ambassadeur; mais... mais sa conduite de-

puis nombre de lunes est si étrange, si incompréhensible, que tout l'Enfer...

— Voyons, dites-moi donc quelle est sa conduite et que fait-il de si surprenant? interrompit la Mort impatientée.

— Votre Majesté me le commande? Je me soumets à sa royale volonté, dit Astaroth. Voici la chose. Depuis quelque temps le roi Lucifer était devenu triste et taciturne. Presque chaque nuit nous le surprenions dans la solitude occupé à rêvasser et se grattant les cornes, comme pour détacher de son cerveau une pensée importune mais rebelle. Peu après il se mit à courir parmi les damnés à la recherche d'ombres qui, pendant leur vie terrestre, ont été célèbres comme sorciers, astrologues ou savants. Dans un des coins les plus éloignés de la Géhenne brûle un vieux radoteur d'Égypte qui parle un langage si étrange et si obscur, que nos diables chauffeurs eux-mêmes ne comprennent rien à son charabia. Notre souverain Lucifer s'est promené pendant des nuits à

travers la Géhenne en compagnie de cette ombre, qui porte le nom d'Hermès-Tris-Magiste, afin d'obtenir d'elle la révélation de certains secrets de sorcellerie ou d'alchimie. Qu'a-t-il appris du vieux Égyptien ? Je n'en sais rien. Mais depuis lors mon maître a commencé à rassembler toutes sortes de creusets, de cornues et d'alambics dans un endroit solitaire et inaccessible qu'il nomme son laboratoire. Moi seul je pouvais l'aider, moi seul je pouvais voir de quoi il s'occupait. Voilà plusieurs lunes que nous n'avons fait autre chose que cuire et bouillir, mélanger et filtrer, pulvériser et tamiser, fondre et distiller, ni plus ni moins que si S. M. Lucifer se fût mis dans la tête de devenir apothicaire et m'eût fait l'honneur de me prendre pour disciple. C'est inconcevable ce que nous avons moulu, fondu et bouilli ensemble : du sang ou des membres divers de dragons, de scorpions, de salamandres, de sirènes, de basilics, même un sabot du cheval Pégase et une énorme quantité d'herbes empoisonnées et d'animaux venimeux. Ce

que mon maître Lucifer a dans la tête et ce qu'il poursuit, qui pourrait le dire?

— Mais, mon cher baron, interrompit la Mort avec une curiosité fébrile, vous qui travaillez avec lui et qui êtes son confident vous devriez le savoir. Vous cache-t-il donc la raison de son étrange préoccupation?

— Oui, madame. Depuis six nuits il m'a donné l'ordre de me tenir en dehors du laboratoire, et je ne puis plus voir ce qu'il fait. Je remarquai à son air sombre et à l'éclat inaccoutumé de son regard, que quelque chose d'important ou de terrible allait se passer. Je tremblais à la pensée que mon pauvre maître était peut-être déjà frappé d'une folie complète... Il y a une heure à peine je me tenais à mon poste, à l'entrée du laboratoire, triste et découragé : je songeais au bonheur perdu; je voyais encore mon prince Lucifer assis sur la marche la plus élevée du trône éternel à côté des archanges... Et puis j'entendis éclater de formidables tonnerres et je vis s'é-

lancer de la main du Tout-Puissant les foudres qui devaient nous écraser, nous, esprits révoltés, et nous précipiter à jamais dans le gouffre des Enfers... Lorsque tout à coup mon maître Lucifer, un rire convulsif sur les lèvres et les cheveux hérissés, parut à l'entrée du laboratoire en faisant gémir l'espace sous une immense clameur de triomphe. Il me serra dans ses bras avec tant de violence que je crus en être étouffé; puis il cria avec un véritable transport :

— Il est découvert, le merveilleux secret! Résolue, l'impénétrable énigme! Trouvé, le nouvel arcane de la mort et de l'enfer!

— Oh! reine, deux larmes de pitié coulèrent sur mes joues; je croyais que l'esprit de mon maître s'était évaporé à la suite de toutes ces distillations; — mais lui, sans faire attention à mon trouble extrême, bondit en arrière et se mit à battre des mains et à danser comme un enfant.

— Mais, pour l'amour de l'Enfer! qu'avait donc trouvé votre maître? interrompit la Mort.

— J'osai le lui demander, madame; mais il me mit la griffe sur la bouche et murmura mystérieusement : « Silence ! silence ! Le moyen est découvert, mais l'œuvre n'est pas achevée ! » Puis, comme si d'autres pensées surgissaient dans son esprit, il s'écria : « Vite, Astaroth, prends ton essor à travers les espaces et va annoncer à ma royale cousine que le souverain de l'Enfer veut lui rendre visite. J'ai encore à travailler ici pour préparer le grand œuvre. Avant une heure j'aurai donné le baise-main à ma chère cousine, va ! » En prononçant ce dernier mot mon maître disparut dans le laboratoire, et moi je pris mon vol pour remplir ma mission auprès de Votre Majesté.

La Mort garda quelques instants le silence; dans son impatience et son dépit, elle se mit à trépigner si violemment que les os de ses jambes s'entrechoquèrent avec bruit.

Ce qui occupait son esprit, ce n'était pas la crainte que son cousin fût devenu fou; mais c'était une im-

patience fébrile, un désir ardent de connaître la cause de l'étrange conduite de Lucifer. D'ailleurs elle était femme.

Pendant qu'elle secouait la tête en murmurant : « Qu'est-ce que cela peut être? » on entendit tout à coup retentir au dehors les sons lointains de cors gigantesques.

Astaroth courut vers l'entrée de la caverne, et, levant la griffe en l'air, il dit d'une voix solennelle :

— Respect, respect, voici le roi des Enfers!

La Peste, la Famine et la Guerre s'approchèrent de la reine; tous les autres fléaux et maladies se rangèrent des deux côtés de la caverne pour recevoir le puissant monarque avec tout le respect dû à sa puissance.

A peine ces dispositions étaient-elles prises que Lucifer parut.

Le roi du ténébreux empire était de haute stature en comparaison des démons de sa suite. Il avait de

longues cornes à pointes dorées, des yeux comme des charbons ardents, des dents énormes et une bouche horriblement grande et large. Les ongles recourbés de ses griffes ressemblaient à des lames d'acier, et lorsque, souriant et saluant, il remuait les lèvres, des étincelles s'échappaient de ses dents chaque fois qu'elles s'entrechoquaient.

Le chevalier la Guerre, frappé d'étonnement et d'admiration, murmurait à part lui :

— Majesté sublime de l'horrible !

Le costume de Lucifer était simple, mais imposant.

Sur une tunique d'un vert phosphorescent il portait un manteau royal flambant, comme si l'étoffe en eût été tissée avec du feu ; les reflets mobiles et capricieux de ce feu dessinaient sur le vêtement du roi une profusion d'ornements d'une inconcevable richesse et jetaient des clartés fulgurantes jusque sur le visage blafard de la Mort.

Derrière Lucifer venaient de nombreux courtisans

et serviteurs : les péchés, les lâchetés, les vices, les crimes, tous assez distingués et assez aimables au premier aspect; mais après meilleur examen, si laids et si repoussants, qu'il fallait être diable, en vérité, pour ne pas fuir devant ces monstres attifés d'oripeaux trompeurs.

L'apparition du grand sultan avait fait trembler de terreur les fléaux et les maladies; et quoique Lucifer se montrât de bonne humeur et adressât à tous un affectueux sourire, ils se tenaient courbés et évitaient son regard flamboyant.

S. M. la Mort avait fait quelques pas pour aller à la rencontre de l'illustre visiteur; mais lui, en prince affable, courut à elle, lui baisa les mains et demanda :

— Eh bien, ma chère cousine, comment nous portons-nous?

— Assez mal, mon honoré cousin, répondit-elle avec un soupir.

— En effet, dit le Diable, il y a environ dix nuits

que le vent du Nord, en passant, m'a crié que vous étiez malade. Je n'ai pu croire à la nouvelle. La Mort malade! Ce sont des mots qui ne vont pas ensemble.

— Oh! j'étais malade, bien malade! dit la reine d'un ton de reproche. Vous le saviez, cousin? Et vous êtes resté si longtemps sans venir me voir!

— C'est vrai, madame, répondit Lucifer; il faut me le pardonner. J'étais tellement absorbé dans mes recherches et j'avais la tête si remplie d'un vaste projet, que je ne pouvais penser qu'à la découverte de l'impénétrable secret. Je m'occupais d'une invention nouvelle...

— Une invention nouvelle? répéta la reine.

— Certainement; une invention qui doit guérir Votre Majesté de sa maladie ou plutôt de ses chagrins; mais c'est un secret.

— Ah! ce bon cousin; un secret! s'écria la Mort. Dites-moi, je vous prie, en quoi consiste ce merveilleux secret?

Lucifer promena les yeux autour de lui et dit aux

gens de sa suite qui, roides et muets, se tenaient derrière leur maître :

— Allez, mes enfants, je suis de bonne humeur aujourd'hui ; soyez tous libres dans le palais de la Mort. Montrez que vous êtes de parfaits cavaliers et faites votre cour à ces aimables maladies ; causez avec mes bons amis les fléaux et amusez-vous tandis que je m'entretiens avec ma royale cousine.

A ce moment seulement il aperçut le chevalier la Guerre qui tenait la main à la garde de son grand sabre et s'efforçait d'attirer l'attention du monarque infernal par des mines et des poses belliqueuses.

Lucifer lui mit la main sur l'épaule et lui dit :

— Ah ! vous voilà, mon brave chevalier la Guerre ! J'ai quelque chose d'agréable à vous annoncer. Depuis le commencement du monde et surtout pendant le siècle qui vient de finir, vous avez été le grand pourvoyeur de l'Enfer. Des millions d'âmes sont descendues dans mes domaines par vos bons soins. Vos services signalés méritent une récompense. J'ai ré-

solu d'instituer un ordre de chevalerie sous l'emblème de la *Salamandre flamboyante*. Eh bien, seigneur la Guerre, je vous nomme grand-cordon de mon ordre. Allez en paix et continuez à servir l'Enfer et la Mort avec un zèle toujours croissant.

Le chevalier se dressa sur les talons et renversa la tête en arrière; il traversa la foule des fléaux et des démons en se pavanant et toisant toute la société comme des gens indignes de nouer les lacets de ses brodequins.

— A nous deux, maintenant, chère cousine! dit Lucifer à la reine. Je vais prendre un fauteuil. Vous allez savoir ce que je puis, pour le moment, vous dire de l'invention nouvelle. La mère Peste est une femme sensée et discrète; elle peut assister à notre entretien si elle le désire.

— J'écoute, mon bon cousin, dit la Mort.

— Eh bien, voici la chose, commença le Diable. Les affaires vont très-mal pour la Mort et pour l'Enfer; et si nous ne parvenions à découvrir le moyen

de porter remède à une si triste situation, de puissants potentats que nous sommes aujourd'hui, nous pourrions bien descendre au rang des serviteurs infimes de Jéhova. Vous en êtes devenue malade, ma cousine; quant à moi, les soucis et la crainte me pesaient sur les épaules comme un manteau de plomb. Je me suis mis dans la tête qu'il n'était pas impossible de trouver le moyen d'assurer le triomphe de la Mort sur l'humanité et d'ouvrir pour l'Enfer une source intarissable de prospérités croissantes. Ce qui était nécessaire pour cela, je vais vous le dire. Il fallait inventer un poison, un venin, qui, par son goût et ses effets, pût charmer et séduire l'homme au point que celui-ci dévorât le mets fatal comme une source de bonheur, de courage, de force et de vie. Ce venin ne devait pas seulement assassiner l'homme corporellement, car alors la Mort seule eût eu tous les avantages de l'invention et l'Enfer n'en eût aucunement profité. Non : le poison devait également tuer l'homme moralement, le charger de pé-

chés, de lâchetés et de crimes, et, par conséquent, le vouer à la malédiction du Juge suprême et le plonger dans les abîmes éternels. Vous comprenez, ma cousine ?

— Je comprends, cousin ; continuez, je vous prie, murmura la Mort.

— Ce que je vais vous dire maintenant, reprit le Diable, pourrait être obscur pour vous, madame. Vous me le pardonnerez ; je suis devenu alchimiste. Cependant j'éviterai les mots techniques, plus sonores qu'intelligibles, et je m'efforcerai d'être clair. Écoutez bien, je vais d'abord vous dire ce qu'il faut pour la composition du merveilleux poison. Ma cousine, il y a dans l'eau un esprit qui peut brûler et se consumer. Dans l'air qui entoure la terre flotte un autre esprit qui est le feu lui-même, et tellement dévorant que ni le rocher, ni le fer, ni le diamant ne résistent à sa puissance, surtout lorsqu'il est associé à l'esprit de l'eau. Considérez maintenant que le feu ne brûle qu'autant qu'il ait quelque chose à consu-

mer. Eh bien, il y a dans le bois, mais surtout dans le charbon, un troisième esprit qui est le véritable aliment du feu. Pour composer mon venin, le nouvel arcane de la Mort et de l'Enfer, je prends six parties de l'esprit de l'eau, deux parties de l'esprit de l'air, et quatre parties de l'esprit de charbon. Tout cela, je le savais exactement; mais la difficulté consistait à trouver le moyen de combiner ces trois esprits de manière à les forcer de rester associés en un corps homogène et consistant. Voilà le secret que j'ai longtemps et laborieusement cherché sans réussir.

— Cela me semble cependant très-facile, observa la Mort.

— Vous vous trompez, ma cousine, repartit Lucifer. Ça se comprend, du reste, l'alchimie étant lettre morte pour vous. Ces coquins d'esprits! J'avais beau les saisir et les mélanger de mille manières dans un même vase, ils ne s'alliaient jamais complétement et formaient entre eux des combinaisons séparées dont je n'avais que faire. C'est pour cela que, pen-

dant quelques lunes, on m'a vu la tête sur la poitrine, murmurant et rêvassant comme un homme frappé de manie.

— Votre Majesté daignerait-elle me permettre de dire un mot? demanda la mère Peste.

— Parlez, ma chère dame, fit le Diable.

— Avec votre gracieuse permission, sire, murmura la Peste, vous avez dans votre royaume beaucoup d'ombres qui, pendant leur vie terrestre, s'entendaient à la sorcellerie ou étaient célèbres par leur profonde science. Si Votre Majesté avait jugé bon de consulter ces âmes fameuses?

— Bah! je les ai toutes consultées, répondit Lucifer. J'ai interrogé Hermès, Gebert, Adfard, Avicenne et même Tubalcain et Zoroastre, quoique le premier n'ait été qu'un forgeron ingénieux et le second un rêveur sublime. Un tas de gens, mesdames, qui, ayant trouvé des mots étranges et ronflants, crurent avoir découvert des principes. Par mes cornes! ces gaillards-là en savent moins que le plus niais de mes

diablotins. Figurez-vous, ma cousine, que ces savants et ces magiciens terrestres, quand je leur demandais le moyen d'unir mes trois esprits, me parlaient dans un langage ampoulé et obscur d'or potable , de pierre philosophale, de métal mère et d'élixir de longue vie; qu'au lieu de répondre à ce que je désirais savoir, ils voulaient m'apprendre à faire du diamant avec de la poussière d'étoiles filantes, de l'or avec de la fiente de cheval et de l'argent avec les larmes de la vigne. Il m'a été impossible d'arracher à ces illustres sorciers et alchimistes le moindre mot raisonnable. Livré à moi-même, je m'aperçus bientôt que je m'étais engagé dans une fausse voie et qu'avec toutes ces griffes de dragons, cervelles de crapauds et dards de scorpions je perdais mon temps. Le moyen était beaucoup plus facile et même d'une étonnante simplicité.

— C'est pour cela qu'il était si difficile à découvrir, murmura la Peste.

— Mais vous l'avez trouvé, n'est-ce pas, cousin ?

— Je l'ai trouvé, affirma le Diable.

— Et ce poison serait assez puissant pour rendre à nos affaires toute la prospérité perdue? demanda la reine; assez puissant pour assurer le triomphe de l'Enfer et de la Mort sur l'humanité?

— J'en suis certain comme de ma damnation éternelle, répondit Lucifer.

— Je vous en prie, mon digne cousin, montrez-moi un peu de ce venin. Je ne puis résister à la curiosité. Vous comprenez, une femme!...

La voix de la gigantesque horloge retentit et annonça que le temps avait atteint une heure après minuit.

— Schiddaphon! grommela le Diable en se levant, votre agréable société, madame, me ferait oublier le grand œuvre. Je ne puis vous montrer le venin maintenant : il n'est pas encore né; mais dans une heure la nature possédera un corps nouveau, et mon triomphe sera consommé. Je prends congé de vous, ma cousine, jusqu'à la nuit prochaine.

— Vous me quittez? dit la Mort, et je ne saurai encore rien!

— A moins que ma royale cousine ne veuille assister à ma victoire? murmura Lucifer en s'inclinant.

— Oh! votre laboratoire est trop loin d'ici, sans doute? fit la reine qui voulait se faire prier.

— Passablement loin d'ici, en effet, répondit le Diable! mais que signifie la distance pour des esprits? Allons, c'est dit, ma chère cousine m'accompagne!

Et, remplissant la caverne de sa voix puissante, il s'écria :

— Alerte! esprits infernaux, que l'on prenne ces messieurs et ces dames sur les épaules, nous partons pour un glorieux sabbat.

Et, se courbant sur ses griffes devant la Mort, il dit :

— Si madame veut prendre place, le cheval est prêt.

A travers l'atmosphère frissonnante glissait avec

la rapidité de la foudre une longue nuée noire, comme si le ciel eût été obscurci par le passage d'une armée d'oiseaux nocturnes.

Les astronomes veillant à l'observatoire de Londres se virent tout à coup plongés dans la plus complète obscurité. Honteux de leur méprise, ils annotèrent que durant cette nuit était survenue une éclipse de lune qu'aucun almanach n'avait prédite.

Pendant ce temps, le cortége infernal fendait l'espace d'une course plus impétueuse que le tourbillon et passait au-dessus de la Grande Bretagne, des Orcades, des îles Féroé et de l'océan boréal... jusqu'à ce que Lucifer, apercevant une île immense toute blanche de neiges éternelles, donna à ses gens l'ordre de descendre vers la terre.

— Mon cousin, quel est donc ce pays? demanda la Mort.

— L'Islande et son volcan Hécla, répondit le Diable.

— Horrible! soupira la reine. Quelle effroyable désolation!

Et, en effet, elle apercevait sous ses pieds une étendue immense de montagnes bouleversées, de gigantesques rochers dont les flancs calcinés surgissaient du sein de la neige comme des murs cyclopéens. Elle voyait aussi de nombreux volcans vomissant vers le ciel des torrents de feu, de cendres et de granit liquéfié; elle voyait encore des plaines de soufre couvertes de flammes bleuâtres comme des murs de phosphore liquide. Et dans les profondeurs des montagnes elle entendit retentir de formidables tonnerres, des rochers se fendre et éclater, des métaux bouillonner et jaillir en hurlant à travers les crevasses du monde en travail.

— Ma cousine, regardez là-bas, dit le Diable, ce point noir derrière le fleuve de lave ardente qui coule vers l'orient. C'est un volcan éteint depuis des siècles : au sein de ce cratère se trouve mon laboratoire.

A peine avait-il achevé ces paroles, que le cortége infernal atteignit le bord extérieur du gouffre.

Lucifer prit la main de sa cousine pour guider sa marche; car une obscurité complète régnait dans ce lieu et le sol y était couvert d'éclats de rochers et de laves refroidies.

Le roi des Enfers se dirigea vers le côté septentrional du cratère, où la montagne, lézardée par d'anciennes convulsions, élevait vers les cieux son flanc abrupt et déchiré.

Il s'arrêta devant l'entrée d'une caverne et dit à la reine :

— Veuillez attendre un instant, madame, je vais prendre de la lumière.

Presque immédiatement il reparut, tenant une torche allumée au bout de laquelle brillaient cinq flammes allongées, comme si la torche eût représenté les cinq doigts d'une main.

— Singulier flambeau que vous tenez là, observa la Mort en riant. On dirait un bras d'homme! Cela

éclaire assez bien, mais l'odeur n'est pas des plus agréables.

— Vous savez, ma cousine, que je suis un peu amateur d'objets curieux et rares, dit le Diable en entrant dans la caverne. Depuis que je m'occupe d'alchimie, ce goût est devenu une vraie passion. Je me fais une collection des merveilles de la nature et d'antiquités. Vous verrez tout cela dans quelques instants.

— Votre torche est peut-être une de vos antiquités? demanda la Mort.

— Certainement, une antiquité des plus précieuses, affirma Lucifer, et je me serais bien gardé de mettre le feu à un objet d'une rareté extraordinaire si ce n'eût été pour honorer ma royale cousine. Comme vous l'avez deviné, madame, le flambeau qui éclaire vos pas est un bras d'homme. Vous n'ignorez pas que les anciens Égyptiens embaumaient les corps des morts et les pénétraient si complétement de matières résineuses, de bitume et d'asphalte, qu'ils pouvaient se conserver pendant des siècles. Lors de ma der-

nière course en Égypte j'ai découvert le tombeau du plus illustre des Pharaons et j'ai apporté sa momie dans ma collection. Considérez ce que je fais à votre honneur, madame : ce flambeau est le bras droit du grand Sésostris.

La Mort balbutia quelques remercîments, quoiqu'au fond elle ne fût pas très-sensible à ce témoignage de respect.

D'ailleurs, son attention était vivement excitée par l'aspect surprenant du lieu où elle venait de mettre le pied.

C'était une immense caverne toute couverte de stalactites et de végétations pierreuses, ici blanches et neigeuses comme l'écume, là transparentes et irisées comme le cristal, plus loin étincelantes et flamboyantes comme le diamant. Des pétrifications semblables descendaient de l'énorme voûte en guirlandes et en festons capricieux; sur les parois et au pied de la roche, elles prenaient, au contraire, les formes de tentures et de tapisseries artistement drapées, ou

l'apparence lointaine de statues et de meubles d'une merveilleuse richesse.

La Mort promena des regards étonnés sur ces mystérieuses manifestations de la vie minérale, et suivit pendant quelques instants les mille reflets colorés que le flambeau dardait sur toutes les mailles de cette dentelle siliceuse.

Mais bientôt elle se retourna vers son guide et lui dit avec une certaine impatience :

— Je vous félicite, seigneur roi; magnifique, imposant! mais... ce n'est pas cela ce que vous vouliez me montrer?

— Non, certes, répondit le Diable, ce salon est trop vaste pour s'y livrer à l'étude; une telle splendeur et un si grand espace empêchent la pensée de se concentrer. Mon laboratoire est là-bas, dans l'espèce de porte que vous voyez à côté de cette forêt de stalagmites.

Si sa voûte et ses parois ne montrent que le rocher dans sa nudité primitive, il y a cependant des

richesses d'un autre genre qui ne laisseront pas d'éveiller votre curiosité. Venez, ma chère cousine, dépêchons-nous ; car l'heure de la consommation du grand œuvre approche.

Suivi par tous les esprits infernaux, par les fléaux, les maladies, les vices et les crimes, Lucifer et sa royale compagne s'engagèrent sous la porte indiquée et mirent le pied dans le terrible laboratoire du Diable.

Lucifer planta sa torche dans la gueule béante d'un crocodile empaillé et ordonna à Astaroth de faire éclairer la caverne par quelque lumière moins extraordinaire.

Il se dirigea vers une grande cuve de bois, dans laquelle fermentait certain mélange d'ingrédients divers.

Pendant quelque temps il tint l'oreille appliquée au bord de la cuve et écouta le bouillonnement de la matière en travail.

Puis il revint vers la reine en grommelant à voix basse :

— Ce n'est pas encore mûr ; encore quelques minutes.

Il se tenait depuis quelques instants derrière la Mort sans qu'elle remarquât sa présence.

Les parois du laboratoire étaient couvertes d'animaux empaillés, de polypiers fantastiques, d'ossements fossiles, de bocaux fermés et d'une collection innombrable d'objets antiques, rares, étranges ou merveilleux, dont l'esprit ne pouvait deviner ni l'origine ni le but.

La curieuse princesse était tellement absorbée dans la contemplation de ces curiosités, qu'elle parut sortir d'un rêve lorsque le diable lui dit en riant :

— Si je ne me trompe, madame, mes collections vous inspirent beaucoup d'intérêt ?

— Oui, oui, infiniment d'intérêt ! s'écria la Mort. Il faut me dire, seigneur, ce que tout cela signifie. Par exemple, qu'est-ce donc que cette chose singu-

lière que je tiens à la main? cela a l'air d'une grande perruque.

— C'est une perruque, en effet, ma cousine, répondit le diable.

— Votre Majesté porterait-elle?... fit la Mort avec une grimace de dégoût.

— Mais non, je ne suis pas chauve, bien s'en faut, ma cousine. Il y a bien des siècles que vivait sur terre un gaillard célèbre pour sa force musculaire, nommé Samson, et certaine demoiselle Dalila, qui lui coupa traîtreusement sa longue chevelure, secret de sa puissance. Eh bien, il est venu un Philistin qui, ayant ramassé les cheveux de Samson, s'en est fait une perruque dans l'espoir que cette fausse crinière le doterait d'une force gigantesque. Cet objet est une relique précieuse; car il représente l'origine d'une mode qui depuis s'est répandue et conservée parmi les hommes.

— Et qu'est ceci? Et cela? Et cela? demanda la reine avec curiosité.

— Venez, ma chère cousine, dit Lucifer ; promenons-nous devant les collections. Je vous montrerai les objets les plus intéressants et vous en expliquerai l'origine et la nature. -- Voyez-vous là-haut ce bloc d'ivoire brut? C'est une dent maxillaire du Léviathan qui avala le prophète Jonas. Le lien auquel il est suspendu et qui a l'apparence d'un bout de câble tors, est la queue d'un habitant de la lune.

— Ah fi! le vilain gros serpent que voilà! exclama la Mort en reculant de frayeur.

— Ce serpent? C'est moi-même, dit le Diable.

— Comment! Vous voulez vous moquer de moi, mon cousin?

— Du tout, ma chère cousine; écoutez et vous comprendrez.

— Du temps que le premier couple humain, innocent et ignorant le mal, vivait dans le paradis terrestre, je me suis caché dans cette peau de serpent, afin de tenter la femme et de l'engager à manger du fruit défendu. Mon stratagème, comme vous le sa-

vez, réussit au delà de mon attente. Pour conserver le souvenir de ce glorieux triomphe j'ai fait empailler ma précieuse peau de serpent.

— Et que signifie ce gros cailloux raboteux? demanda la reine.

— C'est la célèbre pierre Abadir, répondit le diable. Dans des siècles déjà loin de nous il y avait un Dieu grec du nom de Chronos ou plutôt de Saturne. Il était affligé d'un si terrible appétit qu'il dévorait tous ses enfants le jour même de leur naissance; mais lorsque sa femme Rhéa prévit que le fameux Jupiter allait venir au monde, elle prit une grosse pierre et fit accroire à son mari que c'était là l'enfant qui lui était né. Le glouton Saturne avala le caillou sans se douter de rien; mais il ne put le digérer.... naturellement, et c'est ce qui explique la présence de l'Abadir au milieu de mes collections.

— Que contient ce vase bizarre sur lequel une main capricieuse a peint de laids bonshommes et des monstres fantastiques? demanda la reine.

— Là se trouve recueilli et enfermé le dernier soupir du célèbre philosophe chinois Confucius, répondit le Diable... Mais ne m'interrogez plus, madame ; il nous faudrait plusieurs lunes avant d'atteindre la fin. Laissez-moi, sans m'interrompre, vous expliquer ce que vous voyez.

Et le complaisant monarque, en montrant successivement différents objets, dit à sa compagne :

— Le joli meuble antique que vous voyez posé sur le dos de la grosse tortue marine, est la boîte de Pandore, vide de maux et de vices, mais contenant de l'or fondu trouvé dans les cendres de Sodome et de Gomorrhe.

— Appendues à la voûte, deux défenses énormes du mammouth, monstre qui vit sous les glaces éternelles du pôle boréal.

— La poupée infirme, couchée à côté de ces racines de mandragore vénéneuse, est le fameux homunculus, qu'un alchimiste orgueilleux avait modelé avec de la soi-disant terre-mère, pénétrée d'esprits

générateurs, dans le dessein d'animer la matière et de créer de toutes pièces un homme vivant sans l'intervention de l'unique Créateur.

— Voilà gisant dans ce coin un rocher que les volcans de l'astre Sirius ont vomi jusque sur la terre.

— Sur ce piédestal, un dragon à sept têtes, embaumé d'après la méthode égyptienne.

— Là le sabre de David, encore teint du sang de Goliath.

— Le pied pétrifié d'un griffon.

— Les foudres de Jupiter, le marteau de Vulcain et le trident de Neptune rongés par la rouille et en très-mauvais état de conservation.

— La tête du Minotaure, et un écheveau du fil d'Ariane.

— Un sphinx empaillé.

— La première cruche à vin du père Noé.

— La cervelle d'une tortue volante conservée dans la graisse de basilic... N'ouvrez pas ce flacon,

ma cousine : c'est un poison formidable, et si par malheur...

Il fut interrompu par le bouillonnement de la cuve en fermentation, à la surface de laquelle de nombreuses bulles de gaz venaient d'éclater.

— Shiddaphon ! s'écria le Diable effrayé, encore un peu j'allais oublier le grand œuvre ! suspendons notre promenade, ma cousine. Venez, vous allez voir naître le merveilleux poison, l'arcane de la Mort et de l'Enfer.

Et, suivi de la reine, il s'approcha de la cuve.

— La mixture est mûre, dit-il; je commence. Prêtez toute votre attention à ce que je ferai, ma cousine; pendant ce temps, je vous donnerai les explications nécessaires. Comme vous êtes curieuse de votre nature, ce vous sera une belle et utile leçon d'alchimie.

Se tournant vers Astaroth, il ordonna :

— Apportez l'alambic et arrangez tout comme il convient.... Aidez-moi à verser le mélange dans la

chaudière.... Bien; faites maintenant un grand feu sous la chaudière.

Aussitôt que ses ordres furent exécutés à son entière satisfaction et qu'il vit le foyer darder des flammes vives, il se tourna vers la reine et dit :

— Pendant que la mixture emprunte au feu la chaleur nécessaire, je vous expliquerai, madame, ce qui va se passer dans la chaudière et dans ce tuyau en spirale qui semble se tordre et s'enrouler comme un serpent...

Ah! j'oubliais quelque chose, un petit détail qui a son importance cependant.

Et, plongeant la griffe dans une espèce de coffre, il en tira une poignée de baies noires qu'il laissa tomber dans la chaudière.

— Comment! c'est donc là ce merveilleux secret? s'écria la Mort. Ce que vous jetez dans votre bassin n'est autre chose que la noix indienne, le poison strychnos. Et vous appellez cela une invention nouvelle!

— Du tout, nous n'y êtes pas, cousine, dit le Diable. Ces grains noirs sont tout simplement des baies de genévrier et ne doivent servir qu'à donner certain arôme au poison... Écoutez maintenant la leçon d'alchimie. Presque tous les corps végétaux contiennent les trois esprits ardents que j'ai à combiner et à unir, c'est à dire l'esprit de l'eau, l'esprit de l'air et l'esprit du charbon. Dans quelques-uns de ces corps, surtout dans les graines qui servent de nourriture à l'homme, les trois esprits se trouvent exister dans des proportions exactement semblables à celles qui sont nécessaires à la formation de mon venin. Si je voulais les en retirer l'un après l'autre pour les réunir ensuite, ils se refuseraient obstinément à toute combinaison intime. Mais quand les principes constitutifs de la graine ont été séparés par le travail mystérieux de la fermentation et que les esprits se rencontrent à l'instant de leur délivrance, ils s'unissent et forment un corps liquide d'une nature particulière.

— C'est juste à l'état naissant, comme disent les alchimistes, observa le chevalier la Guerre qui écoutait les explications du royal professeur.

— Ce corps liquide, jusqu'ici inconnu des humains, reprit le diable, est le poison que je cherche. C'est l'arcane merveilleux qui doit assurer à la Mort et à l'Enfer la puissance et la gloire...Sachez de plus, ma cousine, que la chaleur volatilise les corps les plus légers avant tous les autres. Par conséquent, les premières vapeurs qui s'élèveront de la chaudière ne peuvent être que la combinaison de mes trois esprits ardents. Les choses se passent, en effet, de cette manière. La vapeur blanche qui monte dans le tuyau de verre et que vous voyez plus loin se condenser en un liquide cristallin, n'est autre chose que la combinaison des trois esprits, autrement dit mon poison.

— Ce liquide incolore, votre poison ! fit la Mort avec un sourire d'incrédulité.

— Certainement, ma cousine.

— Impossible, cousin, vous aurez manqué votre

but. — C'est de l'eau pure que vous avez fabriquée.

— Voyons, vous allez en juger par vous-même, dit Lucifer. Le flacon est presque rempli. C'est plus qu'il n'en faut pour aujourd'hui ; et, du reste, par une plus longue distillation mon poison perdrait de sa force. Éteignez le feu, Astaroth, et mettez l'alambic à sa place.

Il saisit le flacon de cristal et le porta sous le nez de la reine, en disant :

— Flairez, madame, si c'est bien de l'eau claire, comme vous le croyez.

La Mort éternua violemment et s'écria en repoussant le flacon :

— Fi, quelle odeur désagréable !

— Ce n'est que la première impression, ma cousine, dit Lucifer. Mettez-vous quelque peu de poison sur la langue; son goût vous plaira, j'en suis sûr. Vous hésitez? La Mort aurait-elle peur de mourir?

La reine, pour satisfaire son cousin, porta le flacon à ses lèvres et but quelques gouttes. Son visage

de marbre sembla se contracter de dégoût ou de douleur.

— Pouah, l'infernale boisson qui me brûle les mâchoires! s'écria-t-elle.

La mère Peste et le père Famine, après avoir goûté du poison, témoignèrent également de leur aversion. Le chevalier la Guerre trouva le goût du nouveau liquide excellent et son effet sur le cerveau merveilleux.

Il exprima même l'opinion que cette boisson magique pourrait peut-être, dans de certaines circonstances, servir à donner du courage et de l'intrépidité aux gens de guerre.

Riant et ricanant en elle-même, la Mort secoua la tête d'un air moqueur qui blessa plus ou moins le Diable dans son amour-propre d'inventeur.

— Ah çà! ma cousine, quel motif avez-vous donc de railler et rire ainsi? demanda-t-il.

— Tenez, cousin, dit la reine qui subissait probablement la première influence du poison, vous vous

fâcherez peut-être un peu, mais, sur ma parole, m'est avis que vous avez perdu vos peines à un pitoyable jeu d'enfant.

— Que voulez-vous dire ? grommela le Diable.

— Je vous croyais plus malin, mon bon Lucifer, répondit la Mort. Votre poison est une tisane inoffensive ; et eût-il même les vertus que vous lui attribuez, de quelle utilité pourrait-il être, puisque l'homme, averti par l'odeur désagréable, repoussera invinciblement une boisson corrosive et brûlante.

— Raca ! vous ne savez pas ce que vous dites, riposta le Diable avec dépit. L'homme repoussera mon venin ? Ah ! ah ! combien vous êtes dans l'erreur ! L'homme en boira, il en boira encore et toujours jusqu'à ce que les dernières forces de son corps et les dernières facultés de son âme soient éteintes. Des grains que le Tout-Puissant lui accorde pour se nourrir, il en prendra des millions de boisseaux et les transformera en des flots de poison, au risque d'affamer le monde. Quiconque boira de mon poison

en deviendra l'esclave. Le malheureux en boira pour se consoler, l'heureux pour se réjouir, le poltron pour se donner du courage, le courageux pour devenir intrépide, le faible pour se sentir fort, le fort pour doubler sa puissance. Et ainsi les hommes aimeront et admireront mon poison comme le remède universel contre tout chagrin, toute souffrance et toute faiblesse ; et ils en seront tellement avides qu'ils sacrifieront fortune, raison et honneur pour se rassasier de la boisson meurtrière. Vous ne croirez pas ce que je vais vous dire. Des empereurs, des rois, des États puissants encourageront la distillation du poison de toutes leurs forces ; ils y chercheront la source d'abondants revenus, et en frappant chaque mesure d'un seul denier ils feront affluer d'innombrables millions dans leur trésor.

La Mort prit le flacon de cristal, que Lucifer avait posé sur une table de pierre.

Elle goûta de nouveau le liquide, comme pour se convaincre qu'il était réellement répugnant; et, fai-

sant une grimace, elle dit d'un ton moqueur :

— Illusions d'inventeur que tout cela, mon cousin! Les démons de l'enfer eux-mêmes repousseraient votre détestable breuvage avec dégoût. Non, jamais l'homme, cette créature sensuelle et délicate, ne mettra volontairement les lèvres à ce feu liquide. Pauvre cousin, voilà donc le fruit de vos études et de vos labeurs? C'est pour aboutir à une pareille déception que vous avez couru risque de perdre l'esprit? Je vous plains, en vérité.

— Ah çà! madame, vous m'étonnez! dit le diable avec un dépit mal contenu. Je ne sais ce qui vous arrive. Vous semblez vouloir vous moquer de moi? Je dis la vérité; et vous me croirez!

— Bah, je suis reine et je puis librement exprimer mon opinion, sans en demander la permission à qui que ce soit. Vous croire, mon cher cousin? je ne m'y refuse pas; mais il faut me convaincre par d'autres arguments que par des paroles sonores, mais creuses...

— Arrhabo ! s'écria le roi des Enfers, un tel langage à moi ! Cela dépasse toutes les bornes, madame. Mais, soit, je veux vous prouver combien vous êtes injuste.

Vous regretterez votre légèreté, j'en suis certain ; et si vous en étiez capable, madame, vous rougiriez d'un pareil oubli des égards que l'on se doit entre souverains...

— Voyons, voyons, pas tant de mots, interrompit la Mort ; arrivez avec vos moyens de conviction, car la leçon de bienséance dont vous me gratifiez, ne prouve pas que votre poison soit autre chose qu'une détestable tisane.

— Un instant ! grommela le diable en grinçant des dents, vous ne raillerez pas longtemps, madame. Eh ! Astaroth ! va me chercher la *chambre obscure.*

— Une antiquité ? fit la Mort.

— Non, la chambre obscure de l'avenir. Vous y verrez les destinées de mon venin et vous pourrez en constater les résultats dans les siècles futurs.

— Une optique? Que ce sera beau et amusant! dit la mère Peste.

— Une lanterne magique? Ah, ah! s'écria le jeune Typhus, en battant des mains.

— Si Sa Majesté daignait nous montrer la plus sanglante bataille des siècles à venir? supplia le chevalier la Guerre.

Cependant Astaroth, aidé de deux autres démons, avait apporté devant Lucifer une longue caisse ayant la forme d'un grand cercueil. Sur l'un des côtés de la caisse, il y avait une vingtaine de trous ronds, fermés par des lentilles de cristal.

Le roi des Enfers, pressé de confondre la vanité de sa cousine, se redressa, étendit sa griffe en avant, et dit d'un ton solennel :

— Faites attention, car cela en vaut la peine. Ce que vous allez voir est la représentation exacte des choses qui, dans le cours des siècles, arriveront, non une seule fois, mais des milliers de fois. Et afin que vous ne perdiez rien du merveilleux spectacle, et que

vous ne m'interrompiez inutilement, je vous ordonne de vous taire et d'écouter mes explications dans le plus profond silence.

— En voilà bien d'une autre ! exclama la Mort avec un éclat de rire. Me taire, moi? Et si je veux parler?

— Soit, grommela le diable, vous êtes femme; mais si vous ne pouvez absolument pas vous taire, parlez du moins aussi peu que possible... Attention! regardez tous, je commence!

Premier tableau!

— Au milieu de la scène une mère désespérée, entourée d'enfants en pleurs. Leurs vêtements portent encore les traces d'une aisance perdue; mais maintenant ils sont sales et convertis en repoussantes guenilles. Sur les joues creuses et jaunies de cette misérable famille, se lisent l'humiliation, la honte et la faim. Les enfants élèvent leurs bras amaigris vers la mère et crient : O mère, mère, du pain, du pain! et la femme infortunée, en jetant un cri de terreur et

de désespoir, presse ses enfants sur son sein et les inonde de ses larmes impuissantes. — Dans le coin du tableau, un homme danse en chancelant; il chante; il se croit heureux. C'est l'époux de cette femme brisée par la douleur, c'est le père de ces enfants affamés.

Regardez, il aperçoit un jeune seigneur qui offre des pièces d'or à sa fille; il voit l'innocente créature reculer d'épouvante devant cet horrible argent. Mais lui, père coupable et maudit, il semble ne pas comprendre, et rit d'un air stupide et sauvage, comme un animal sans raison. Non-seulement il se voue lui-même au feu éternel; mais il livre sa famille entière au mal triomphant. Cet homme est un esclave de mon poison.

— Bravo, bravo! murmurèrent les spectateurs émerveillés.

— Voilà une importante affaire, sur ma foi, railla la Mort. Un homme de plus ou de moins, ça vaut bien la peine d'en parler avec tant d'emphase. Le

chevalier la Guerre est un autre pourvoyeur d'enfer; pour peu qu'il ait de la chance, il vous en procure cinquante mille en un jour.

Lucifer parut très-mécontent de cette critique acerbe; mais il reprit son explication et cria :

— Second tableau!

— A l'avant-plan, un fils de bourgeois laborieux. Ses parents se sont imposé des sacrifices pour ouvrir à leur unique enfant les sources de la science. Le jeune homme était beau, intelligent et abondamment pourvu de tous les dons de l'âme. Son père rêvait pour lui un brillant avenir, sa mère n'avait de pensées et de prières que pour son bonheur... Mais lui? il a bu de mon poison et en est devenu l'esclave. Sa beauté s'est fanée, son cerveau s'est ramolli, son cœur est devenu égoïste et froid. — Là, dans le fond du tableau, vous voyez ses parents affligés, prêts à recevoir dans leurs bras le fils coupable et égaré. Il le sait; mais l'orgueil, les remords, l'endurcissement en ont fait un criminel et un lâche... Il se plonge une

épée dans la poitrine, et descend dans le plus profond abîme des enfers. — Cet homme est une victime de mon poison.

— Bravo, bravo! s'écrièrent les spectateurs.

La table qui portait le flacon de cristal, se trouvait à peu de distance de la chambre obscure. Pendant que Lucifer parlait, et sans qu'il l'eût remarqué, la Mort, étendant le bras, avait saisi la bouteille et en avait avalé toute une gorgée.

Le poison ne devait pas être sans effet sur elle ; car elle s'écria d'un ton assez grossier :

— Allons donc, taisez-vous, vous autres! Vous m'ennuyez avec vos bravos. Voilà une demi-heure que ça dure, et nous avons déjà gagné deux hommes! C'est un misérable enfantillage. Je ne donne pas deux deniers de cette belle invention.

— Vous radotez, madame, grommela le diable blessé. Attendez, vous finirez par reconnaître votre tort. Je continue malgré votre ricanement.

Troisième tableau!

— Ce que vous voyez ici est une maison de fous. Lieu terrible pour les habitants du monde ! Des groupes d'hommes errent là comme des spectres, dans un jardin lugubre et silencieux; leur œil est terne et hagard, leurs lèvres sont pendantes, leurs cheveux hérissés. Semblables à des animaux stupides, ils n'ont plus ni sentiment, ni raison ; ils vivent et sont morts, ils portent un nom d'hommes et ne le sont plus. Parmi eux vous en remarquez beaucoup dont la tête vacille, dont les mains tremblent, dont le visage a pris les traits du singe. Ce qui les fait ainsi chanceler et trembler est le mal qu'on appelle *delirium tremens*. Pourriez-vous le croire, mes amis ? La plupart de ces êtres misérables furent un jour puissants par l'intelligence, puissants par l'érudition, puissants par le génie. Plusieurs d'entre eux étaient destinés à faire rayonner le flambeau de la science avec une splendeur nouvelle, quelques-uns à charmer les peuples par des chants harmonieux, d'autres à conduire les phalanges de guerre et

défendre glorieusement la patrie et la liberté. Que sont-ils à présent? Des blocs de chair insensible, des mollusques sans cervelle, des végétaux à forme humaine. Ah! ah! ils ont mêlé des herbes vertes à mon poison et lui ont donné le nom d'absinthe suisse. Par ce mélange ils ont doublé sa force sur l'âme, sans amoindrir ses effets sur le corps. Merveilleux génie de l'homme! Le poison infernal ne tuait pas assez vite; c'est pourquoi ils ont cherché et trouvé le moyen de mourir vivants, et d'ensevelir dans cette antichambre du sépulcre qui s'appelle la maison des aliénés!

— Bravo! bravo! s'écrièrent les spectateurs.

— Vétilles, misérables vétilles que toutes ces histoires à effrayer les enfants! dit la Mort. Quelle ridicule comédie! La mère Peste, qui rit sous cape, sait bien qu'en une heure elle nous amènerait plus d'hommes que votre poison n'en a donné jusqu'ici. Cet arcane, dont vous nous exaltez la puissance, ne séduirait pas même un écolier.

— Sur mes cornes! je crois que ma cousine devient folle! grommela le diable en maîtrisant sa colère avec effort; mais, patience, elle sera convaincue et avouera son tort, qu'elle le veuille ou non!

En élevant de nouveau la voix, il annonça :

— Quatrième tableau!

— Voyez un navire ballotté sur les vagues de l'Océan. Le ciel se voile de nuages noirs qui portent l'ouragan dans leur sein. La voix du tonnerre retentit, la foudre sillonne l'espace... Le navire est rempli d'hommes : des marchands, des voyageurs, des femmes, des enfants, qui, ignorants ou téméraires, ont confié leur vie à ce frêle morceau de bois.... L'ouragan éclate, la mer roule des vagues furieuses, le vent emporte le navire, déchire ses agrès et fait horriblement craquer ses membres. Tous les voyageurs ont la Mort devant les yeux; ils sont à genoux, ils lèvent leurs bras suppliants vers le ciel et invoquent le secours du Maître des mers et de la tempête. Que font pendant ce temps timoniers et matelots? Ils luttent

avec énergie contre les éléments en fureur, mais pour se donner plus de courage et de force, ils boivent et boivent encore de mon poison, jusqu'à ce que leur vue se trouble et que leur intelligence s'obscurcisse.

Ils crient, hurlent et se démènent, sans plus s'écouter ni se comprendre. Ils oublient le lieu où ils se trouvent, ils se méprennent dans la reconnaissance des phares, et dirigent le malheureux navire vers les rochers qui doivent le briser... Un formidable craquement se mêle à la voix du tonnerre, et l'Océan éteint dans ses abîmes les cris de détresse de cent mortels, victimes de mon merveilleux poison !

— Bravo ! bravo ! s'écrièrent les spectateurs.

— Mais, ma cousine, que faites-vous donc ? demanda le diable. Laissez-là ce flacon et n'y touchez plus. Vous riez ? Si vous en buviez une certaine quantité, il pourrait vous en cuire, croyez-moi.

— Soyez sans inquiétude, mon cousin, répondit la Mort avec une expression malicieuse, je n'ai nulle

envie, vraiment, de goûter encore de votre détestable boisson...

— Attention donc, cria Lucifer, voici le cinquième tableau !

— J'ouvre devant vos regards une vaste prison, et vous montre successivement quelques-uns des malheureux qui y passent leur misérable vie. Cet homme, commis chez un banquier, jeune, a contrefait la signature de son maître pour satisfaire la soif qu'il avait de mon poison. Sa condamnation infamante a déshonoré sa famille et fait mourir sa mère. — Voici un époux qui, dans l'égarement de l'ivresse, a, d'un coup de hache, fendu la tête de sa pauvre femme... de sa femme qui l'aimait et qui lui était chère ! — Là, vous voyez un homme bien élevé, un fils de famille, qui, au moment où le poison lui avait enflammé le sang, a frappé de mort son meilleur ami, pour un seul mot d'innocente raillerie ! — Plus loin se pressent des voleurs, des brigands, des joueurs, des escrocs, des faux-monnayeurs et même un parricide. Tous ces

mortels auraient pu échapper à la damnation éternelle; mais, grâce à mon poison, ils ont monté, un à un, les échelons du crime jusqu'à la plus complète perversité.

— Bravo! bravo! s'écrièrent les spectateurs.

— Ah çà! n'est-ce pas encore fini? dit la Mort. Je commence à m'ennuyer terriblement, et je bâille à me démettre les mâchoires. Aussi, mon cousin, pourquoi parlez-vous si fort du nez?

—Madame, vous devenez insupportable! répondit le démon avec colère. Tout à l'heure nous nous parlerons. C'est la dernière fois qu'il vous sera donné de m'outrager chez moi. Si j'allais interrompre la représentation, vous croiriez que j'attache de l'importance à vos sottises; c'est un plaisir que vous n'aurez pas; je continue :

— Sixième tableau!

— Au milieu de la scène vous voyez passer une génération entière de mortels, de l'espèce que sur la terre on appelle des ouvriers. Ce sont des hommes,

des femmes, des vieillards, des enfants. Le long usage de mon poison a, de père en fils, rendu héréditaires ses funestes effets. C'est une race abâtardie et qui semble courbée sous le poids d'une malédiction. Tous sont jaunes, hâves; leurs yeux sont ternes et leurs membres amaigris. Les uns sont bossus, d'autres boiteux; quelques-uns ont des membres tordus, plusieurs des yeux rouges et larmoyants; mais tous sont sans forces et sans couleurs : le sang qui coule lentement dans leurs veines est blanc comme celui des insectes. Mon poison a engendré les fantômes avides que vous voyez les accompagner dans leur marche, comme les taons qui poursuivent un troupeau de bœufs; ce sont les maladies que l'on nomme: *Scrofule, Rachitisme, Anconia, Asciter, Atrophia, Cachexia, Cacochimia...*

— Pouah! c'est inconvenant devant des dames! exclama la Mort en reculant avec une grimace de dégoût. Quel ignoble langage! Je vous déclare, moi, que j'en ai plus qu'assez de ces mots malsonnants et

de ces ennuyeuses histoires. Je me sens de bonne humeur et je veux avoir du plaisir, moi... Voyons, chevalier la Guerre, je vous invite à donner un pas du joyeux magbarah !

— La danse macabre, veut dire Votre Majesté ? Sans doute c'est trop d'honneur... mais, par respect pour le roi...

La Mort, sans lui laisser le temps d'achever, le saisit par la main et se mit à sauter et à gigoter en faisant les gambades les plus étranges et les plus désordonnées; — mais Lucifer, qui n'avait pas terminé son explication, quitta la chambre obscure, saisit la Mort par le bras et lui dit avec indignation :

— Madame, vous perdez le respect de vous-même! Ne donnez pas de si mauvais exemples à mes sujets. Vous ne m'écoutez pas ? Par la Géhenne, tenez-vous tranquille ou je me verrai forcé de vous mettre hors de chez moi!

— Ah ! bien oui, s'écria la Mort en se plaçant les mains sur les hanches, j'irai vous demander la permis-

sion de remuer les pieds? Je veux danser, je ne veux pas rester tranquille, je veux sauter et parler, moi! Et vous aurez beau chercher à m'intimider en ouvrant vos yeux flamboyants et votre vilaine bouche, vous ne m'empêcherez pas de faire à ma guise, entendez-vous bien, seigneur Lucifer?

— Fi! vous êtes ivre, madame! dit le Diable.

— Ivre, moi! répéta la Mort en éclatant de rire, de votre tisane? J'en boirais un tonneau sans en ressentir le moindre effet. Tenez, vous allez voir!

Et avant que Lucifer eût le temps de lui arracher la bouteille, elle avait avalé les trois quarts de la fatale liqueur.

Cette fois la griffe du démon courroucé avait étreint le bras de la reine avec violence; car, jetant un cri de douleur et de rage, elle recula de quelques pas, saisit sa faux et lança le terrible instrument à travers les collections de Lucifer.

Le crocodile empaillé fut coupé en deux, et une

vingtaine de bocaux et de flacons furent mis en éclats.

A la vue de la perte irréparable de tant d'objets précieux et rares, le Diable eut un accès d'irrésistible fureur. Il bondit vers la reine, courba la tète devant elle et lui porta entre les côtes un si formidable coup de cornes, que la pauvre Mort, lancée en l'air, alla retomber sur le dos au fond de la caverne, comme un squelette sans vie.

Un effroyable vacarme de cris de douleur et de hurlements de vengeance remplit le laboratoire du Diable... mais la Mort, revenant de son étourdissement, se releva d'un bond, arracha au chevalier la Guerre son terrible glaive, et brandissant cette arme avec frénésie, elle s'élança vers Lucifer pour lui fendre le crâne... Mais à cet instant elle sembla prise d'un vertige subit; ses mains se mirent à trembler, ses jambes à chanceler. Comme atteinte d'un coup invisible, elle s'affaissa sur elle-même et, poussant un soupir étouffé, elle tomba sans mouvement sur le sol de la càverne.

La Peste, la Famine et la Guerre accoururent vers la reine et s'efforcèrent de la rappeler à la vie. Les lamentations de ces fidèles serviteurs étaient navrantes, le petit Choléra criait, le jeune Typhus pleurait.

Lucifer contemplait avec une mine piteuse son crocodile éventré et les éclats de ses bocaux brisés.

Néanmoins, après avoir ramassé quelques débris et s'être assuré qu'il n'avait perdu aucune pièce de grande valeur, son courroux s'apaisa sensiblement. Son amour-propre d'inventeur finit même par l'emporter entièrement sur son indignation de souverain blessé.

Il se calma donc à la pensée flatteuse que le délire de sa cousine était une preuve irrécusable de l'excellence dė son poison, puisque la Mort même n'avait pu résister à la séduction et à la puissance de la merveilleuse liqueur.

Alors seulement il prêta quelque attention aux lamentations qui remplissaient son laboratoire.

— O princesse infortunée, lumière de mes yeux,

s'écriait le chevalier la Guerre, mon bras vous vengera! Des milliers de sujets succomberont pour payer la brutalité de leur souverain. L'Enfer sera inondé de sang pendant des siècles. Un seul vœu peut désormais faire battre mon cœur : vaincre vos ennemis ou mourir.

— Malheur! malheur! que deviendrons-nous? soupira le père Famine. La raison et le but de notre existence perdus pour toujours!

— Hélas, quel événement effroyable! gémissait la mère Peste. La Mort est morte et avec elle descendent dans le néant les fléaux, les maladies et les douleurs!

Lucifer s'approcha tenant entre les doigts une petite fiole et dit :

— Allons, mes amis, cessez ces vaines lamentations. La Mort ne peut mourir tant que le Tout-Puissant permettra au monde d'exister. Vous allez voir que, si le roi des Enfers est habile à distiller du poison, il n'est pas moins expert dans la composi-

tion des contre-poisons. Ce que je tiens ici est une combinaison de l'esprit du vinaigre avec l'esprit qui s'exhale des cadavres d'animaux. Si l'homme trouve jamais le secret de cette mixture, il l'appellera acide ammoniaque. Regardez, je verse quelques gouttes dans la bouche de ma cousine... elle va se réveiller et sera guérie.

Les fléaux et les maladies tenaient les yeux fixés sur la reine et épiaient dans un silence anxieux l'effet de l'antidote. La prédiction du Diable se vérifia. Au bout d'une minute, la Mort se leva sur son séant et regarda les assistants d'un œil hagard et interrogateur.

— Restez calme, ma cousine, dit Lucifer avec amabilité. Dans quelques instants vous serez entièrement rétablie, et quant à moi, j'oublierai ce qui s'est passé.

La Mort ne comprit point d'abord et se frotta le front de ses doigts osseux... mais tout à coup la mémoire et l'intelligence lui revinrent complétement.

Elle se leva d'un bond, saisit la griffe du Diable, et s'écria avec enthousiasme et admiration :

— Vivat! vivat pour vous, roi des Enfers, puissant alchimiste, seigneur et sauveur de l'empire souterrain! Quelle merveilleuse invention! Trois esprits ardents, le feu lui-même, transformés en une liqueur qui séduit, qui charme, qui rend stupide, lâche et méchant, et qui dévore le corps de celui qui accepte ses astucieuses caresses! O seigneur, permettez-moi d'être la marraine de votre inappréciable invention! — Quel nom donnerons-nous au nouvel arcane?

— Je n'en sais trop rien, répondit Lucifer. Les hommes lui donneront des noms divers. Par exemple: *Alcool, Cognac, Schiedam, Genièvre, Kirch, Rhum, Bitter, Absinthe, Whisky, Arack* et bien d'autres encore; mais ces noms n'ont aucune signification. Nous devrions trouver un mot qui caractérisât plus ou moins ses vertus.

— Eh bien, dit la reine, puisque la liqueur est

destinée à faire mourir des générations entières, appelons-la Eau-de-mort.

— Innocente, repartit le Diable, ce serait avertir l'homme du danger qui le menace. Non, le mot devrait être doux et trompeur.

— Avec votre permission, seigneur, dit la mère Peste, que pensez-vous de l'antiphrase, Eau-de-vie ?

— Bravo, c'est cela, Eau-de-vie ! s'écria le Diable en applaudissant.

— Salut, salut à l'Eau-de-vie, le nouvel arcane de la Mort et de l'Enfer ! acclamèrent les démons, les fléaux et les maladies.

Les orbites de la reine étincelaient d'enthousiasme et de joie.

— O roi de l'empire ténébreux, s'écria-t-elle, votre œuvre sublime est au-dessus de tout éloge. Si le Tout-Puissant a racheté de la Mort sa créature, vous, Lucifer, avez trouvé pour l'homme une mort nouvelle et une malédiction infinie. Ah ! je me sens

transportée d'admiration et d'allégresse. Que je vous embrasse pour ce bienfait suprême!

A ces mots la reine se jeta dans les bras du roi, et la Mort et l'Enfer, par un horrible baiser, scellèrent le malheur de la faible humanité.

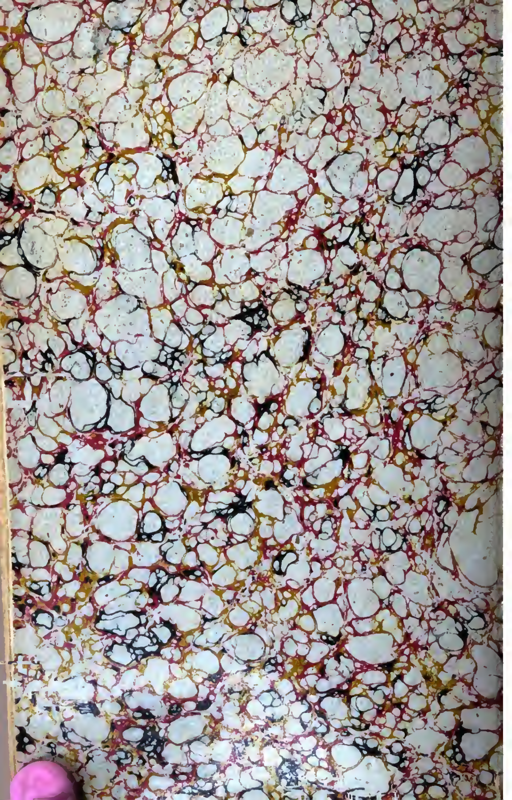
Le laboratoire du Diable retentit d'un tonnerre d'applaudissements et de cris de victoire.

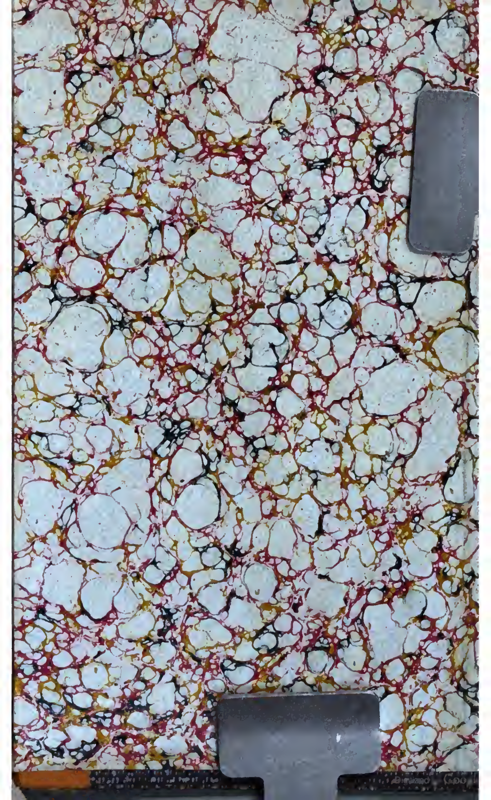
Et au dehors le ciel voila sa face, et un linceul immense descendit sur la terre.

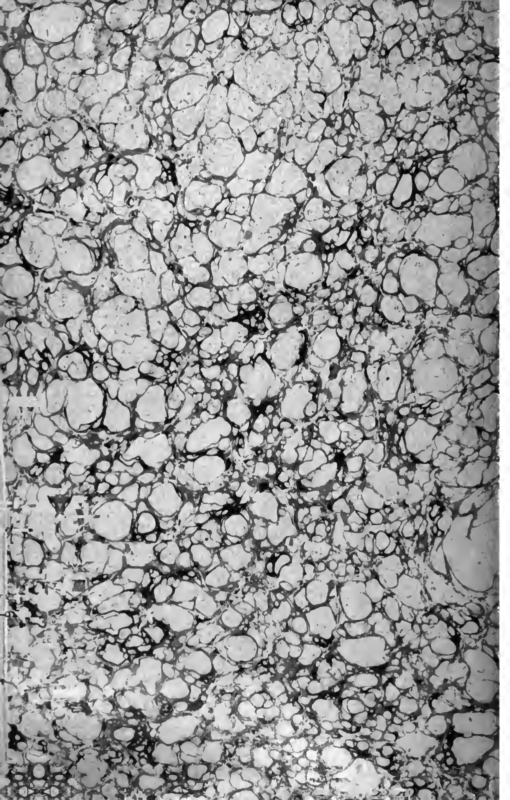
FIN

TABLE

CLICHY. — Impr. de Maurice LOIGNON et Cᵉ, rue du Bac-d'Asnières, 12.










BIBLIO